24me Année — N° 17 — 1er Septembre 1917

OCT 17 1917
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Edmond Jaloux	*Fumées dans la Campagne* (1re partie)	5
Altiar	*Journal d'une Française en Amérique.* — I.	51
Charles Baudelaire	*Lettres inédites.* — II.	82
Jacques Crepet	*Dans le Train des Évacués*	118
Jules Destrée	*Gabriele d'Annunzio*	138
Maxime Gorki	*Ma Vie d'Enfant* (fin)	165
Charles Loiseau	*Le Saint-Siège et la Révolution russe*	223

Copyright 1917, *Revue de Paris*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

LA VIE A PARIS,
par **Abel Hermant.**

M. Abel Hermant nous donne ici la chronique d'une nouvelle année de la vie parisienne pendant la guerre. Son talent, dont la justesse et la finesse sont deux attributs essentiels, excelle dans la tâche délicate qu'il s'est assignée. Écrire un livre divertissant et spirituel, que la grave pensée de l'heure présente n'assombrisse pas, mais où on la sente pourtant sans cesse présente à travers les plus exquis badinages, c'est une espèce de tour de force. Mais on sait que M. Abel Hermant joue la difficulté avec une aisance infiniment élégante. Rien de plus amusant que son livre, et rien de plus édifiant, s'il est permis de détourner le mot de son sens théologique et de l'appliquer à la salutaire influence d'une philosophie toute pleine de sourires, celle-là même que les Dialogues grecs ont enseignée à ce parfait Parisien.

LA VICTOIRE DE LORRAINE,
par **Adrien Bertrand.**

L'auteur de l'*Appel du sol* raconte la victoire de Lorraine en historien informé et en témoin perspicace qui note le trait significatif d'un paysage ou d'une scène de guerre. Officier de dragons il a combattu à pied et à cheval. Il a vu et su rendre avec justesse les principaux épisodes des batailles où les 1re et 2e armées françaises, après une lutte acharnée sur la Meurthe et la Mortagne, réussirent à contenir la poussée allemande, puis à la refouler sur la frontière. Certaines pages du livre, comme la défense de la barricade, ont un caractère d'impressionnante épopée.

CONFÉRENCES FRANCO-MAROCAINES.

Ces deux volumes contiennent les conférences faites en 1915 à l'Exposition de Casablanca par des personnalités de la métropole et de la colonie, et même par trois ministres indigènes, sur les questions politiques, économiques, historiques, géographiques, militaires et artistiques qui intéressent le passé, le présent et l'avenir du Maroc. Après avoir fait connaître le Maroc aux Marocains, à Casablanca où elles eurent le plus légitime succès, ces conférences apprendront à tous les Français les ressources innombrables de ce pays prodigieux. Elles sont aussi un bel hommage à l'œuvre du général Lyautey qu'a louée ici même un des conférenciers de Casablanca, M. Joseph Chailley.

SI PEAU D'ANE M'ÉTAIT CONTÉ...,
par **Paul Fort.**

M. Paul Fort a tous les dons du poète : sympathie imaginative qui l'unit à la nature et aux sentiments profonds des hommes, expression riche et variée, forme lyrique d'une personnalité si marquée qu'il est peut-être, suivant la remarque de Maeterlinck, le seul poète intégral que nous possédions. Dans son nouveau recueil il chante la poésie du chaume d'Ile-de-France, il conte des légendes d'une étonnante verve gauloise, et développe de larges visions dont Jacques Bonhomme est le héros. A lire ces poèmes harmonieux, spirituels, pénétrés du sens le plus vif de la terre française, on prendra aussi « un plaisir extrême » et délicat.

UN GRAND BLESSÉ,
par **Jehanne d'Orliac.**

Des deux nouvelles qui composent ce volume, la première, ingénieuse et émouvante, raconte une aventure d'amour encadrée dans le décor tragique de l'hôpital ; la seconde retrace les horreurs de l'invasion allemande en Belgique. Dans l'une, on goûtera le charme de la narration, la délicatesse de l'analyse psychologique et l'accent de vérité humaine qui se dégage du récit. Dans l'autre, on trouvera des raccourcis vigoureux et un intérêt dramatique très réel.

LA BIOLOGIE HUMAINE,
par le **Dr Grasset.**

L'affaiblissement des idées religieuses contribue, selon le docteur Grasset, à la ruine de la morale individuelle et de la morale sociale. Il importe de donner à la morale un fondement inébranlable en la faisant reposer sur la science biologique ; or, la biologie n'enseigne que la loi darwinienne de la lutte et de la bataille, la survivance des plus forts et le triomphe de l'égoïsme : elle est amorale. Cette base que la biologie générale est incapable de donner, une science nouvelle, la *biologie humaine*, peut la fournir. L'auteur s'efforce d'établir que la biologie humaine est spécifiquement distincte des autres branches de la biologie, qu'elle est aussi différente de la biologie animale que celle-ci l'est de la biologie végétale. Ce livre, résumé magistral des dernières acquisitions de la science, se termine par d'intéressantes considérations philosophiques.

FUMÉES DANS LA CAMPAGNE

I

Il y a quelques jours, les hasards de la vie m'ont ramené à Aix-en-Provence. Une ville où nous avons passé notre enfance et notre jeunesse, n'est-ce pas la chose du monde à quoi nous sommes le plus attachés? On en connaît chaque recoin, chaque aspect ; toutes les rues ont pour vous une physionomie familière. Comme de rencontrer un ami, on sourit de reconnaître une porte, tel vieil ormeau au fond d'une place. Cette réunion à demi anonyme d'hommes et de maisons devient une manière d'intérieur, une demeure où l'on se trouve aussi à l'aise que chez soi !

Lorsque, au sortir de la gare, je vis, à l'entrée du cours Mirabeau, se dresser la grande fontaine entre ses femmes et ses lions de pierre, mon cœur battit, et je crus un moment que j'avais cessé d'être sur la terre un éternel errant, un étranger.

Il faisait un temps clair de novembre : ciel pur, soleil sur les arbres à peu près nus. En suivant le terre-plein qui, au milieu de chaque trottoir, sépare les deux bordures de cailloutis je ne marchais pas avec cette allure affairée, rapide, que l'on a partout ailleurs : non, gravement, religieusement, presque, je défilais.

Je défilais devant les platanes, devant les magasins démodés, devant les vieux hôtels : hôtel d'Espagnet, hôtel de Nibles,

321342

hôtel d'Arbaud-Jouques. Ces vocables retentissaient à mon oreille comme autant de noms historiques. Et puis ces pilastres inscrits dans les façades, ces balcons aux ferronneries légères, ces portes vénérables, sculptées de moulures et de rinceaux et dont la couleur épaisse fait valoir l'éclat d'un heurtoir de cuivre, ces cariatides énormes, à la musculature contractée ! Que voilà donc une cité selon mon goût ! Une grandeur, une pompe que rien ne nécessite plus, beaucoup de majesté autour de beaucoup de solitude et un grand silence afin de mieux entendre la voix du passé !

Si une cigale avait chanté, je crois que j'aurais pleuré d'émotion ; les cigales en automne sont mortes depuis longtemps, mais j'entendais une mélodie au fond de mon âme, une mélodie funèbre, une mélodie presque sainte. Ses accents n'étaient pas nouveaux, pourtant, depuis des années, ils ne savaient plus se faire si forts !

J'ai traversé le cours pour mouiller ma main à la fontaine d'eau chaude qui, au milieu de la chaussée, insouciante des saisons, se répand hors d'un nid de mousse!

Alors un homme s'est approché de moi, un de ces hommes du Midi, qui ont le masque énergique et rasé des anciens Romains, tempéré par la bonhomie qui manquait à ces durs conquérants. Sous un grand chapeau de feutre, je remarque les touffes de poils blancs qui sortent abondamment de ses oreilles.

— Vous ne me remettez pas, monsieur de Bruys?

Comment ne le reconnaîtrais-je pas? C'est le père Sirrugues, le jardinier du pavillon. Je serre énergiquement cette main, qui, à force de travailler la terre, a pris la consistance râpeuse et dure de l'argile sèche.

— Ah! père Sirrugues, je suis bien aise de vous voir. Vous ne vieillissez pas ! Vous voilà toujours solide, toujours gaillard !

— Heu, — me répond-il, avec la prudence superstitieuse des Méridionaux qui craindraient en ne se plaignant pas de réveiller le mauvais sort, — j'ai quelques douleurs de temps en temps ! Que voulez-vous? L'âge est là.

— Et vous travaillez toujours?

— Je bricole. Le fils est installé à son compte, il est jardinier-fleuriste, je l'aide un peu.

Déjà, ses yeux fins ne me regardent plus.

— Monsieur de Bruys, il s'est passé bien des choses depuis que nous ne nous sommes vus. Alors la pauvre maman...

Je hoche la tête, sans répondre.

— Ah ! elle s'en est fait du mauvais sang, la pauvre dame ! Il y a des gens qui ne sont pas nés pour le bonheur ! Et ce brave monsieur de Cordouan?

— Il est mort aussi, hors de France. Je n'ai pas pu l'assister dans ses derniers moments.

Nous nous taisons. Chaque minute, ce sont des années qui s'écoulent, qui tombent, qui tombent...

J'hésite une seconde avant de poser une question :

— Et madame Chaumard, est-elle toujours à Aix?

Il paraît que non. C'est au tour du père Sirrugues de hocher la tête :

— Quand elle s'est mariée, on n'a pas su si son mari était au courant des potins qui avaient couru sur elle, à propos de monsieur de Cordouan. Mais il paraît qu'au bout de plusieurs années, monsieur Chaumard a été averti d'un tas de vilaines histoires, ou par des lettres anonymes ou par des amis avec qui sa femme s'était brouillée. Alors leur vie à eux aussi a fini par devenir un enfer. Ils ont quitté Aix. On m'a dit qu'ils avaient divorcé ! Mais ce n'est peut-être pas vrai.

Tous les protagonistes du drame y ont passé. Mais j'ai encore quelque chose à demander au prudent Sirrugues.

— Et le pavillon de Suffren?

— Le comte de Lautaret qui vous y a succédé ne l'a pas conservé. Il l'a vendu à des Parisiens qui ont beaucoup d'enfants. Je n'y retourne jamais.

— Eh bien, bonne santé, père Sirrugues !

— Monsieur est pour longtemps à Aix?

— Non, je pars pour l'Italie.

— Bon voyage alors, monsieur Raymond !

Je vais maintenant faire une visite au bon roi René. Couronne en tête, son manteau d'hermine sur le dos, il veille toujours aussi paisiblement sur les habitants de sa chère ville.

Mais déjà je me sens moins allègre, moins exalté, la rencontre du vieux Sirrugues m'a ému ; voici donc avec moi le seul témoin peut-être des choses disparues !

Que c'est court, une vie ! Je ne crois plus en flânant dans Aix me promener dans une belle demeure intime et vaste, je mets mes pas dans un cimetière.

Un énorme tramway jaune qui gronde le long du cours m'arrache un moment à ma méditation. Quoi, même ici, au plus secret de la Provence, le progrès vient troubler la paix? Quel coin nous restera-t-il donc, à nous autres, qui voudrions échapper aux lois amères du Temps et, libres, fervents, unis à la durée, vivre avec cet ordre réfléchi qui ne dérange pas la pensée, qui n'exile pas la rêverie?

J'ai tourné à gauche et je suis la rue de l'Opéra, rue étroite, malgré son nom emphatique, sévère, montueuse. Un haut portail est ouvert sur une cour intérieure, au delà de laquelle une façade magnifique développe sa muraille patinée et ses pilastres. C'est l'hôtel de l'Estang-Parade. Je cherche à distinguer les fenêtres du logement occupé jadis par mademoiselle Aigrefeuille, ce logement où ma mère est venue un jour perdre toute foi en ceux qu'elle aimait. Est-il loué maintenant? Qui donc habite le grand salon où je suis entré si souvent, qui regarde par les fenêtres le figuier et le vieux puits? Je voudrais encore une fois visiter ces pièces, sentir l'odeur spéciale d'encens et d'antiques boiseries que l'on y respirait et qui, mieux que mon infidèle mémoire, me rendrait l'aspect ressuscité de Calixte. Mais, à quoi bon? Mieux vaut continuer ailleurs ce mélancolique pèlerinage.

De rue en rue, de place en place, j'ai poursuivi mes souvenirs. Mes années les plus heureuses et quelques-unes de mes plus grandes douleurs ont tenu dans ce coin du monde. A tout moment, il me semble reconnaître une silhouette familière, et j'ai failli deux ou trois fois mettre la main à mon chapeau, croyant revoir quelqu'un d'autrefois, — quelqu'un, qui, je le sais, a quitté la ville, — ou qui est mort. Peut-on s'imaginer aisément que d'une cité dont rien n'a changé, pas un arbre, pas une pierre, tous ceux que l'on aimait aient disparu? Et qu'au milieu d'un cadre identique, tous les visages soient nouveaux?

Je me dirigeai vers la fontaine des Quatre-Dauphins. Le musée de peinture était fermé. Mes appels réitérés et mes coups de sonnette finirent par amener un gardien engourdi et rébarbatif. Je ne voulais point m'égarer dans les salles froides et solitaires où j'avais appris pourtant à épeler les signes de la beauté éternelle sur de transitoires visages, je demandai simplement à entrer dans cette étroite cour intérieure, resserrée entre le musée et l'un des côtés de Saint-Jean-de-Malte, où je venais autrefois le dimanche rêver en paix et inventer ma vie future. Quelques statues décapitées s'y tiennent sur des piédestaux, contre un mur ruisselant de lierre et dominé par une treille dont les rameaux tordus et charbonneux étaient nus en cette saison. Des tombeaux s'y allongent, dont l'un porte un chevalier en armure veillé par un lion ridicule. Deux ou trois pieds de laurier y font souvenir que les Muses recherchent les endroits paisibles.

Que de fois suis-je entré dans ce modeste enclos ! Je m'asseyais sur une pierre, un livre à la main. A l'heure des vêpres, un grand bourdonnement d'orgue sortait des murailles de l'église ; il semblait émaner des pierres elles-mêmes comme si elles eussent contenu un interminable écho des psaumes entendus, à la manière de ces coquillages qui conservent le murmure de la mer. Ce bruit intense et vague à la fois, mystérieux, infini, m'enveloppait tout entier, m'aspirait dans une sorte de méditation où je transformais à mon gré l'univers. Cela ressemblait au bonheur, c'était comme un pressentiment de l'amour, et cependant je n'ai jamais trouvé cette sorte de plénitude et d'élévation, cette ivresse sacrée que dans la paix du dimanche me donnait alors la prescience d'un monde inconnu !

Midi sonna, j'allai déjeuner à l'hôtel. Le repas fut mélancolique dans une salle humide et obscure, et j'eus tôt fait de faire emporter un pauvre légume et une viande offensante.

Déjà je brûlais de quitter Aix ; trop de passé soulevé maintenant me serrait le cœur. Je voulais revoir cependant le pavillon de Suffren. Je pris machinalement le chemin que je connais si bien, je n'avais nul besoin de chercher ma route ; mais de-ci, de-là, je m'arrêtais, regardant un coin de rue, une maison... Est-ce qu'on se doute qu'une porte, une fenêtre

mi-fermée, peuvent nous émouvoir autant que le souvenir d'un visage, autant qu'une déchirante musique?

Plutôt que la rue Célony, j'ai suivi le chemin de la Torte. Le voici le beau pavillon de Suffren ! Insoucieux du temps, il se détache toujours sur le ciel égal et pur. Je retrouve avec joie sa belle couleur dorée, ses proportions élégantes et nobles, son grand air gracieux et sévère à la fois. Comme on récite longuement une poésie aimée, se grisant des mêmes vers, je récapitule tant de beautés : les deux cariatides qui, de chaque côté de la porte, soutiennent le balcon et entre lesquelles, dans un médaillon de pierre, apparaît le buste d'une femme; les pots à feu du premier étage et les vases de fleurs sculptés qui leur répondent du second. La grâce du dix-huitième siècle demeure là tout entière. C'est un bibelot et c'est une demeure. Que ne suis-je encore ici ? J'y craignais l'ennui, mais ailleurs m'a-t-il donc épargné?

J'examine le jardin à la française, qui précède le pavillon ; des urnes de marbre alternent avec des vases de faïence d'Aubagne où poussent les lauriers. Quatre pelouses se font vis-à-vis dont chacune porte en son centre un motif ornemental, au milieu d'un dessin fait de terres multicolores. J'imagine sous la charmille la vieille fontaine avec son dauphin ; là-bas, à gauche, la roseraie ; plus loin, ces bâtiments en ruines et transformés en *fabriques*, comme dans un tableau romantique. Au delà de la grille légère et svelte où les entrelacs de la ferronnerie se terminent en têtes de griffons mordant des arabesques, je vois cette austère campagne aixoise qui fait penser à celle de Florence, ses coteaux sèchement découpés, ses lignes sobres, ses villas couleur de maïs perdues de loin en loin et les cyprès sévères qui lui donnent sa grandeur et sa mélancolie.

Et je suis resté longtemps, longtemps, appuyé à la grille, regardant sans pouvoir m'en lasser la belle façade tranquille avec ses cinq fenêtres entre des pilastres élancés, et l'herbe jaunie, et les statues qui noircissent, et les roses, et quelques arbres qui se dépouillent et jettent au vent de l'automne, froissés et jaunis, ces vains feuillets où l'été écrivait son histoire !

Mais je regardais, à présent, plus loin encore, je regardais

au fond du passé : je voyais un enfant étonné, allant et venant, tantôt joyeux et tantôt mélancolique, un peu frêle, un peu pâle, cherchant à organiser le chaos qu'il portait en lui, créé pour l'abandon et non pour la méfiance, aspirant à toutes les choses que les hommes ont rêvées, aussi doué pour la douleur que pour la joie, et plus encore pour l'amour, — le plus banal des êtres, en un mot, et le plus déchiré !

Je voyais un homme jeune, à la figure mâle et grave, à qui une barbe longue, bien taillée, et une chevelure emmêlée donnaient un certain air de portrait ancien ; il marchait à grandes enjambées, le plus souvent sans chapeau, et s'arrêtait parfois pour faire des gestes.

J'entendais ses phrases, les phrases qu'il répétait à tout instant : « Vois-tu, Raymond, l'art est le but suprême de la vie... » Ou encore : « Pour trouver du plaisir aux choses de ce monde, il faut s'accrocher à celles qui ne passent point. Une religion est nécessaire, choisis celle que tu voudras, mais choisis-en une. Pour moi, c'est la peinture ! Mon évangile, ce sont les fresques de Giotto, de Masaccio, de Benozzo Gozzoli ! »

Je voyais une femme mince, d'aspect sévère et presque monastique. Deux bandeaux gris comprimaient un visage brun, aux lignes fines, à la bouche pure, mais étroite et serrée. Ses yeux étaient grands, noirs et beaux, ses paupières, assombries. Le regard qui y brillait avait une flamme ardente, généreuse. Mais pourquoi me suis-je détourné de ce regard trop intense ? Ah ! que la douleur qui y paraît me fait donc mal ! Ferme tes yeux, ombre chérie, ferme tes yeux, je ne peux supporter tes larmes !

Et j'assistais de nouveau à la tragédie qui avait noué, puis séparé la destinée de ces trois êtres.

J'aurais voulu entrer dans le jardin, tourner à gauche, grimper dans une des *fabriques*. M'aidant d'un plâtreux escalier, j'aurais atteint une grande salle aux fenêtres sans cadres et de cet observatoire, vu, comme autrefois, du troupeau serré des maisons sortir les clochers d'Aix-en-Provence. Puis levant les yeux vers l'horizon, au delà des campagnes tranquilles, j'aurais reconnu le mont Sainte-Victoire, qui, au-dessus de toute la ville, lève son front toujours serein.

Mais que n'aurais-je pas voulu ?...

Ainsi c'est fini, bien fini. Ils ont disparu à jamais les êtres qui hantaient cette demeure ! Cet homme jeune et fort repose en un cimetière étranger, cette femme n'est plus que poussière, et cet enfant est devenu aujourd'hui l'homme mûr, presque âgé, qui rêve et regarde à travers la grille, regarde sans pouvoir s'en lasser.

Le ciel est moins brillant, et déjà, je ne sais où, monte une vapeur, une buée, quelque chose qui flotte et tourne doucement autour des choses, à la façon des fumées d'automne qui s'élèvent des feuilles brûlées, et l'azur n'a plus son bel émail, les collines, leurs vivantes arêtes ; tout vacille et tremble un peu, les maisons comme les cyprès, de même que s'il se formait sous ma paupière une brume humide où vînt vaciller le paysage.

La porte à croisillons de verre s'est ouverte soudain, et du pavillon, sort une grande jeune fille à cheveux dorés ; elle s'élance en courant et fait éperdument le tour d'une pelouse, deux autres enfants paraissent aussi et lui donnent la chasse, un garçonnet solide et une autre fillette. Un long lévrier file à leur suite et, bandé comme un arc, engloutit le sol sous ses bonds.

Ainsi d'autres vies, ici-même, commencent. Vers quelles tragédies vont-elles? Vers quelles mésententes et quelles amours trahies, vers quels rêves avortés, quelles solitudes sans fin? J'imagine sur ces innocences le voile de crêpe de la réalité, sur ces jeunes figures, le sceau brûlant de la passion. J'entends leurs rires, leurs cris de joie, puis quelqu'un les appelle d'une fenêtre :

— Yvonne, Germaine, où êtes-vous?

A cet appel, avec de grands rires, la nichée s'éparpille. Une jeune femme apparaît au balcon, elle est blonde, rieuse ; du peignoir sombre, sort le plus délicat des bras blancs, tandis que des rayons couchants du soleil elle abrite ses yeux, qui inspectent le jardin.

— Henri ! Yvonne ! Venez ! Le goûter est servi...

Un dernier éclat de rire, au loin, puis le silence, et la jeune femme rentre dans sa chambre, — la chambre que ma mère occupait !...

Un jardinier qui poussait la petite porte m'a aperçu, et, soupçonneux, il se dirige vers la grille pour me mieux dévisager.

Je ne suis pas un cambrioleur, pourtant...

Un dernier regard sur le pavillon, sur les cariatides, sur les pots à feu et les lauriers. Je quitte Aix, ce soir. Un dernier regard... Je ne reviendrai jamais plus ici !

II

J'avais six ans quand mon père mourut.

Je ne conserve de lui que le souvenir de ses colères. Elles étaient nécessaires à sa vie et elles empoisonnaient la nôtre. Il lui fallait à certains jours tempêter, hurler, détruire ce qui lui tombait sous la main. Aucune considération d'âge ni de personne ne savait le retenir. Son égoïsme n'avait d'égal que sa violence.

Ces scènes étaient assez fréquentes pour que j'en aie oublié beaucoup ; l'une pourtant me laissa une impression si pénible qu'à bien des années de distance, je ne peux l'évoquer sans effroi ni tristesse.

Mon père boutonnait le col de sa chemise devant la glace de la chambre à coucher, mais il se trouvait que la boutonnière, trop étroite, n'arrivait point à mordre sur le bouton.

Mon père appela sa femme à grands cris :

— Lucie ! Lucie ! Viens ! j'ai besoin de toi !

Du cabinet de toilette où elle se coiffait elle accourut en peignoir, les cheveux répandus sur ses épaules. Aussitôt il commença de vociférer :

— Ne pourrais-tu pas faire en sorte que mes chemises soient à ma mesure? Je viens de me casser un ongle. Quelle brute de chemisier !

Il enrageait, devenait pourpre, frappait le sol de son talon.

— Laisse-moi t'aider, — dit ma mère, timidement. — J'y arriverai peut-être mieux que toi...

— Fiche-moi la paix, — hurla-t-il. — Tu ne m'es utile à rien. C'était plus tôt qu'il fallait t'occuper de mon linge. Mais tu n'es pas même capable de tenir proprement une maison ; j'aurais été plus raisonnable de te laisser où tu étais...

Alors il arracha le col, le déchira en deux et en jeta les morceaux au visage de sa femme. Puis cette demi-exécution ayant exaspéré sa fureur, il saisit sur la cheminée une potiche de Chine et la lança à terre, où elle se brisa, avec un grand bruit.

— Charles ! Charles, je t'en conjure, calme-toi ! — murmurait ma mère, pâle et tremblante.

— Et toi, stupide créature, hors d'ici, et emmène le moucheron !

Ma mère me prit dans ses bras et m'emporta en courant. Une heure après, elle sanglotait encore.

Oui, c'est vraiment là mon souvenir le plus précis : un visage dur, empourpré par la colère, des maxillaires proéminents, des cheveux drus, sur une nuque épaisse et la potiche de Chine fracassée sur le parquet !

Quelques mois après cette scène, un matin en me réveillant, Miette, notre bonne, m'annonça que mon père était malade et que le docteur, qui sortait de sa chambre, paraissait extrêmement soucieux.

J'avais eu la rougeole peu avant, je possédais des notions précises sur les maladies : on ne bouge pas de son lit, on ne vous oblige pas à faire des barres sur un affreux cahier qui a une vilaine odeur, et on vous lit les *Mémoires d'un Ane* ; c'est une situation très enviable pour un petit garçon.

— Ah ! — déclarai-je d'un ton satisfait, — est-ce que maman va lui lire les *Mémoires d'un Ane*?

Miette parut surprise de cette question ; les idées ne s'associaient pas dans son esprit de la même façon que dans le mien.

— Je ne crois pas, monsieur Raymond, et même, comme vous êtes trop bruyant, on va vous emmener chez votre tante de Fontvives pour que vous y passiez quelques jours.

Du coup, je me levai avec entrain ; rien ne me séduisait davantage que d'aller chez ma tante de Fontvives, qui avait deux fillettes de mon âge et une propriété assez grande, aux portes même de la ville, sur la route des Pinchinats.

Ma mère, quand je me mis en chemin, m'embrassa avec une grande émotion ; elle était à peine coiffée, encore plus pâle que de coutume.

— Pourquoi, — lui dis-je, — ne lis-tu pas à papa les *Mémoires d'un Ane*, puisqu'il est malade?

— Écoute, Raymond, — répondit-elle en souriant à demi, — ce soir, quand tu te coucheras, en faisant ta prière, ajoutes-y quelques mots, demande au bon Dieu plus particulièrement de veiller sur la santé de ton pauvre papa...

Je regardai ma mère d'un air incrédule. Pourquoi intercéder auprès de Dieu, à cause d'une chose aussi agréable qu'une maladie?

Ce fut mon premier mot en arrivant chez ma tante de Fontvives.

— Bonjour, ma tante. Il paraît que papa est malade et qu'il faut que je prie pour lui ; je croyais qu'on ne priait que pour les gens malheureux. Mais papa doit être joliment content de rester couché et de ne rien faire. Mes cousines sont là?

— Va jouer au jardin, — dit ma tante avec compassion. — Tu es trop jeune pour comprendre !

Comprendre quoi? Je jugeai ma tante bien superficielle de me croire aussi sot et je courus au jardin.

Il était très grand, très vieux, autrefois dessiné avec ordre ; les arbres et les mauvaises herbes en bouleversaient aujourd'hui l'ordonnance, d'énormes buis bordaient les allées, dont un grand nombre étaient morts, mais dont les survivants dépassaient de beaucoup ma tête. Devant la maison, en contrebas de la terrasse, une statue de la Vierge, les mains ouvertes, surveillait les matches et les fantaisies d'un peuple de cordonniers, qui colonisaient un étroit bassin. Vers la gauche, surplombant la route, montait un petit bois de cyprès.

Mes deux cousines, Marie-Thérèse et Josette, n'étaient pas seules. Avec elles se trouvaient leurs amies, Gabrielle et Marthe d'Issalène et la petite Malacam, ainsi que son frère François. Tous, à me voir poussèrent des cris aigus. On fit une très belle partie de jeu : les uns déclarèrent qu'ils étaient gendarmes et forcèrent les autres, par conséquent, à se constituer brigands.

Je fus désigné pour l'un d'eux. Selon nous, le brigandage commençait au pourchas. Avant même que nous ne fussions devenus dangereux, notre arrestation était chose faite. Un tribunal se composa, qui avait comme président ma cousine Marie-Thérèse, âgée de treize ans, elle fut sans pitié pour nous, condamnés à avoir la tête tranchée; Laurence Malacam fut exécutée la première, malgré les hurlements de son jeune frère. Elle dut s'agenouiller devant Josette, le bourreau, et baisser en conséquence sa jolie nuque blonde et duvetée. Reconnue morte, on la déposa sur un banc.

Mon tour venait.

— Est-ce qu'on va véritablement me couper le cou? — demandai-je avec une véritable angoisse.

— Bien sûr, — me dit Marie-Thérèse.

J'avais pris le jeu trop au sérieux, je n'en savais plus dissocier la réalité ; ma peur, vague d'abord, devenait aiguë, je me demandais avec terreur si ce n'en serait bientôt fait de moi. Je possédais des lueurs sur la décapitation pour l'avoir vu appliquer aux canards : l'orgueil humain ne me faisait pas encore si différent d'eux que je me crusse assuré d'un sort meilleur. Le pire était mon ignorance du méfait qui me valait un tel traitement, j'avais été brigand, c'était certain, mais si peu de temps, que ce banditisme n'avait pu être qu'honoraire.

Un léger coup de bâton sur la nuque interrompit mes réflexions.

— Tu es mort ! — firent des voix unanimes.

— Je suis mort? Que faut-il que je fasse?

— Rien. Tu ne peux plus bouger, ni rire. Tu es hors du jeu.

J'allais docilement me coucher à côté de Laurence Malacam, j'enfouis ma figure dans ses cheveux dorés, et j'ai souvenance que je la chatouillai, avec audace et crainte, pour m'assurer si elle pouvait encore remuer, ce qui m'attira d'elle une gifle retentissante.

Je répondis sans galanterie, ce qui amena entre nous une bataille, pour laquelle j'aurais été certainement condamné de nouveau si je n'avais eu l'avantage d'être déjà mort.

Le soir, nous jouâmes encore dans l'énorme corridor de la vieille demeure, mais j'étais seul cette fois avec mes cousines, et l'on m'apprit un grand nombre de divertissements, dont

le plaisir fut si vif que je fus tout étonné de me rappeler la maladie de mon père quand, en m'embrassant, ma tante de Fontvives murmura :

— Pauvre petit ! Comme on est heureux d'avoir cet âge !

Je ne compris pas comment on pouvait être heureux et misérable à la fois, mais je ne creusai pas davantage ce problème ardu, et je m'endormis en rêvant que j'étais cette fois gendarme et que j'avais ainsi le droit de guillotiner toutes les fillettes de la ville, dont plusieurs m'avaient aujourd'hui même cruellement et délicieusement brimé.

Je passai ainsi trois journées charmantes chez ma tante de Fontvives. Vers la fin du troisième jour, Miette reparut. L'heure était si solennelle qu'on me poussa dans le grand salon. Je n'y entrai qu'avec respect. De grandes toiles peintes couvraient les murs, qui représentaient des marines ou des scènes de campagne, un embarquement dans un port ou des personnages à costumes Louis XVI se balançant dans un coin du parc. Au-dessus de la cheminée, veillait un portrait d'ancêtre, l'arrière-grand-père de ma mère, née Larchambault de Gantèse, personnage fort important à en juger par la longueur de son nez et l'ampleur de sa perruque.

Le malaise où me mettait la sévérité de cet aïeul augmenta quand ma tante de Fontvives me prit sur ses genoux et débuta en ces termes menaçants :

— Écoute-moi : Raymond, tu es grand maintenant. Il faut que tu te conduises comme un homme.

J'eus très peur que l'on m'envoyât tout seul chercher le roi pour le ramener sur le trône de France ; ma famille semblait compter beaucoup sur moi pour cela, à en juger par les discours qu'elle m'adressait à ce sujet.

— Que dois-je faire?

— Consoler ta mère qui a un grand chagrin. Miette va te ramener auprès d'elle.

Je regardai ma tante avec une immense stupeur.

— Oui, Raymond, il faut que tu aies beaucoup de courage. Ton pauvre père vient de mourir.

La nouvelle ne me frappa point outre mesure, parce que, moi aussi, j'étais mort l'avant-veille et que je savais très bien ce qu'il en était.

— C'est un affreux malheur, — disait Miette, en sanglotant.

— Ah ! — fis-je, — il est mort pour tout de bon?

Je songeai aux paroles prononcées par Josette après la condamnation portée contre Laurence et contre moi.

— Tu ne bougeras plus, — avait-elle dit, — tu ne parleras plus. Tu es hors du jeu !

Ainsi mon père était hors du jeu, il ne bougerait plus, il ne parlerait plus... Il ne crierait plus...

Ce fut en moi comme une illumination. Je fus si satisfait que je m'écriai à pleine voix :

— Il ne criera plus !

Ma tante de Fontvives, exaspérée, me repoussa et quitta le salon en criant à Miette :

— Vous pouvez l'emmener, Miette, cet enfant n'a pas de cœur.

Pendant des années en effet, cette belle réponse m'a fait considérer par elle, par mes cousines et par bien d'autres personnes comme une sorte de monstre. Aujourd'hui que j'ai vécu, que j'ai souffert, que je connais le poids de mon cœur et sur quelle pente de la vie morale il m'a toujours entraîné ; que je sais ce qu'il en coûte de s'attacher à autrui et quelles fibres intimes sont déchirées, dans l'arrachement des ruptures et des adieux ; aujourd'hui, dis-je, je n'ignore plus si je suis ou non un homme doué de cette faculté d'amour qui est notre plus sûre dignité. Mais ce jugement concis me frappa d'épouvante, et souvent, la nuit, je me réveillai avec un grand trouble ; cette scène alors me revenait à la mémoire, et en cachant mon front dans l'oreiller, je me répétai tristement : « Je n'ai pas de cœur ! »

Cependant, par la route des Pinchinats, Miette me ramenait au pavillon de Suffren. Il pleuvait fort. Nous pataugions dans une boue liquide dont les voitures de laitiers que nous rencontrions au passage nous aspergeaient jusqu'au col. Le vent soufflait avec tant de violence que, par moments, nous fermions nos parapluies ; et les rafales nous fouettaient si drues, qu'elles nous coupaient le souffle.

— Que faut-il que je dise à maman? — demandai-je à Miette, lorsque dans l'obscurité je commençai à distinguer les élégantes ferronneries du portail et leurs griffons sans corps.

Les circonstances en effet me semblaient au-dessus de mes forces, et la pensée de revoir maman, dans des conditions si nouvelles, m'intimidait comme de rencontrer une personne étrangère.

— Tu l'embrasseras bien fort et tu lui diras que maintenant qu'elle n'a plus que toi, tu seras très sage et très obéissant.

— Mais je le suis déjà, — objectai-je.

— Ça ne fait rien. Dis-le lui quand même. Tu lui feras plaisir.

Nous arrivions chez nous. J'entends les aboiements joyeux de mon chien qui bondit au-devant de moi. On me mena au premier étage. Plusieurs personnes entouraient ma mère, qui se tenait affaissée dans un fauteuil, les yeux rouges et bouffis, un mouchoir à la main, dont elle n'essuyait même pas les larmes qui coulaient sur son visage.

Je courus à elle, je me jetai dans ses bras et je lui dis tout d'une haleine :

— Maman, je sais que tu n'as plus que moi. Ne pleure plus ; je serai bien sage et bien obéissant.

Comme si ces paroles eussent contenu, en effet, une vertu magique, ma mère cessa de sangloter, et me pressant convulsivement contre elle, elle s'écria avec transport :

— Mon Dieu, que cet enfant est bon !

Ma mère ne me permit pas d'assister à l'enterrement, de crainte que j'en fusse impressionné. Miette, le matin de la cérémonie, me ramena chez ma tante de Fontvives. Après le déjeuner, nos petits camarades, Gabrielle et Marthe d'Issalène, et les petits Malacam vinrent nous retrouver. Nous descendîmes jouer dans le parc, on s'empressa d'abord autour de moi, avec curiosité, car mon deuil était connu de tous, et j'étais pour ces enfants quelqu'un qui est allé plus loin qu'eux dans la connaissance de la vie.

Cet empressement me flatta et je ne fus pas sans en concevoir quelque vanité. Mais comme chaque triomphe, si illégitime soit-il, est de courte durée, on se détourna de moi et Marie-Thérèse proposa de jouer encore aux brigands.

— Maintenant, — déclarai-je d'un ton important et pour ramener à moi l'attention qui s'en éloignait, — vous pouvez

me couper le cou. Je sais très bien faire le mort. Maman m'a tout raconté, et je me tiendrai tout à fait comme papa...

Mais Josette m'imposa silence avec indignation, et pour me punir de mon insensibilité, on me condamna à remplir l'office de bourreau. Ainsi me fut révélée, dans cette mémorable circonstance une vérité encore nouvelle pour moi : c'est qu'on ne demande jamais aux gens de faire que les choses qu'ils ignorent et que, sitôt qu'ils témoignent de certaines facultés, ce sont d'autres qu'on exige d'eux.

III

Je n'oublierai jamais le premier soir où Maurice de Cordouan apparut dans notre vie.

Je ne me souviens pas si mon père était mort depuis six mois ou un an. Je sais que ma mère, tout à son deuil, demeurait extrêmement solitaire. Elle s'abandonnait sans retour à sa tristesse, et maintenant que je la considère mieux, je crois que cette tristesse, plutôt que de son chagrin même, naissait de l'état naturel de son âme, de la sorte de cercle infernal où elle menait sans cesse ses pensées. Elle avait beaucoup souffert avec son mari, qu'elle n'aimait que de cette affection soumise, faite de crainte et de sentiment du devoir, que l'on éprouve pour son époux quand on n'a point d'amour. Ce n'était donc pas sa disparition qui pouvait lui donner un tel désespoir, mais, sans le vouloir, une pente de son esprit la portait à se complaire dans un certain dégoût de la vie, dans les méditations les plus moroses, et il se formait en elle, moitié par entraînement personnel, moitié par disposition religieuse, un goût du funèbre auquel elle s'attardait volontiers.

L'épisode dont j'entends vous entretenir se passa à la fin d'octobre. Il est trop profondément gravé dans ma mémoire pour que je ne revoie point ce ciel humide et bas, qui se rapprochait peu à peu de la terre, comme le couvercle d'une boîte que l'on ferme, ces feuilles mortes entassées dans les allées, et cette pauvre lumière qui éclairait le jardin et qui paraissait

moins venir des rayons du soleil disparu que des quelques arbres d'or élevant de loin en loin leurs fantômes éclatants et haillonneux.

Après avoir brodé tout le jour, ma mère avait eu la fantaisie de se promener, et, sans mot dire, nous avions erré tous deux autour des parterres qui précédaient la maison, puis dans la roseraie où s'ouvrait de-ci de-là, toute emperlée, quelqu'une de ces roses d'automne dont la couleur de chair ambrée s'avive auprès du cœur d'une goutte d'orange.

La main dans la main, nous marchâmes assez longtemps. Il faisait très noir quand nous revînmes vers le pavillon dont l'architecture blanche, les balustres et les pots à feu brodaient le fond ténébreux des paysages d'une sorte de dessin en relief, à qui le demi-éclairage de cette heure tardive donnait un air mystérieux et peu réel. Deux fenêtres éclairées au rez-de-chaussée lui ajoutaient quelque chose de confortable, d'engageant : là, c'était l'abri, la sécurité, la certitude de trouver la chaleur, la lumière, une défense contre les surprises et les aventures du dehors.

J'ai eu bien souvent cette impression dans ma vie, jusqu'au jour où je compris que viendrait l'heure où quelque profondes que s'accumulassent les ténèbres et si longue que fût la nuit, il n'y aurait jamais plus de maison pour s'en garantir, de lumière pour les rendre propices, et qu'il faudrait, dans une effroyable solitude, les accepter sans rémission !

Nous suivions l'allée centrale et nous nous étions avancés tout près de la grille. On la voyait dans la pénombre, legere et suspendue, semblable en sa transparence à quelque grande toile d'araignée ; je la regardais avec curiosité quand la clochette se mit à sonner, annonçant un visiteur.

Et aussitôt, en effet, quelqu'un entra, qui nous rejoignit en trois enjambées. Je sentais que les doigts de maman tremblaient dans les miens et je crus qu'elle avait peur. Mais l'inconnu déclara aussitôt :

— Vous me reconnaissez, je pense! C'est moi, Lucie!

A ma grande surprise, ma mère répondit :

— Comment ne vous reconnaîtrais-je pas, Maurice?

Elle lui tendit les deux mains et il les baisa, longuement,

pieusement, l'une après l'autre. Je demeurai interloqué par cette scène. Ma mère se tourna vers moi et me dit :

— Dis bonjour à ce monsieur, Raymond. Il s'appelle monsieur de Cordouan, et c'est un grand ami de mon enfance.

J'étais très intimidé, mais M. de Cordouan prit ma main et la serra avec énergie, comme on fait à un homme, puis il s'écria joyeusement :

— Bonjour Raymond, je suis très content de vous connaître. J'espère que nous serons une paire d'amis.

— Moi aussi, monsieur.

C'était vrai, il m'avait conquis du coup, parce que, pour la première fois, j'étais traité en homme et non plus en enfant. Cette parole, cette poignée de main m'élevaient au-dessus de moi-même. Quelqu'un m'affranchissait de la situation inférieure où me mettait mon âge et me rendait l'égalité humaine !

— Y a-t-il longtemps que vous êtes de retour, Maurice? — demanda ma mère.

— Je suis à Aix depuis ce matin même. Vous le voyez, ma première visite est pour vous. Vous avez eu un grand chagrin, Lucie, depuis que nous ne nous sommes vus. J'ai bien pensé à vous alors et j'ai failli revenir, mais j'avais de grands projets en train. Et puis j'ai jugé que ce ne serait peut-être pas très convenable.

— Oui, — reprenait ma mère, — ma douleur a été très grande, elle l'est encore. Mon mari en me quittant laisse un grand vide et une lourde responsabilité. C'est terrible que d'avoir un enfant à élever, et surtout un garçon. S'il était moins jeune, je ne me sentirais pas si seule... Et si...

Elle resta un moment silencieuse, puis reprit :

— Charles était si vigoureux ! Comment penser qu'en quelques jours on puisse s'en aller ainsi, en pleine force, en pleine santé ! Comment peut-on faire des projets, songer à l'avenir, quand on est si peu de chose dans la main de Dieu? Un souffle passe, et vous voici réduit à rien ! Cet enfant, qui sait même si je vivrai assez pour l'élever? Et que deviendra-t-il sans moi?

Je suppose que le ton de cette conversation ne devait pas

être très agréable à M. de Cordouan. Tel que je l'ai connu dans la suite, il n'était pas homme, quelle que fût la tendresse qu'il éprouvât pour ma mère, à se laisser attrister longtemps. Aussi réagit-il le plus vite possible.

— Ne vous alarmez pas ainsi, — dit-il, — il est bien vain de prévoir des ennuis qui n'arriveront peut-être jamais. D'ailleurs vous serez beaucoup moins seule maintenant.

Je ne sais ce que ma mère répondit, car elle parla tout bas, et ils échangèrent ainsi, *mezza-voce*, quelques répliques très rapides auxquelles je ne compris goutte.

J'entendis aussitôt après :

— Vous avez quitté Paris pour longtemps?

— Pour toujours, Lucie, pour toujours ! voyez-vous, un Provençal ne peut vivre qu'en Provence. J'étais en exil là-bas. Ces pays où il pleut tout le temps, où jamais on ne voit la sainte lumière du jour, ne sont pas faits pour nous. La tristesse et le froid sont mes ennemis personnels. Je suis une cigale, moi, et dans le Nord, je ne peux pas chanter. Je sais suffisamment mon métier aujourd'hui, pour travailler aussi bien ici qu'à Paris. D'ailleurs, toutes mes attaches sont à Aix et l'on ne vit vraiment qu'auprès de ceux qu'on aime.

Il ajouta joyeusement :

— J'ai des projets sans nombre. La vie est trop courte pour tout ce que je veux entreprendre. Je porte tant d'œuvres en moi qui ne demandent qu'à voir le jour ! A Paris je commençais à travailler mal, mais dans mon pays ce sera une telle fête de se remettre au labeur sacré !

L'humidité augmentant encore, nous gagnâmes la maison. Miette vint allumer au salon une troisième lampe à pétrole, en l'honneur du nouveau venu, et je pus enfin l'examiner tout à mon aise.

Il était grand, très grand, un peu dégingandé, maigre, avec de longues jambes et de longs bras. Dans sa figure brune, légèrement creusée sous les pommettes, s'ouvraient des yeux très beaux, fendus en amande. La barbe noire, opulente, envahissait les joues. Quant aux cheveux, très abondants, il leur était impossible d'être coiffés : leur raie, brouillée sans cesse, dessinait au milieu d'eux un vague zigzag, et toujours une mèche retombait sur le sourcil de M. de Cordouan. Elle

le chatouillait, et d'un geste machinal il la relevait et la rejetait en arrière. Il ne faisait pas que ce geste-là, d'ailleurs, et il montrait en parlant une extrême vivacité. Paris ne l'avait pas corrigé d'un certain accent provençal que l'on sentait surtout à la fin de ses phrases. Il y avait en lui un mélange de recherche et de négligence ; ses pantalons déformés gondolaient autour de ses genoux, mais il portait une cravate à la fois citron et bleuâtre, par dégradations successives et répétées qui n'étaient pas d'un goût très sûr.

Tel que je l'ai vu ce jour-là, tel je l'ai revu toujours ; et une cohabitation de bien des années n'a pas ajouté un détail plus précis à sa figure.

Il s'assit dans une bergère, croisa ses jambes et regarda autour de lui :

— Vous avez un beau Largillière, — dit-il, en examinant un tableau pendu au mur.

— Comment savez-vous que c'est un Largillière? — répliqua naïvement ma mère, qui ne se piquait d'aucune culture artistique et eût été bien en peine de distinguer un Rembrandt d'un Mantegna.

— Dame ! — fit M. de Cordouan, qui riait.

— Il vient de la famille de mon mari. C'est le portrait d'une de ses arrière-grand'tantes. Il paraît qu'il vaut beaucoup d'argent. Il y a même un monsieur de Marseille qui a voulu l'acheter. Mais nos souvenirs de famille ne sont pas à vendre.

Mon père tenait plus à son intérieur qu'à sa femme, qui avait une nature trop austère pour se plaire beaucoup aux frivolités. C'était lui qui avait disposé ce salon, orné les murs de boiseries Louis XV, fait tendre entre elles un pékin à raies roses, agrémenté certaines places d'appliques et de miroirs, présidé à la distribution des plus légers meubles, des moindres bibelots. Comment un homme qui avait à ce point le goût d'un intérieur agréable s'acharnait-il ainsi à le rendre odieux par son caractère?

M. de Cordouan, en quelques paroles choisies, montra que l'arrangement de la pièce lui était sympathique.

— C'est un appartement fait pour y être heureux, — conclut-il.

— Être heureux ! — murmura ma mère, comme un écho plaintif, — est-ce possible à l'homme?

— Il faut si peu de chose pour cela !

— Peu de chose ! peu de chose? Oui, si vous appelez l'infini peu de chose.

Ils se regardèrent tous deux et ils se turent. Ils venaient d'échanger en quelques mots le dialogue, qui, muet, devait être celui de toute leur vie ! Mais ils ignoraient encore, et moi avec eux, à quel point, en ces brèves répliques, ils s'étaient exprimés complètement.

IV

Dans mes crises de découragement et de doute, mon premier mouvement était de consulter Miette.

Elle habitait chez nous depuis sa naissance, sa mère ayant été la nourrice de ma grand'mère. Son adoration, son dévouement pour nous n'avaient pas de bornes. Aujourd'hui encore, si le mot de fidélité frappe mon esprit, je revois le visage de Miette.

Le soir, je descendais souvent dans la cuisine.

Qu'elle était spacieuse et claire, cette vieille cuisine provençale, avec le manteau profond de la cheminée suspendu au-dessus du feu comme un large éteignoir, avec son plafond traversé par de grosses solives apparentes ! Dans un coin un pétrin à demi mangé par les vers dressait son long coffre de noyer ; au mur se faisaient vis-à-vis une boîte à sel joliment sculptée et une mannetière aux colonnettes délicates et aux gonds d'étain luisant. Tous ces vieux meubles de Provence, si nobles dans leur rusticité apparente, disaient aussi une longue histoire de fidélité, de dévouement humble et patient aux êtres qui s'étaient succédés devant eux, n'ayant peut-être comme eux qu'une âme unique sous des apparences différentes. De-ci, de-là, à quelque clou pendait un chapelet d'ailx aux barbes blondes, ou une tresse d'oignons ou quelque bouquet de romarin ou de thym qui mettait dans l'air cette bonne

odeur de colline dont se griseront toujours ceux qui sont nés sous un certain ciel bleu.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi brillant, ni d'aussi récuré que la batterie de cuisine dont les fonds de cuivre étaient des miroirs déformants où l'on s'apercevait en même temps tout rond et tout ensoleillé. Il me semblait que tous ces objets avaient un visage aimé, surtout le chauffe-lit dont le couvercle semé de trous en forme de fleurettes s'étalait royalement, pareil à un bouclier étincelant, contre lequel l'ennemi hiver serait sans pouvoir.

Mais le plus curieux objet de cette cuisine, c'était sûrement la lampe à huile, une de ces antiques lampes à huile qui, aux enfants d'aujourd'hui, paraîtrait aussi incompréhensible que l'étroite lampe d'argile des mausolées étrusques. Lorsque la clarté diminuait, Miette s'emparait des mouchettes, égalisait la mèche charbonneuse, puis saisissant la lampe à pleines mains, elle pompait puissamment pour faire monter l'huile. La flamme soudain reprenait vie, elle jaillissait de nouveau pure, claire, joyeuse comme un papillon qui pour quelques heures de soleil sort de sa longue captivité. Et je croyais alors qu'il en serait toujours de même et que chaque fois que les ténèbres me menaceraient, quelqu'un serait présent, qui, vigilant et miraculeux, ramènerait en moi et autour de moi la confiance et le regain.

Qu'on m'excuse de m'attendrir ainsi sur les choses de mon enfance ! Aux enfants tout est poésie, et les moindres objets possèdent une âme intime et comme humaine qu'en vieillissant on finit par ne plus sentir, même chez les hommes !

Je m'asseyais sur un escabeau dans la vieille cuisine aromatique et je causais avec Miette. Maintenant que j'y songe, je suis étonné de la liberté de nos conversations. Il n'y était question que d'amour. J'affectais de croire que tous les hommes qui venaient à la cuisine étaient amoureux de Miette.

Elle me faisait parfois d'étranges confidences. Je me souviens qu'un jour elle me dit :

— Dans ma jeunesse, monsieur Raymond, j'étais coquette. Le soir, lorsque les yeux me démangeaient de sommeil, je me les frottais avec les deux poings, je les frottais jusqu'à ce qu'il se forme, vous savez bien, sur un fond noir, ces drôles de des-

sins de toutes les couleurs qui se défont si vite et qui changent tout le temps... Eh! bien si j'avais été riche, j'aurais voulu commander des robes de cette couleur avec ces dessins-là...

...Pauvre Miette ! je mentais ; Miette n'avait pas d'amoureux. Sa seule vie était de nous aimer et de nous servir, ma mère et moi, et elle l'a fait jusqu'à son dernier soupir. Elle n'a eu ni joie ni amour personnels, elle est demeurée humble, fidèle, effacée; mais le jour où, devenu homme, je me rappelai ce propos, je compris quelle féerie délicate il y avait par moments dans l'âme obscure de Miette, et je me suis dit bien souvent, depuis, que beaucoup d'êtres que chacun néglige ont aussi, dans un silence ininterrompu, un grand épanchement de poésie intime de nul autre soupçonné.

Je dis un jour à Miette :

— Pourquoi monsieur de Cordouan vient-il si souvent voir maman?

Miette était occupée à ravauder des bas ; c'était sa grande distraction quand elle n'avait rien à faire. Tenant d'une main la boule de buis, de l'autre elle tissait ses mailles.

Elle leva le nez et me considéra. Accroupi sur mon escabeau, je ne regardais que le feu.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, monsieur Raymond?

— Oh ! moi rien ! Seulement je me demande ce qu'ils ont tant à se dire, quand ils sont ensemble.

Le curieux, c'était que jamais il ne m'était venu à l'esprit que M. de Cordouan fût amoureux de maman. A mon point de vue, un amoureux ne se recrutait que dans la classe sociale à laquelle appartenait Miette et les autres bonnes du quartier, et nul ne tenait cet emploi un peu vil dans les sociétés moins humbles.

Miette me regardait toujours.

— Votre maman, monsieur Raymond, est bien seule et bien triste. C'est très heureux qu'elle ait monsieur de Cordouan pour venir l'égayer et la distraire et lui faire trouver le temps moins long.

— Maman n'est pas seule, puisque je suis là, — répondis-je égoïstement.

— Vous n'êtes qu'un enfant, le meilleur enfant qu'il y ait,

mais il y a beaucoup de choses que vous ne pouvez pas comprendre encore.

— Lesquelles?

— Il est inutile que je vous les dise, puisque vous ne pouvez pas les comprendre.

— Dis-les quand même; peut-être que je les comprendrai.

Mais Miette hocha la tête sans répondre.

Cependant le problème de la présence de M. de Cordouan à la maison ne s'était pas résolu encore. Pendant que je recommençai d'y penser, Miette reprit son ravaudage et le cours de ses réflexions.

— Votre maman, monsieur Raymond, elle n'a pas eu beaucoup de bonheur avec le pauvre monsieur. Je ne veux rien dire contre lui, les morts sont bien morts, et ils ont droit au repos. Mais il était bien dur et bien brutal, et madame a bien souvent pleuré. Déjà qu'elle n'avait pas de bien fameux souvenirs de son enfance, avec toutes ces histoires...

— Quelles histoires, Miette?

— Vous le saurez plus tard, monsieur Raymond !

Décidément on me cachait trop de choses, ce soir-là, et je me serais mis sans doute à bouder, si Miette, en continuant à parler, n'avait pas jeté sans trop le vouloir un demi-jour assez inquiétant sur les questions mystérieuses qui me troublaient tant.

— Il lui aurait fallu un homme doux, gai, tendre, enfin tout comme ce bon monsieur de Cordouan, au lieu que votre pauvre père, soit dit sans offenser sa mémoire, était terrible avec ses colères, sa jalousie, son égoïsme, sans compter qu'il disait tout le temps de ces choses qu'il vaut mieux ne pas dire et qui font trop de peine. Si madame pouvait trouver un peu de bonheur maintenant, ce serait pain bénit.

Il faisait nuit et Miette se leva pour ranimer la lampe à huile. Un grand vent fou soufflait au dehors, qui pressait, comme à poignées, les feuilles mortes du jardin et les jetait contre les vitres. Un long mugissement ramonait par moments les cheminées.

Et Miette se rassit et se remit à ravauder ses bas. La lampe projetait son ombre sur le mur blanc. Bien qu'elle ne fût pas vieille, les longs souvenirs et le travail lui donnaient l'air

d'être sans âge. Un bonnet de lingerie légèrement tuyauté, que les gens de sa classe ne portaient déjà plus, serrait son visage osseux, luisant et brun comme ces galets que la mer a roulés longtemps. Toute sa physionomie se concentrait dans deux yeux, ces beaux yeux noirs de Provençale, où toute émotion, si fugitive fût-elle, éveillait une flamme. Et dans tout son être, je pouvais lire une sorte de dignité, de décence, presque de majesté modeste et douce.

— Mais, — reprit-elle comme à mi-voix, — Madame sera-t-elle jamais heureuse? C'est bien tard maintenant, bien tard ! Il aurait fallu qu'elle rencontrât monsieur de Cordouan il y a dix mois. Aujourd'hui le pli est pris, et ce gentil monsieur est bien jeune et bien gai pour elle et Madame, elle, restera triste. Non, il n'y aura jamais de bonheur pour elle qui est si bonne ! si bonne !

La voix se tut. Miette ravaudait son bas. Est-ce qu'elle filait les jours prochains, tissant ses mailles les unes après les autres, dans la vieille cuisine qui sentait le romarin et la fumée? Une fois encore, la servante se leva pour hausser jusqu'à la flamme le niveau de l'huile, les cuivres resplendirent, il y eut moins de ténèbres autour de nous et le feu dansa moins fort sous le manteau de la cheminée.

Aujourd'hui, quand je songe à ces heures lointaines, il me semble que je m'entretenais avec l'antique sagesse humaine, naïve et profonde à la fois, clairvoyante et fruste, et que la simple Miette fut la seule de nous tous qui eût quelques lueurs de l'avenir !

V

Je pense que l'événement eut lieu deux ans et demi après la mort de mon père.

Dans les derniers temps, les visites de M. de Cordouan avaient fini par devenir quotidiennes. Je m'y étais si bien habitué que non seulement je ne les remarquais même plus, mais quand par hasard M. de Cordouan ne paraissait pas,

j'avais l'impression que quelque chose manquait à la journée de familier, de rituel, mais d'indispensable. C'était d'ailleurs vacances, et mes après-midi, je les passais le plus souvent chez ma tante de Fontvives, avec mes cousines et leurs amies.

Un jour cependant, par extraordinaire, je restai au pavillon en train de jouer avec ce qui m'amusait le plus au monde, de minuscules bonshommes japonais, en terre cuite vernissée, grands d'un demi-doigt et sculptés dans les attitudes les plus naïves, avec les plus burlesques physionomies. J'en avais une douzaine que j'étalais sur quelque banc ou sur la margelle d'un bassin ; je leur composais alors de singulières aventures et les déplaçant à mesure, je les entraînais avec moi dans ce monde brillant de l'invention qui est proprement l'univers des enfants.

J'étais donc assis dans un coin du jardin, mes minuscules statuettes rangées à mon côté, quand M. de Cordouan qui rôdait par là, l'air désœuvré et son chapeau à la main, s'assit près de moi et me regarda avec une grande attention. Je m'interrompis de jouer, bien entendu, puisque les enfants ne jouent pas devant les grandes personnes.

— Pourquoi ne joues-tu plus? — me dit-il enfin.

— Je n'en ai plus envie, monsieur, — répondis-je.

Il prit un de mes bonshommes et l'examina de tout près ; il avait visiblement envie de s'amuser avec moi ; mais il ne savait comment s'y prendre. Nous étions aussi gênés l'un que l'autre.

— Quand tu seras plus âgé, — me dit-il enfin, — nous jouerons ensemble. Tu verras comme nous saurons bien jouer !

— Mais à quoi? — interrompis-je.

— Tu verras ! Tu verras ! Ce sont des jeux que tu n'imagines même pas, des jeux magnifiques de grandes personnes. Tu seras un homme alors, et ta vie tout entière deviendra un jeu, un jeu enivrant et terrible, un pari où lorsque l'on perd on a joliment à payer.

Mais moi je préférais mes divertissements tranquilles à ces dangereux plaisirs. Le jardin m'appartenait, c'était mon royaume, ma terre promise, dont j'avais la libre et entière possession. J'y régnais sans conteste sur tout le peuple obéis-

sant et muet que créait mon imagination, et quelque grande que fût mon affection pour Maurice de Cordouan, je n'eusse pas volontiers ouvert la grille de ma frénétique vie secrète.

— Pourquoi n'êtes-vous pas avec maman? — lui dis-je, voyant qu'il ne me quittait plus, et certainement sans arrière-pensée.

Il me parut qu'il rougit un peu.

— Ta mère s'habille pour aller faire une visite et je l'attends ici.

La conversation tomba de nouveau. M. de Cordouan avait visiblement quelque chose à me dire qu'il ne savait comment formuler. Et comme j'ignorais la nature de sa confidence, j'aurais été bien en peine de l'aider à s'en délivrer.

— Est-ce que tu as donné des noms à tes petits personnages? — reprit-il enfin, heureux de trouver une nouvelle diversion.

— Oh ! oui, — m'écriai-je, — celui-ci c'est Roméo, celui-là Hamlet et voici Faust.

Le théâtre était alors le sujet principal de tous mes rêves. Y aller me semblait le seul accomplissement d'une destinée humaine. Ceux qui avaient le droit d'y entrer m'apparaissaient comme des envoyés d'une autre planète, des demi-dieux. Ils franchissaient je ne sais quel seuil précédé de colonnes, et là, au milieu de ruisselantes lumières, dans des loges, accoudés à de riches étoffes, ils voyaient les plus belles créatures du monde, toutes étincelantes de bijoux, représenter des tragédies sublimes qui n'avaient pas d'équivalent dans la vie et s'enivrer de sentiments inouïs qui sont défendus aux simples mortels. Aussi la préférence que j'avais pour mes Japonais de terre cuite provenait-elle de ce qu'ils servaient de dérivatifs à mes rêves théâtraux ; je les menais sans cesse d'opéra en opéra et j'inventais pour eux des scénarios fabuleux aussi différents de la réalité que l'idée que je me faisais d'un spectacle l'était de la vérité.

J'ai toujours regretté qu'on ne m'ait jamais mené au théâtre en ce temps-là : j'y aurais vu ce que je rêvais alors, et j'en aurais eu des joies infinies. Au lieu de cela, je ne m'y rendis que lorsque je fus en âge de n'y rien retrouver de féerique et de m'y ennuyer mortellement. On a les idées les plus fausses sur l'éducation des enfants ; ce sont eux qui devraient

faire la majorité du public théâtral, laissant aux grandes personnes les cirques et clowneries qu'ils n'ont pas l'esprit assez philosophique pour goûter et pour comprendre.

M. de Cordouan avait souri de m'entendre nommer mes bonshommes ; il souriait de voir les plus grandes figures humaines, les plus symboliques devenir des choses si menues entre les mains d'un enfant qui touchait avec innocence ces êtres formidables comme on toucherait en se jouant à une machine infernale.

— Un jour, — me dit gravement mon grand camarade, — tu apprendras à connaître Hamlet et Faust et tu en auras une grande joie. Souviens-toi alors de ce que j'ai déclaré aujourd'hui, mon petit Raymond. Lorsque tu connaîtras effectivement Hamlet et Faust, tu comprendras combien on est fier d'être un homme. Sais-tu ce qu'ils ont été tous deux?

— Oh ! très bien. Hamlet était le fils d'un roi ; comme il a rencontré un revenant, il est devenu fou à force de frayeur, et sa fiancée en a eu un tel chagrin qu'elle s'est noyée.

— Et Faust?

— Faust était un vieux à qui le diable promit de rendre sa jeunesse s'il lui donnait son âme. Et puis il devient amoureux de Marguerite et quand il l'a épousée, il la quitte, entraîné par le démon, et sa femme étrangle son enfant pour se venger de lui.

Une telle érudition étonna M. de Cordouan, qui ne me cacha point l'estime qu'il en concevait pour moi. Il me demanda cependant où j'avais puisé un tel savoir. Je lui avouais en toute simplicité que j'avais lu ces deux chefs-d'œuvre, ce qui acheva de le faire tomber des nues.

— Mais comment as-tu pu te les procurer? — me demanda-t-il.

— Ils traînaient dans le bas d'un buffet, ce sont de tout petits livres de couleur rose.

Maurice sourit et soupira d'aise. Je n'ai compris ce sourire que plus tard, quand j'appris qu'il y avait d'autres textes que les mauvais livrets d'opéras que dans mon désir de théâtre j'avais dévorés en cachette.

— Est-ce que ta mère est au courant de tes découvertes littéraires?

— Oh ! non, elle me gronderait.

— Tu n'as donc pas peur que je le lui dise?

Je hochai la tête d'une manière à la fois énergique et décidée.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien. J'ai confiance en vous. Vous ne feriez pas cela.

Alors Maurice se pencha vers moi et m'embrassa avec une chaleur qui ne me semblait pas en rapport avec mes paroles. Cela le décida à porter plus outre son investigation, et prenant son courage à deux mains :

— Tu ne t'ennuies pas tout seul?

Je lui dis que non, et que d'ailleurs je n'étais pas seul, que je voyais souvent mes cousines de Fontoives et mes petits amis d'Issalène, et qu'au surplus mes soldats de plomb et mes Japonais de terre cuite me tenaient bonne compagnie.

— Tu ne voudrais pas avoir un nouveau papa? — insista Maurice, qui ne se tenait pas pour battu.

— Oh ! non, — m'écriai-je avec énergie.

Je venais de revoir le mien reparaître à mes yeux, ce père auquel je ne pensais plus jamais, qui était violent, brutal, emporté et qui nous avait chassés une fois de sa chambre, ma mère et moi.

— Pourquoi ne veux-tu pas de papa? — dit M. de Cordouan, avec tristesse.

Je ne lui en expliquai pas les raisons, me contentant de m'obstiner dans ma dénégation.

— Ta mère est bien seule ; qui la défendra dans la vie?

— Moi, quand je serai plus grand.

— Il faudra bien des années avant d'en arriver là !

Et soudain sa voix se mit à trembler.

— Que dirais-tu, Raymond, si je devenais, moi, ton nouveau papa? est-ce que cela te ferait de la peine?

Je tournai vers lui un regard limpide et riant.

— Non, — répondis-je, — cela me ferait grand plaisir.

Je n'eus pas le temps de me reconnaître : deux longs bras s'emparaient de moi, me soulevaient, m'emportaient, tandis que M. de Cordouan, comme pris de folie, galopait à travers le jardin.

— Lucie, Lucie ! — ne cessait-il de répéter.

Ma mère parut au seuil du pavillon.

— Lucie ! Le petit dit qu'il sera enchanté !

— Mon chéri ! — cria ma mère, et elle me couvrit de baisers.

En l'honneur de cette heureuse nouvelle, et pour la première fois, Maurice dîna avec nous. Il fut très gai pendant tout le repas et fit des projets sans nombre. Il me promit solennellement de m'aider à me faire un avenir, et cet avenir, à l'entendre, tiendrait à la fois de la vie de Salomon et de la vie d'Alexandre, de l'une par la sagesse et de l'autre par les triomphes. Lui-même ne parlait que des chefs-d'œuvre qu'il allait produire, et il nous semblait que cela serait au plus tard pour le lendemain.

Après le dîner, nous sortîmes. C'était un long jour d'été qui n'en finissait plus, et même mêlé à la nuit, il continuait de rayonner. Le ciel était si clair que l'on ne voyait pas la Grande Ourse en son entier : une des roues manquait ; on craignait un accident qui eût précipité sur nous la constellation. Par contre, l'herbe scintillait de lucioles comme si la terre avait voulu s'étoiler puisque le firmament y renonçait.

Nous nous assîmes sur un banc. On était au samedi soir. Une sorte de bourdonnement joyeux montait de la ville et des faubourgs, on sentait dans l'air cette impression de joie et de délivrance que procure la fin d'une semaine de travail. Quelque chose de vif et d'allègre circulait partout, comme un air de fête rustique.

— Vois-tu, — me disait Maurice, — toi seul étais un obstacle à notre bonheur. Nous avions tellement peur, ta mère et moi, de te faire de la peine. Il est si rare qu'un enfant ne se sente pas lésé quand sa mère a une affection nouvelle! Mais toi, mon petit, tu auras simplement quelqu'un de plus pour t'aimer, te calmer, te gâter. Rappelle-toi ce que je te dis ce soir : tu n'auras jamais de meilleur ami que moi !

— C'est un enfant, — dit ma mère. — Vous lui parlez comme à une grande personne.

— Ce n'est plus un enfant, c'est un homme maintenant, — riposta Maurice; et il me serra confidentiellement la main, comme pour sceller avec notre commune complicité, son allusion à mes graves lectures de *Faust* et d'*Hamlet*, — et puis c'est mon ami. Je m'occuperai de lui, je lui apprendrai la

peinture, je lui enseignerai à aimer ce qui est beau, ce qui est éternel, l'art, les grands hommes, les grandes œuvres. Il saura s'élever au-dessus des autres, tendre à de vastes horizons, il mettra son idéal très haut et non point dans la satisfaction matérielle de chaque jour...

Ce fut dans cette soirée-là que Maurice de Cordouan conquit mon cœur à tout jamais.

Il passa dans le chemin de la Molle une société de gymnastique quelconque, qui défilait musique en tête. Nous entendîmes longtemps ses accents. Ils répandaient autour d'eux je ne sais quelle allégresse, une joie spontanée et populaire, ils nous communiquaient leur entrain guerrier, une chaleur sentimentale, et cette mélancolie des musiques qui s'éloignent et semblent emporter tout le bonheur avec elles. L'air était chaud, la pierre, sur quoi nous reposions, tiède encore du soleil qui l'avait caressée tout le jour. Cela sentait l'herbe, la terre brûlée, le miel. Une sorte d'humanité flottait autour de nous, un sentiment de détente et de paix.

Ma mère avait mis sa tête sur l'épaule de Maurice, qui me tenait tout contre lui. Je sentais leur bonheur sans me l'expliquer, et il me baignait d'une manière d'extase vague et douce. Tout semblait facile et gai ; les plus grandes entreprises aussi aisées que de cueillir une fleur de la main ! Les derniers accents de la retraite s'éloignaient peu à peu, se perdaient dans le crépuscule. Je crois bien que cette soirée-là, pleine de promesse et d'intimité, a été la meilleure que nous eussions jamais vécue !

VI

Je ne me souviens pas que le mariage de ma mère m'ait frappé d'une manière quelconque, ni d'y avoir eu la moindre émotion. J'étais fort satisfait que mon grand ami Maurice, vînt habiter avec nous, mais je n'imaginais rien de plus et je ne formulais pas de plus graves réflexions.

Dans les premières années qui suivirent cet événement, il ne me vint jamais à l'esprit que ma mère pût ne pas être

parfaitement heureuse. J'ai dit que j'étais observateur, mais le champ de mes observations, comme chez tous les enfants, était forcément limité. J'avais admis une fois pour toutes que ma mère serait parfaitement heureuse quand elle aurait épousé Maurice de Cordouan, je supposais d'ailleurs que le mariage est un état naturellement parfait et que tous les ménages vivent dans une grande paix et un grand contentement.

Au surplus, j'étais, moi, au comble de mes vœux. Vivre avec Maurice me semblait toujours la plus grande des félicités.

Il est vrai qu'il mettait dans la maison une gaieté, un entrain qu'elle n'avait jamais connus. Toujours content, plein de drôleries et d'entreprises, actif, bavard, enjoué, ce qu'on ressentait en sa présence, c'était un perpétuel sentiment de plaisir.

Il s'occupait toujours de moi avec la même chaleur, car il m'aimait beaucoup et il me prenait fréquemment pour confident de ses pensées et de ses théories, ce dont je me sentais grandement honoré.

Il me rendit même, à cette époque, un service authentique, car il empêcha ma mère de m'enfermer comme pensionnaire dans un lycée d'Aix, comme elle en avait eu un moment le désir.

Vers le temps où ces discussions sur mon entrée au collège comme pensionnaire eurent lieu et devant moi et en mon absence, il y eut plusieurs escarmouches entre ma mère et son mari, qui commencèrent de me révéler qu'au fond de ce bonheur apparent des troubles inconnus germaient, qui ne pouvaient manquer de mettre au jour des éléments de discorde. Ce n'était encore que peu de chose, des réponses impatientes de l'un aux questions réitérées de l'autre, des petites piques d'amour-propre, des bouderies assez courtes. Peu ou point de paroles vives, mais des mines, des moues, des airs excédés, ma mère plus triste, mon beau-père plus nerveux.

Tout ce qu'il y avait de latent et d'incertain, dans les relations tendues de ma mère et de son mari, éclata pendant un dîner et me fit comprendre alors sur quelles mésententes profondes leur ménage, à peine né, s'était établi.

Maurice, avec une apparente négligence, venait de déclarer

qu'ayant rencontré dans l'après-midi les Hermoseaux et le baron de Villemus, il les avait invités à déjeuner pour le jeudi suivant.

Les Hermoseaux étaient en garnison à Aix depuis un an à peine : lui lieutenant d'artillerie, gai, facile à vivre et plein d'entrain encore qu'un peu sot, affectait un amour immodéré pour la musique et les beaux-arts, et des utopies assez comiques dans sa bouche sur les États-Unis d'Europe et la prochaine pacification du monde. Pour elle, aguichante et jolie, avec un certain air caracolant et piaffeur de jument en haute école, elle était, avec mon beau-père, sur un pied d'agaceries et de taquinerie qui était exactement l'idée conventionnelle de la coquetterie que peut se faire une femme d'officier, née dans une petite ville et exerçant ses attraits de Cléopâtre pour sous-préfet, de minuscule garnison en minuscule garnison.

Ma mère, au nom des Hermoseaux, posa sa fourchette sur la table.

— Pourquoi as-tu invité les Hermoseaux?

— Parce que je les ai rencontrés aujourd'hui et, comme je viens de te le dire, que j'ai envie de les voir.

— Tu n'ignores pas que je n'ai pas le même désir.

— Aussi, pour ne pas te contrarier, je les invite moins que je ne le voudrais. Mais avoue entre nous que tu as contre ces pauvres gens une malveillance vraiment absurde.

— Une malveillance absurde? Comme si je ne voyais pas, Maurice, que madame Hermoseaux te court après et comme si ton air de fatuité, de complaisance quand elle te témoigne son admiration n'étaient pas à gifler !

— Peste ! Lucie ! Comme tu y vas ! C'est que tu le dis en plaisantant, mais tu serais bien capable de le faire ! Voyons, réfléchis, il n'y a rien de vrai dans tout ce que tu crois. Tes soupçons sont ridicules, ta jalousie est absurde. Avoue simplement que les Hermoseaux t'ennuient, au lieu de me faire une scène de jalousie.

— Oui, je l'avoue, cela m'ennuie de recevoir les Hermoseaux, et Villemus, et tous ces gens que tu invites sans cesse. Cela me fait une peine profonde de voir que déjà tu ne puisses demeurer seul avec moi et qu'il te faille du monde, toujours

du monde. Veux-tu savoir, Maurice, ce que tout cela signifie? C'est que tu ne m'aimes plus.

Maurice haussa les épaules.

— Ma pauvre Lucie ! Comme tu es exagérée ! Voilà que je ne t'aime plus, simplement parce que j'ai invité trois amis à déjeuner.

— Est-ce que madame Hermoseaux ne te fait pas la cour?

— Non, non !

— Est-ce que tu ne la trouves pas fort à ton goût?

— Si. Mais comme peintre, Lucie, et de même que vingt autres personnes qui me plaisent aussi.

— Eh bien ! Si tu m'aimais autant que tu le dis, tu ne penserais pas ainsi à vingt personnes, ni à madame Hermoseaux, ni toujours à t'amuser et tu ne serais pas ainsi sans cesse à la recherche du moindre plaisir.

Maurice secouait bonnement sa tête barbue et souriait à demi, mais le visage austère de ma mère prenait plus d'austérité encore. Les plis un peu amers qui joignaient les ailes de son nez aux deux coins de sa bouche se creusaient davantage, et ses profonds yeux noirs révélaient une tristesse réelle et grandissante. Elle considéra un moment son mari, puis d'une voix grave :

— Pourquoi m'as-tu épousée, Maurice? Si tu ne le regrettes pas encore, tu le regretteras bientôt. Tu ne peux concevoir que l'existence ne soit pas une fête perpétuelle et moi je ne suis pas née pour la fête. J'ai eu trop de deuils, trop de tragédies et de souffrances autour de moi pour ne pas garder la conviction que la vie est une chose sérieuse.

— Mais oui, elle est sérieuse, c'est entendu, mais pas tous les jours, pas de midi à minuit, sans en excepter une minute.

— Quand on l'a acceptée une fois comme une chose sérieuse, on ne peut pas songer éternellement à s'amuser.

— Tant pis ! Moi, j'ai horreur de l'ennui !

Ma mère se leva, pâle, violente, la voix en même temps vibrante et pleine et comme gonflée d'une onde intérieure de fureur et d'indignation.

— L'ennui ! Voilà donc le grand mot lâché ! Je vous ennuie, Maurice ! Vous vous ennuyez avec moi ! Il y a long-

temps que je m'en doutais. A une femme aussi ennuyeuse que moi vous préféreriez sans doute une pécore comme madame Hermoseaux ou une petite rien du tout comme madame Malacam. Soyez tranquille, je ne vous ennuierai pas longtemps! Je ne veux pas supporter l'idée de vous être à charge. Séparons-nous !

— Rassurez-vous, Lucie, — fit doucement Maurice, — ayez le courage de faire un retour sur vous-même. Rendez-vous compte à quel point cette scène est ridicule.

— Elle est revenue vingt fois entre nous, elle reviendra vingt fois encore. Je ne peux admettre que, si vous êtes heureux avec moi, vous désiriez sans cesse de nouveaux plaisirs, de nouvelles distractions.

Ma mère, après sa tragique sortie de table, avait fait un pas vers la porte, mais elle songea sans doute que Maurice, qui mangeait encore tout en disputant avec elle, ne la suivrait pas dans sa retraite. Elle n'avait visiblement pas épuisé ses arguments contre lui, car elle prit place dans un fauteuil, assez près de la porte pour qu'elle pût s'en aller rapidement si l'idée lui en venait.

— Moi ! répondit Maurice sans hausser la voix, je ne peux admettre que vous deveniez aussi sévère et intolérante pour tout ce qui offre quelque agrément dans la vie. Vous refusez le moindre plaisir parce que tout vous ennuie, parce que vous avez une nature inquiète et malheureuse, qui ne se plaît que dans le chagrin, le tourment, le mécontentement. Votre rigorisme, votre amour du devoir ne proviennent que de votre goût naturel pour ce qui est sombre et amer. Jamais je n'accepterai que vous transformiez cette maison en quelque chose d'aussi folâtre qu'un cimetière ou un hôpital.

— Pour la rendre plus agréable, dois-je flirter avec tous vos amis? Cela vous amuserait-il?

— Cette hypothèse saugrenue n'a aucun rapport avec ce que je dis.

— Évidemment, tous les moyens vous sont bons, pour nous fermer la bouche. D'ailleurs, on sait qu'à vous tout est permis et à nous rien. Eh bien ! mon cher, amusez-vous, prenez des maîtresses, mais je tiens à vous prévenir que je ne le supporterai pas, et que je ne serai pas de ces épouses complaisantes

qui ferment les yeux. Je vous demande simplement de me prévenir quand vous serez las de vous ennuyer avec moi.

Maurice se contenait visiblement pour ne pas entrer à son tour en colère, car les excès de langage de ma mère commençaient de l'exaspérer.

— Lucie, cette conversation a assez duré. Il m'est impossible d'accepter si longtemps que vous ne réfléchissiez à aucune de vos paroles et que vous me forciez d'entendre autant de folies.

— Des folies ?...

— Oui ! Des folies. Une femme qui a votre bon sens ne doit pas se laisser aller ainsi à dire autant d'absurdités. Je suis patient avec vous et je supporte assez souvent vos humeurs noires, mais je vous en conjure, ne me poussez pas à bout.

Il semblait excédé par cette dispute. Ma mère le comprit tout d'un coup et n'alla pas plus outre. Mon beau-père s'était enfin levé et marchait à grands pas. Ma mère le regardait, et je la regardais en même temps. Ses traits avaient quelque chose d'étrange et comme d'inspiré : on eût dit que cette atmosphère de tempête la vivifiait et qu'à tordre ainsi son cœur et celui des autres elle prenait plaisir. Un feu sombre couvait toujours dans ses yeux pensifs. Il y eut un long, un très long silence.

Enfin, ma mère se reprit à parler, mais cette fois sans violence et avec une grande tristesse.

— Je me demande souvent, Maurice, pourquoi je vous ai épousé ! Qui de nous deux a eu le plus tort? Est-ce vous d'avoir voulu me faire croire à votre amour? Est-ce moi de vous avoir laissé m'aimer? Je ne peux pas vous en vouloir. Je me suis trompée ! C'est ma faute. J'avais eu tant de chagrin depuis la mort de mon pauvre père jusqu'à celle du père de cet enfant, ma vie avait été un tel calvaire depuis, que j'ai cru pouvoir enfin échapper au malheur.

Maurice s'arrêta dans sa marche d'ours en cage et leva un index.

— Lucie, rappelez-vous une fois encore, s'il vous plaît, que l'origine de tout ceci, c'est que j'ai invité à déjeuner Villemus et les Hermoseaux. Or, le fait pur et simple d'avoir invité Villemus et les Hermoseaux ne comporte aucune des conclu-

sions que vous me prodiguez depuis une heure. Je vous en laisse donc toute la responsabilité.

— Vous avez raison, Maurice, et c'est moi qui ai de nouveau tort de prendre les choses ainsi. Mais vous êtes heureux et je ne suis pas heureuse, je crois même que je ne le serai jamais.

— Me le reprochez-vous?

— Non ! c'est toujours ma faute : je le reconnais. J'aurais voulu être tout pour vous, je ne le suis pas. C'est ma faute.

— Mais, ma pauvre Lucie, le démon de l'absolu vous égare. Aucun être n'est tout pour un être.

— Si !... Maurice... Pour moi rien n'existe sur terre en dehors de Raymond et de vous.

— Ça fait deux... Et puis, pourquoi scruter ainsi sa vie? On a rien à tirer de bon ni d'agréable d'un tel état d'esprit...

— Parce que vous n'avez pas besoin d'absolu, en effet, comme vous dites. Mais reconnaissez du moins que, si j'ai tort de tant demander à la vie, vous êtes inexcusable d'en exiger si peu.

Il fit un geste d'indifférence.

— Qu'y puis-je?

La conversation se termina là, du moins devant moi. Que si elle continua plus tard entre eux, quand ils furent dans leur chambre, personne ne me renseigna là-dessus.

Le soir de ce fameux jour si triste pour moi, je voulus prier pour le bonheur de ma mère. A mesure que des paroles implorantes sortaient de ma bouche, je sentais de plus en plus leur faiblesse. L'être a qui elles s'adressaient, je croyais de moins en moins qu'il s'occupât de nos misérables personnes.

Rendrait-il la paix à ma pauvre mère, referait-il l'impossible?...

Je sentis l'inutilité de ma prière, je sentis le ciel fermé, mes derniers mots s'achevaient en balbutiements... Ma confiance en Dieu, ma confiance dans la beauté de la vie m'échappaient malgré moi, comme d'une gargoulette fêlée son eau pure.

J'avais treize ans !...

J'ai gardé un souvenir extrêmement net de cette scène, je ne sais pourquoi, car elles se multiplièrent vers cette époque.

Et cependant cette époque malheureuse et troublée, c'était

mon adolescence, ma merveilleuse adolescence, pleine de rêves, de désirs et de désespoirs !

A dix-sept ans, je passai mon baccalauréat. Ma mère me demanda ensuite si j'étais attiré par une carrière quelconque, mais je n'avais aucun goût particulier. Que pouvais-je faire dans Aix, ville de tout temps illustre par ses facultés, sinon étudier le droit, qui vous facilite l'entrée des carrières libérales?

Je commençai donc à mener cette vie charmante d'étudiant, pendant laquelle on apprend si aimablement la vie tout court. J'eus des camarades dont quelques-uns devinrent mes amis, je passai dans leur compagnie le plus clair de mon temps, et c'est ainsi que je fus admis à fréquenter la personne qui devait modifier si profondément, si irréparablemnt notre existence à tous !

VII

Au commencement de ma troisième année de droit, mon camarade, le marquis Boniface de Peyroncelly, me dit un jour :

— Pourquoi ne viens-tu pas chez Calixte Aigrefeuille?

Je lui objectai que je n'avais point l'honneur de lui avoir été présenté.

— Eh bien! je te mènerai chez elle. Rien n'est plus facile.

J'étais en effet très désireux de faire la connaissance de cette mademoiselle Aigrefeuille dont on parlait beaucoup; mais pour que l'on comprenne les motifs de ce désir, il est nécessaire de faire un retour en arrière.

Au début de l'année précédente, s'était établie à Aix une jeune fille fort jolie, qui vivait seule et voulait faire ses études de droit. Elle semblait avoir quelque fortune, elle s'était coquettement installée dans le rez-de-chaussée d'un hôtel, et à peine emménagée, recevait déjà quelques amis improvisés.

Je laisse à penser ce que, dans une ville de mœurs traditionnelles comme Aix, on put dire d'une jeune fille comme Calixte, qui montra dès le début un désir bien visible de n'en faire qu'à

sa tête et de mépriser l'opinion. On épuisa pourtant assez vite les calomnies courantes, car c'est un chapelet fort court, et si on ne cessa pas de s'occuper d'elle, du moins le fit-on avec moins de passion. Je ne doute point qu'on n'eût rapporté à mademoiselle Aigrefeuille les propos qui avaient couru sur elle. Si elle avait eu au préalable quelque souci de ce qu'on pouvait croire d'elle, il est bien certain que la facile bassesse de ces ragots l'en dut guérir radicalement. Elle pensa non sans justesse qu'il est bien vain de se guinder à cause d'une galerie toujours et quoiqu'on fasse malveillante, et elle afficha avec crânerie son désir de demeurer libre et indépendante et de recevoir qui lui plairait.

C'était un singulier phénomène que mademoiselle Aigrefeuille, un curieux produit de notre temps. Son père était un mélomane, un esprit chimérique, qui avait mangé la petite fortune qu'il avait en voulant imposer à l'univers un de ses amis, compositeur de musique dans le génie duquel il croyait. Il le faisait vivre, louait des salles de concert pour qu'il se fît entendre et payait de ses deniers l'impression de ses sonates et de ses symphonies, d'ailleurs médiocres. Et quand madame Aigrefeuille, qui était douce, mais pratique, lui reprochait une telle dilapidation de ses biens, son mari lui répondait :

— C'est mon devoir d'agir ainsi : tu verras, tu verras ! Durrieu sera un nouveau Richard Wagner, et je serai son roi Louis II !

Il ne se noya pas dans le lac de Sternberg, mais il mourut tout de même. Peu après, madame Aigrefeuille se remariait avec un homme d'affaires, assez riche et plus très jeune, qui habitait Nice. Ce nouveau venu fit assez mauvais ménage avec Calixte, qui n'aimait ni ses façons, ni sa manière de vivre. A vingt et un ans, elle résolut de vivre seule, et pour avoir un prétexte de le faire, de commencer des études de droit. Sa mère, qui l'adorait et qui souffrait beaucoup de ses dissensions avec son mari, obtint qu'elle n'irait pas s'installer à Paris, mais à Aix, qui est somme toute voisin de la Côte d'Azur. Calixte obéit d'autant plus volontiers qu'elle y avait déjà une amie, qui s'appelait madame Reboulon et dont le mari était conseiller d'appel. Ce fut ainsi qu'elle arriva parmi nous et y produisit aussitôt une révolution, révolution qui fut d'autant plus orageuse que mademoiselle Aigrefeuille reçut

des étudiants, ne fit aucune démarche auprès des gens sérieux de la ville et se lia tout de suite avec deux jeunes filles que personne ne voulait fréquenter parce que leur père, M. Audience, professeur au lycée, avait en tout les idées les plus avancées et les plus subversives.

Cela créa à mademoiselle Aigrefeuille une société réduite, méprisée, mais enviée. Beaucoup en médisaient qui eussent été ravis d'en faire partie, car le bruit courait qu'on s'y amusait fort. L'année suivante, il y eut quelques nouvelles recrues, dont moi-même, mais jamais beaucoup, et ce petit groupe demeura vraiment restreint. Pour les fidèles, je les croquerai au fur et à mesure qu'ils me tomberont sous la main. On les appelait à Aix, avec un dédain hargneux, les gens de la rue de l'Opéra, et tous ceux qui en faisaient partie avaient je ne sais quel mauvais renom : ils sentaient le fagot d'une lieue. On n'allait pas jusqu'à dire qu'il se célébrait des messes noires chez mademoiselle Aigrefeuille, mais ce fut tout comme, et toutes les calomnies y passèrent, depuis l'hypothèse que l'on y donnait à fumer de l'opium jusqu'à celle que ce salon était un centre d'espionnage.

Calixte Aigrefeuille avait loué une partie du rez-de-chaussée dans le grand hôtel de l'Estang-Parade, qui est un des plus beaux de la ville et situé en effet rue de l'Opéra. La porte monumentale franchie, on se trouvait dans une cour où l'herbe poussait entre les pavés pointus. De hauts pilastres à chapiteaux corinthiens formaient les vertèbres apparentes de cette demeure, dont les austères murailles étaient d'un gris vaguement doré. Ensemble solennel et plein de mélancolie, avec quelque chose de tragique comme si cette cour eût servi de théâtre à quelque départ nocturne d'émigré, à quelque fuite inattendue de roi menacé, obligé de déguerpir en toute hâte, dans un grand concours de gentilshommes et de laquais mêlés et bousculés, à la lueur de torches fumeuses.

Passée la porte de la maison elle-même, on entrait dans un corridor énorme où se développait à l'aise, sous une voûte, la révolution d'un escalier de fer forgé dont les marches de marbre étaient basses et douces à l'œil. A droite, une haute porte, c'était l'appartement de mademoiselle Aigrefeuille. Il ne se composait presque que d'une pièce, mais considérable,

qui avait dix mètres de hauteur, un plafond peint de fleurs et d'attributs, trois portes-fenêtres et une cheminée sculptée où les plus grosses bûches eussent tenu à l'aise. Un carrelage formé de grandes dalles inégales et couleur de miel couvrait le sol. Les portes-fenêtres ouvraient sur un petit jardin, un vrai jardin de curé, avec quelques plates-bandes rachitiques, un puits dont la poulie rouillée pendait sous un gros figuier, une misérable charmille et, quand je le vis pour la première fois, de grands soleils trop lourds dont la tige, ayant été cassée, laissait retomber les pauvres diadèmes.

Le reste de l'appartement se divisait en deux petites chambres très basses de plafond, une cuisine étroite et cinq ou six pièces minuscules à peu près inhabitables, très éloignées les unes des autres et auxquelles on accédait par un escalier si bizarrement coudé qu'il était impossible de comprendre à quel étage elles étaient placées, ni dans quelle partie de l'hôtel.

Le grand salon tenait de l'atelier et de la garçonnière, plutôt que du salon ; un très grand divan, jonché de coussins, en occupait tout le fond. Entre deux fenêtres, une table couverte de livres et de revues, mêlés à des bibelots saugrenus. De-ci de-là, quelques fauteuils anciens très beaux et un piano dans un coin. Des photographies d'actrices étaient glissées dans la rainure de la glace, et sur les murs étaient simplement épinglés quelques dessins assez libres, découpés dans le *Courrier Français*. C'était vraiment un logis d'étudiant et si j'ajoute qu'une bouteille de porto ou de xérès traînait toujours sur la cheminée, à côté de plusieurs cendriers et de boîtes de cigarettes du Levant, j'aurais indiqué quelle pouvait être la surprise que l'on éprouvait en pénétrant dans cet appartement de jeune fille.

Un des derniers samedis d'octobre, j'y fis mon entrée.

J'y vis une personne fort belle, d'allure libre et gaie ; point grande, mais svelte et bien proportionnée ; les traits délicats, la peau très blanche, les joues d'un modelé charmant avec de grands yeux gris verts, un regard plein de rêve ou de mélancolie, et le long des tempes, les anneaux et les boucles d'une chevelure un peu courte, à la Byron, rousse et luisante. J'essaie d'exprimer ce que m'inspira ce visage ; je ne trouve

point. On y lisait un mélange déconcertant de sauvagerie et de douceur, de malice et de rêverie, de liberté et de réserve ; enfin, la plus mobile figure qui se puisse imaginer.

Et à mesure que je la connus mieux, je découvris en elle la liberté d'un garçon de collège et la tendresse d'une femme amoureuse, une volonté de fer et beaucoup de faiblesse.

Elle m'accueillit cordialement, en camarade, exagérant même cet air presque de brutalité qu'elle montrait aux nouveaux venus, puis m'installa dans un fauteuil et m'offrit aussitôt des cigarettes, que je refusai.

Il y avait là madame Reboulon, une longue personne au visage comme bouilli, qui avait de grandes prétentions intellectuelles et m'agaça bien souvent par la suite; Jacques Arion, Edwin de Sénéguier et Hupaïs. Je les connaissais tous trois, mais pas intimement encore et ce fut surtout rue de l'Opéra que je me liai avec eux. C'était à peu près l'élite intelligente de la jeunesse d'Aix, bien qu'en somme Hupaïs ne fût guère qu'un bouffon.

— Quand vous êtes entrés, — dit mademoiselle Aigrefeuille, en se tournant vers moi, — nous étions en train de nous demander quel était l'âge véritable de l'amour pour une femme?

— C'est cinquante ans, — répondis-je avec aplomb.

Calixte se mit à rire et me jeta un regard gai, satisfait, un peu complice, qui me disait clairement que sur cette réponse, elle me jugeait digne d'être des gens de la rue de l'Opéra et qu'elle ne me confondrait désormais pas avec le vulgaire.

— Pourquoi? — demanda madame Reboulon, qui comprenait plus lentement.

— Ah ! voilà, — dis-je. — Cela ne s'explique guère. Je sais seulement que c'est l'âge où les femmes montrent le mieux leur nature amoureuse.

— Au fait, — fit Arion, — la femme de cinquante ans d'aujourd'hui, c'est la femme de trente ans de Balzac.

— Si cette progression continue...

— Et puisque les savants nous promettent une jeunesse éternelle...

— L'âge de l'amour pour les femmes sera cent ans !

Là-dessus nous poussâmes tous de grands éclats de rire,

ainsi qu'il arrive entre êtres jeunes, quand on considère un peu ses idées comme des clowns et que l'on cherche en toute opinion cette sorte d'heureuse absurdité qui révèle la spontanéité de l'imagination.

— Et pour les hommes, — demanda Hupaïs, — quel est, selon vous, mesdames, l'âge de l'amour?

— Tous les âges, — riposta Jacques Arion. — L'homme est toujours digne d'être aimé.

— Vingt ans, — fit madame Reboulon. — Si j'avais pris un amant, moi qui vous parle, j'aurais choisi un tout jeune homme, frais, rose, tendre, un être naïf, ardent, qui ne fût pas encore abîmé par l'expérience, qui eût de la candeur, de la sincérité, de la pureté...

Sur cette phrase, voici Hupaïs qui se jette aux pieds de madame Reboulon, lui prend les mains, baise l'ourlet de sa robe, imite des sanglots d'extase et de reconnaissance et finit par s'écrier :

— Oh! madame, merci d'avoir ainsi pensé à moi, merci d'avoir fait mon portrait! Je n'ose croire à un tel bonheur! Dites, c'est bien vrai que vous m'avez distingué, que vous allez vous donner à moi?

Or, sachez que Hupaïs était malingre, chétif, l'air pleutre et sournois, le visage noir, toujours mal rasé, les cheveux gras et couverts de pellicules, l'air vieillot et sale, et au moral, cynique, envieux, un vrai pilier d'estaminet.

— Vous, — dit madame Reboulon, avec dégoût, — vous, je suis sûre que vous n'arriveriez même pas à séduire ma femme de chambre!

— Je le regrette, car je la préférerais certainement à sa patronne, — repartit Hupaïs, à qui on passait tout comme bouffon et qui, s'il n'avait aucun esprit, ne manquait certainement pas de présence d'esprit.

— L'âge de l'amour, pour un homme, — dit gravement Calixte, — c'est quarante ans.

— Bigre! — fit Arion, — quarante ans, cela fait un amoureux un peu mûr!

— Et nous alors? — demanda Sénéguier, — quel rôle nous faites-vous jouer alors?

— Vous, mes pauvres petits? Mais vous ne comptez pas!

Vous savez à peine trottiner tout seuls, et vous voulez qu'on vous aime? Vous êtes gentils, comme les petits chiens, vous mangez du sucre, vous savez jouer et faire le beau, mais vous ne savez pas aimer ! Vous, Edwin, l'autre jour, au café Lesdiguière, comme un petit mufle que vous êtes, vous lisiez à cet imbécile de Barthouminat une lettre qu'une femme venait de vous écrire !... Non, il n'y a qu'un homme de quarante ans qui comprenne l'amour ! Il a vécu et il sait le prix de la vie, il ne se gaspille pas en passionnettes comme vous, qui ne feriez aucune différence entre mademoiselle de Lespinasse et la première fille venue. Il a la sincérité et l'ardeur de ceux qui sentent leur jeunesse s'en aller et la grave tendresse de l'âge mûr. Il est sincère parce qu'on ne ment plus lorsque les cheveux commencent à blanchir. Et puis, il compte dans la vie : c'est un aide, un secours, un soutien, c'est un ami...

— *Et cum spiritu tuo !* — cria Hupaïs, simulant les gestes du servant, au moment que le prêtre va dire *Ite, missa est !*

— Tais-toi, Triboulet, — répliqua Arion, en se tournant vers lui. — Tu n'es drôle qu'une fois par semaine : le jour où on ne te voit pas !

— Mais alors, Calixte, — dit Peyroncelly, — que faisons-nous ici, nous qui vous aimons?

— Eh bien! repassez dans vingt ans, je vous donnerai peut-être une réponse favorable !

— Dans vingt ans, — dit Hupaïs, — on ne vous en demandera plus.

— Qui sait? — murmura Calixte. — Qui sait si le désir d'être aimée ne compense pas en partie les premiers délabrements physiques? Qui sait si une femme qui décline ne donne pas plus à l'homme qui l'a choisie que celle qui n'a que l'arrogance et l'inexpérience de l'extrême jeunesse?

— A ce moment, Calixte, — dit Sénéguier, — ce sera votre tour de courir après les petits jeunes gens de madame Reboulon.

— Malhonnête ! — fit celle-ci, — je n'ai pas quarante ans !

— Qu'importe? si vous en avez les goûts !

— Alors, — fit Peyroncelly, — que nous reste-t-il, comme conquêtes, si nous sommes trop vieux pour madame Reboulon et trop jeunes pour Calixte?

— Il vous reste les petites Audience, — répondit mademoiselle Aigrefeuille, en pouffant de rire.

— Et les trieuses d'amandes...

— Quarante ans! — s'écria alors Arion. — Je crois que vous avez raison, Calixte. Cléopâtre avait trente-huit ans, quand elle séduisit Antoine. Au fond de la volupté, il y a l'appétit de la mort. C'est son approche qui doit faire les plus belles amours. Un baiser, encore un baiser, puis le dernier, et demain, la bouche se fermera pour toujours! Quel aiguillon alors, quelle fureur! Et pourtant rien ne t'assouvira, corps détestable, jusqu'à ce qu'une poignée de terre te colle les lèvres à tout jamais! Nous avons soif de la paix, mais nous la redoutons. Au fond, nous n'aimons que la guerre. L'amour, c'est la guerre! Il y faut des vainqueurs et des vaincus...

— Qui échangent un jour le baiser de paix, quand la lutte est finie, — fit Calixte.

— Non, — répondit Arion farouchement, — qui échangent entre eux ce qui demeure seul entre deux êtres qui se sont aimés : une haine implacable et une rancune éternelle !

Hupaïs prit son chapeau, un vieux feutre crasseux, et se leva :

— Moi, — dit-il, — quand Arion devient lyrique et profond, j'aime autant décamper. Ça m'effraie toujours, les gens qui ont des crises de ce genre.

— Va aboyer ailleurs, roquet ! — reprit Arion.

Mais il était tard, nous partîmes tous, malgré les protestations de Calixte, qui voulait nous retenir et improviser un dîner.

Plus tard, je me rappelai cette conversation, et je compris alors mon imprudence, mais le mal était fait.

La nuit était humide et brumeuse ; il avait plu ; nous glissions sur la pente des trottoirs.

Il faisait encore chaud comme en septembre ; nous avions soif. Peyroncelly nous proposa de boire un bock ou deux, au café Lesdiguière.

— Que penses-tu de Calixte? — me dit-il, en me prenant le bras.

Je n'eus pas le temps de répondre, parce que Sénéguier et Arion me poussaient dans la boutique d'un horloger, où Hupaïs venait d'entrer.

— Monsieur l'horloger, vendez-vous des montres? — demanda-t-il.

— Mais oui, — répondit, avec un sourire humble, le marchand, qui avait l'air d'un lapin blanc, le poil fané et les yeux roses.

— Avez-vous une montre qui marque l'heure?

L'horloger commença d'être inquiet et sortit deux ou trois montres.

— Je vois bien, — dit Hupaïs, — elles marquent l'heure, en effet; mais en avez-vous qui marquent le linge?

Et laissant l'horloger ahuri et grommelant, nous sortîmes tous du magasin.

Je me rapprochai de Peyroncelly :

— Jamais, mon cher, je n'ai rencontré de jeune fille qui...

Mais il était dit que ce jour-là je n'exprimerais pas mon enthousiasme pour mademoiselle Aigrefeuille.

Sur la terrasse du café Lesdiguière, pleine d'étudiants, Edwin de Sénéguier, s'accotant à un platane, venait de déchausser un de ses pieds, et secouant sa bottine sur le dos d'Hupaïs, il déclara :

— Hupaïs, pour te témoigner mon mépris, je secoue sur toi la poussière de mes souliers !

— Tu fais bien, — répliqua placidement le cynique. — La noble poudre de notre terre natale sera plus dignement portée par moi que si elle restait attachée au sabot d'un âne!

... Ces conversations, ces folies, qu'on m'excuse de les rapporter. Elles n'ont de sel qu'à mes yeux, je le sens, mais je retrouve en elles la douce folie, l'ivresse charmante de la jeunesse ; acceptez-les, ou plutôt, oubliez-moi, fermez les yeux, évoquez vos souvenirs de ce temps heureux, vos affections déréglées, vos désirs de singularité et d'évasion de la vie commune, vos longs rires, vos confiances sans motif, vos absurdités, vos élans, vos facéties. Alors vous n'aurez plus devant vous un médiocre et monotone cahier, mais le livre d'or où vous retrouverez le plus brillant et le meilleur de vous-même !

(A suivre.)

EDMOND JALOUX

JOURNAL

D'UNE

FRANÇAISE EN AMÉRIQUE

L'auteur de ces notes, arrivée à New-York le 26 septembre 1916, y tombait au milieu des menaces d'une grève monstre. La question des prochaines élections présidentielles [1] agitait déjà le pays, envahi d'un certain malaise : la politique très personnelle du Président Wilson, ses erreurs dans la grave affaire mexicaine[2], ses tergiversations — dont on ne devait comprendre les causes que plus tard — à l'égard de l'Allemagne agressive, lui aliénaient les sympathies d'une grande partie de la nation. Aussi sa réélection fut-elle accueillie sans enthousiasme.

La chose qui, après cela, devait le plus frapper une Française, c'était l'immense, le touchant amour de l'Amérique pour la France, son besoin de sacrifice et de dévouement, qui ne pouvait se traduire alors que par des ambulances et des œuvres de charité, son souvenir inaltérable, sans cesse rappelé avec reconnaissance, de La Fayette et de Rochambeau.

Dans le milieu très cultivé, très éclairé où vécut cette Française, croissait à mesure la méfiance à l'égard de l'Allemagne, qu'augmen-

1. Elles devaient avoir lieu au début de novembre.

2. Cette situation des États-Unis en face du Mexique se trouve admirablement exposée dans le livre de Mrs Shanghnessy, *A diplomat's Wife in Mexico*, dont la traduction française paraîtra incessamment.

taient les perpétuelles intrigues de von Bernstorff, les visites et les exploits des sous-marins. Pour ces personnes, qui avaient vu l'Amérique s'endormir au sein d'une prospérité incomparable, occupée de luxe et de jouissances, une catastrophe paraissait inévitable ; aussi la nouvelle orientation de la politique de W. Wilson, lors de la rupture des relations diplomatiques entre les États-Unis et l'Allemagne dès le début de février 1917, leur fit pousser le soupir de la délivrance. Sans doute, l'Amérique avait bien à faire pour se préparer : du moins s'y mit-elle sans retard, avec bonne volonté et ardeur.

Faute de place, nous ne pouvons publier ce journal dès son début. Disons seulement qu'il fut écrit, en grande partie, à Philadelphie, ce cœur de la République américaine, où persiste le sang des premiers colons et des premiers hommes qui donnèrent au monde la liberté. Moderne par l'activité de ses banques et de ses usines, cette ville est illustrée par ses souvenirs historiques. Des personnages qui vivent dans les pages de ce récit, nous dirons seulement qu'ils sont l'*élite* de la pensée, de l'âme américaine, élite qui, les yeux ouverts, tandis que somnolaient le peuple et les amasseurs de dollars, veillait sur l'avenir.

A la fin de janvier 1917, l'ambassade allemande à Washington attendait un message de Berlin, « quelque chose dont on serait content », disait Bernstorff. Ce devait être une réponse à la proposition faite par le président Wilson d'une ligue en faveur de la paix (liberté des mers, réduction des armements, sécurité des petites nations, *paix sans victoire* enfin). A la stupéfaction profonde de l'oncle Sam, cette réponse ne fut autre chose que la reprise de la guerre sous-marine ! Dès lors, les événements se précipitèrent, et le président, par son admirable discours du 3 février au Congrès, marqua la fin de la politique d'isolement de l'Amérique. Bernstorff, la larme à l'œil, reçut ses passeports.

On sait qu'il y a en Amérique deux grands partis politiques ; celui des républicains [1] (l'*Eléphant*, comme on l'appelle) eut quelque peine à accepter le nouvel état de choses ; celui des démocrates (l'*Ane*) se rallia plus vite autour du président qu'il avait, du reste, élu. Mais la puissante organisation des antimilitaristes allait permettre une opposition acharnée dans les deux Chambres (Maison des Représentants et Sénat), qui composent le Congrès ou Corps législatif. Quand le président demanda le pouvoir d'armer les navires marchands, il se le vit refuser par quelques réfractaires, qui, aux termes de la Constitution, avaient toute latitude pour empêcher le passage d'un décret, les discussions n'étant point limitées. Le président, devant cette résistance, dénonce alors le complot Zimmermann qui demandait au Mexique de se joindre au Japon pour faire *chanter* les Etats-Unis. Les choses en étaient là quand, le 4 mars 1917, madame Altiar et quelques amies américaines se rendirent de Philadelphie à Washington

1. C'est là-bas le parti libéral, celui des démocrates étant conservateur.

pour assister à l'inauguration du président de la nouvelle législature. Le président élu en novembre, en vertu de la Constitution qui veut qu'il soit élu trois mois avant l'expiration des pouvoirs du président en exercice, voit sa présidence commencer le 4 mars. Son Congrès élu aux mêmes dates, est inauguré à la même date, et la nouvelle législature dure quatre années, comme la présidence. D'ordinaire, le Congrès s'ajourne ensuite pour l'été.

Dans le train pour Washington. Dimanche, 4 mars 1917.

Nous partons à une heure et quart pour Washington, tous falbalas dehors malgré la neige, plus épaisse que jamais. Je ne sais pourquoi, dans un climat pareil, une Américaine se croit obligée de sortir ses chapeaux d'été, de paille claire, et à bords larges !

Les nouvelles ne sont pas bonnes. Berlin avoue ses petits plans, et s'en défend, par la bouche de Zimmermann, en alléguant la nécessité toujours suprême. La presse allemande le soutient, accuse l'oncle Sam d'avoir pris connaissance du complot « par traîtrise », et pour n'être pas en reste, prétend que, depuis un an déjà, les États-Unis cherchaient à attirer les autres puissances américaines dans une entente avec les Alliés et contre l'Allemagne ; un complot, quoi ! de sorte que l'Allemagne était dans son droit en faisant un contre-complot ? On cherche le journaliste — Edward Price est son précieux nom — qui aurait dit, à Berlin comme à Londres, que, depuis le commencement de la guerre, les États-Unis y participaient, en mettant leurs immenses ressources au service des Alliés, et que s'ils n'avaient pas déclaré la guerre, c'est parce qu'ils se sentaient sûrs de mieux aider l'Entente par cette affectueuse neutralité que par les armes. Mais on ne trouve point d'Edward Price. On ne sait point si Edward Price existe. Qu'importe ? Le signor Zimmermann nous renvoie à un article de la *Prensa* de Buenos-Aires, et affirme qu'il était écrit dans le même sens. Mais on ne retrouve pas cet article. Attendez, il cherche une autre *preuve*, tout aussi bonne. Cela peut continuer longtemps...

Malgré tout cela, les pères conscrits refusent de passer le bill de l'armement des bateaux marchands. Wilson pourra-t-il agir sans eux ? Les uns disent oui, les autres disent non ; lui-

même est de cette dernière opinion. En tous cas, si le bill est rejeté, et si Wilson n'ose armer ses navires sous sa propre responsabilité, on s'attend à ce qu'il morde les récalcitrants, peut-être dans son discours d'inauguration, et chacun est plein de *lively anticipations*[1].

Le sénateur Stone (du Missouri), qui appartient au Comité des Relations étrangères, a été critiqué par Hughes pour avoir dévoilé, pendant le débat du Sénat (il a fait exprès de parler quatre heures et demie pour empêcher le vote), les plans de la Marine, en face de la menace des sous-marins. Il avait parlé des *chasers* placés, au nombre de deux ou trois, sur le pont des paquebots marchands, et qui doivent être baissés dans les zones dangereuses, pour chasser les *U-boats*. Hughes proteste que les temps sont mal choisis pour de telles révélations. L'homme du Missouri se défend, ça n'en finit pas. Ces *chasers* de sous-marins sont de petits bateaux extrêmement rapides, qui garderaient le vaisseau marchand, en battant le buisson autour, si j'ose dire, en filant de l'avant pour examiner la route et même en attaquant le sous-marin. Cela est-il possible? On vous dit ici les choses les plus énormes avec des airs naïfs d'enfants qui « gobent » tout, et je ne sais jamais que croire. Mes scepticismes étonnent. Au fond, ce peuple américain est le plus romantique qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Enfin, après toutes leurs discussions, cinquante sénateurs, qui soutenaient le bill, mais n'étaient point en force pour le faire passer, ont signé, à minuit, le manifeste suivant :

Les soussignés, sénateurs des États-Unis, approuvent le passage du *Senate bill* 8322, pour autoriser le Président des États-Unis à armer les navires marchands américains.

Un bill similaire a déjà été passé par la Chambre des Représentants par 403 voix contre 13.

D'après les règlements du Sénat, permettant un débat illimité, il paraît maintenant impossible d'obtenir un vote avant le 4 mars 1917, à midi, date à laquelle expire le Congrès.

Nous désirons que cette déclaration soit inscrite au rapport pour bien marquer que le Sénat *favorise* cette loi et la ferait passer si un vote pouvait s'obtenir.

1. Gaies expectatives.

C'est le parti *progressiste*[1] qui a bloqué l'affaire. Les quatre plus enragés sont La Follette, Norris, Cummins et Gronna. Leur attitude me paraît très critiquée, et elle est condamnable, mais ils disent qu'armer les vaisseaux, ce serait la guerre. Et ils n'en veulent pas...

... Enfin Mr Wilson doit se préparer au moment solennel de l'inauguration. Aujourd'hui, à midi, pourtant, assis dans sa chambre officielle, au Capitole, occupé à signer des décrets, il a dû laisser tomber sa plume, se lever, lever la main et dire : « *I do* » au juge White qui aura lui aussi interrompu ses labeurs pour lui demander ce serment. Ceci sans cérémonie, et seulement devant quelques membres du Congrès et le Cabinet.

Washington. Minuit.

Il était presque sept heures comme nous arrivions à la gare; les visages ont un air d'attente. Il n'y avait pas de tapage, pas de tumulte, évidemment le rideau n'était pas levé. Pas de foule dans les rues. Les hôtels avaient « inauguré », eux aussi, des prix à faire fuir le diable. Et, enfin, je connais des gens qui ont peur ; de quoi? Ils ne le savent pas eux-mêmes, mais ils préfèrent n'être pas là.

Les courageuses suffragistes du moins, sans peur et, espérons-le, sans reproche, ne se proposent point de mettre bas les armes; — j'allais dire « et le caquet », oubliant que leur démonstration est silencieuse. Pour bien convaincre « Master President » de leur détermination d'acquérir le droit de vote, elles sont mille qui se préparent à participer, à leur façon, à la fête. Elles vont encercler la Maison Blanche d'une chaîne pourpre, blanche et or. Je les plains, car la température baisse ; mais chacun choisit son plaisir. Vita Millholland, la sœur de Inez Boissevain[2], croit devoir à la mémoire de celle-ci de prendre la présidence, je veux dire le commandement de cette longue file. D'abord, elles avaient décidé de reproduire la marche des Israélites autour de Jéricho : sept fois de suite,

1. Des membres à idées avancées, antimilitaristes.

2. Inez Millholland-Boissevain, la Jeanne d'Arc du féminisme aux États-Unis, était morte à Los-Angeles au mois de novembre, tuée par une compagne féministe trop ardente

sept prêtresses devaient tourner autour de la Maison, portant l'arche du Suffrage des Femmes, au son de la Trompette. Je me demande pourquoi elles ont abandonné ce projet heureux. Ont-elles eu peur que la citadelle ne succombât point?

Dans le grand hall de nos amis, et devant la cheminée immense où flambe un feu de Satan, bien inutile dans une maison surchauffée, mais sans lequel, je pense, la soirée perdrait son charme, nous sommes rassemblés pour mijoter doucement et apprendre les dernières nouvelles. Le général, père de Fany, est furieux que le soixante-quatrième Congrès se soit ajourné sans donner au Président le pouvoir de protéger les Américains sur la mer profonde. Le bill s'est trouvé enterré, pour avoir été discuté trop longtemps. Le « flibustage » a été maintenu jusqu'à la dernière minute. Soixante-seize des quatre-vingt-seize sénateurs étaient pour l'armement des paquebots. Les autres les ont empêchés de rien faire, en parlant jusqu'à l'extinction de la chandelle. Le sénateur F..., de Californie, nous dit que la dernière séance à laquelle il a assisté a duré *vingt-six* heures sans interruption, vingt-six heures sans dormir, sans rien d'autre à manger que ce que peuvent apporter les « pages »! Ce sénateur est enragé contre La Follette.

Il raconte des choses amusantes. Aujourd'hui, comme il arrive d'ordinaire à la fin du Congrès, le *floor*[1] était encombré de membres, d'ex-membres, de futurs membres et de non membres, y compris des femmes et des enfants, tout ce monde parlant, applaudissant et chantant. Les galeries, en même temps, étaient pleines des visiteurs venus pour l'inauguration. Le représentant Gallivan (de Massachusetts), qui aime à rire, grimpa sur une table, et, en un moment de silence relatif, s'écria : « *Gentlemen, I present the Lady from Montana*[2] », c'est-à-dire Jeannette Rankin, la première femme-députée : Trois salves d'applaudissements éclatent. Pourtant, *the Lady from Montana*, ne parait point. Dans la confusion générale, Gallivan nomme un comité de *un* membre, Fred Britten (Illinois) pour faire en règle la présentation. A la demande dudit Britten, une charmante femme, portant un grand cha-

1. Le *parquet*, l'enceinte réservée aux membres du Congrès.
2. Messieurs, je présente la dame de Montana.

peau blanc, une robe noire, se leva et salua. Applaudissements. On demande un discours.

— Je préfère, — répond *the Lady from Montana*, — faire mes discours au Congrès prochain.

Sur quoi elle se rassied calmement, au milieu d'un murmure d'approbation. Tous les membres, oubliant leurs chants, vont saluer la nouvelle collègue, lui serrer la main ; la dame au chapeau blanc, en quelques minutes, est entourée de *Congressmen*. Jusqu'à un vieux policeman du Capitole qui lève son couvre-chef, et s'incline devant elle. Pourtant, depuis un moment, M. F... avait des doutes ; il les communiqua à Henry Temple, représentant de Pennsylvania, qui passait près de là. Ahuri, le docteur Temple alla vers *the Lady from Montana*, et lui tendant la main, surmonta sa suffocation pour lui dire : — Je vais dévoiler votre supercherie.

— N'en faites rien, docteur Temple, je vous en prie.

Mais le docteur, apercevant non loin de là George W. Edmonds, de Philadelphie, se précipita sur lui :

— Que diable signifie tout cela? Je connais Mrs Edmonds depuis des années, et sûrement, elle ne ressemble en rien à miss Rankin. C'est *votre* femme qui est là?

— Je sais bien que c'est *ma* femme, — répond « l'heureux possesseur », en riant. — C'est Fred Britten, qui a voulu se payer la tête de « Jimmy » Gallivan. N'allez pas tout gâter.

M. F... en rit encore et moi je songe que je voudrais bien habiter Washington. Ces messieurs sont très gais.

Pendant ce temps, Woodrow Wilson s'amusait moins. La cérémonie, dans son bureau, avait duré moins d'une minute, il est vrai. Il fit son serment, la main sur la Bible, le doigt sur le sixième verset du psaume XLVI : *The heath en raged, the Kingdoms were moved ; He uttered His voice, the earth melted* [1]. Puis il baisa la Bible sur ce passage : *The Lord is our refuge, a very present help in time of trouble* [2]. Mrs Wilson était là, ainsi que deux ou trois amis intimes du Président, parmi lesquels le colonel House. Il était midi quatre minutes ; quatre minutes s'écoulèrent donc entre la fin de sa première présidence et le

1. Les nations s'agitent, les royaumes s'ébranlent ; il fait entendre sa voix, la terre se fond.

2. Le Seigneur est notre refuge, un secours toujours prêt dans la détresse.

commencement de la seconde. Pendant ces quatre minutes, les États-Unis furent sans Président, parce que « Woody » et le *Chief Justice* White conféraient ensemble, et qu'on n'osait point les interrompre. Ce serment fut l'inauguration véritable. Il importe peu, à présent, qu'il le répète une fois ou cent, en public ou en privé. Il a pris la présidence aujourd'hui à midi.

Jusqu'à la dernière minute, on lui apporta, dans la pièce où il travaille, des nouvelles du malheureux bill. Quand il apprit que La Follette et les autres folichons avaient empêché le vote, il n'en témoigna aucun étonnement ; il connaît son monde, il sait aussi parler à son monde, et la déclaration qu'il signa pour le pays est un chef-d'œuvre.

« Le Sénat, y a-t-il dit, n'a aucun règlement pour limiter les débats, aucun règlement pour empêcher les tactiques dilatoires. Un seul membre peut faire obstacle à toute action possible, s'il a seulement l'endurance physique nécessaire. Le résultat, dans ce cas, est une paralysie complète à la fois des branches exécutive et législative du gouvernement. » Et il conclut qu'il faut réformer les règlements du Sénat. Ce qui fait grande impression, c'est à la fin, la phrase : « Un petit groupe d'hommes entêtés, ne représentant pas d'autre opinion que la leur, ont rendu le puissant gouvernement des États-Unis *incapable et méprisable...* »

Dans l'après-midi, Wilson a fait remarquer à un ami de Mrs R... qui est aussi le sien, qu'il serait inutile de rappeler en session spéciale les deux Chambres du Congrès si les règlements n'étaient pas changés, et ne rendaient pas impossibles ces flibustations diaboliques [1]. Cet ami lui rappela qu'il avait dit, au commencement de la semaine, pouvoir agir seul, mais il répliqua qu'il s'était trompé, qu'à cause de certaines lois il ne pouvait prendre sur lui la responsabilité d'armer les navires marchands...

Pour terminer la soirée, nous faisons une promenade en auto vers le Capitole baigné de lumière, qui se détache en

1. La Constitution américaine de 1787, bien qu'elle tende à coordonner le plus possible les trois grands pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, laisse le président des États-Unis dans une position assez isolée vis-à-vis de son Congrès (lequel est formé, on le sait, d'un Sénat et d'une Chambre des Représentants).

haut-relief, dirait-on, sur un lourd rideau de brouillard tout exprès tendu par les soins du Créateur. Les lignes de ce monument, dessinées en lumière, sont majestueuses, et se voient de très loin, ce qui permettra sans doute à quelque journaliste d'écrire demain qu'on les voit depuis Cincinnatti.

Washington. Lundi, 5 mars.

La cérémonie d'inauguration a commencé à onze heures quarante-cinq dans la salle du Sénat [1]. Nous étions depuis cinq minutes dans les galeries. D'abord entrèrent les Représentants, puis le Corps diplomatique. C'était la première fois qu'il se trouvait réuni au complet depuis la guerre, car on avait évité le plus possible de rapprocher les diplomates des pays belligérants, et les dîners à la Maison Blanche avaient toujours été arrangés en conséquence. Les ministres de Turquie et de Bulgarie (ce dernier attend d'un instant à l'autre son rappel) et le chargé d'affaires d'Autriche-Hongrie étaient assis à un autre rang que le reste du Corps.

La Cour suprême est entrée ensuite, puis les chefs de l'Armée et de la Marine. Alors sont arrivés le Président, le Cabinet et le Vice-Président : sur quoi le chapelain Prettyman a ouvert la séance par la prière. Il finissait à peine quand Marion La Follette est entré, seul, cible de tous les yeux. Ce fut un petit bruit bizarre, la « sensation »... Le bonhomme, qui cherchait un siège n'en trouvant pas, retourna sur ses pas sous la fusillade serrée des regards. Je n'aurais pas voulu être à sa place ! Voyant enfin un siège vide, il fit un mouvement pour s'y asseoir ; mais un sénateur (Tillman) s'en empara, d'un visage qui eût pétrifié la Méduse, et « l'homme du Wisconsin » fit le tour du hall avant de trouver une chaise, derrière des pupitres, où il s'effondra dans un isolement effrayant. Il l'a sûrement mérité, mais j'aurais préféré la mort à sa torture.

Une fois La Follette assis et l'émotion calmée, ce fut le serment de Marshall, le vice-président. Il nous gratifie d'un

1. Le Sénat occupe une aile du Capitole, la Maison des Représentants forme l'autre. Les deux sont réunies par une vaste rotonde. Au fond siège la Cour Suprême.

discours, qui laisse froid, car on ne l'aime pas. A peine un petit applaudissement bien maigre quand il dit : « Je suis prêt à vivre ou à mourir, afin que Dieu décrète que ce gouvernement ne sera pas balayé de dessus la surface de la terre, par la trahison à l'intérieur, ou par l'attaque de nos ennemis au dehors. » C'était pourtant bien dit pour un si petit homme.

Vraiment, on ne se sentait point en fête. J'ai cru, d'abord, que les Américains sentaient la gravité de l'heure. Si, d'ordinaire, ils considèrent l'inauguration comme une sorte de nouvelle année politique, ils comprenaient, pensais-je, qu'ils devaient, cette fois, se passer de réjouissances. Hélas, les conversations devaient me détromper. Je crois que leur peu d'affection pour Wilson était seule cause de cette froideur.

Tout contribuait à donner une physionomie inaccoutumée aux choses. D'ordinaire, le Sénat s'ajourne gaiement, et c'est un assaisonnement à la cérémonie. Cette fois, on n'a pas songé à s'amuser en veillant sur son agonie, car les éclats de La Follette et de Stone, la veille, avaient dégoûté tout le monde. Tout en se rendant grotesques à souhait, ces hommes avaient donné l'idée que leur entêtement pouvait être la cause de la ruine du pays. Dans nos tribunes, rien des couleurs bigarrées que je m'attendais à voir ; les femmes étaient en toilettes sombres. Les visages vraiment sérieux, non angoissés, mais froids.

C'est qu'aussi, en venant au Capitole, on avait pu se rendre compte de ce que pouvait être cette « trahison à l'intérieur » à laquelle Marshall avait fait allusion. Jusque sur les toits, tout le long de la fameuse Pennsylvania Avenue, que devaient suivre le Président et la Parade [1], des hommes armés étaient postés, fusils chargés en mains, policemen, soldats et détectives. Cela ne s'était vu encore que lors de l'inauguration de Lincoln. Il était facile de distinguer dans la foule des hommes silencieux, aux regards vifs et aigus, qui surveillaient toutes choses avec vigilance. Tout le service secret des États-Unis était concentré à Washington depuis plusieurs jours. Au début même de la Parade, mon cœur se serra un peu, en

1. Un défilé des délégués de toutes les organisations de tous les Etats de l'Union suit toujours l'inauguration du Président.

voyant la voiture présidentielle s'avancer entourée d'au moins vingt agents du Service secret, qui marchaient si près qu'ils auraient pu la toucher sans bouger le coude. Le mot d'assassinat se prononçait ouvertement, depuis quelques jours.

Ce fut une chose très remarquée que Mrs Wilson ne quitta pas son mari pendant toute la longue journée. Jamais aucune femme de Président n'en avait fait autant. Il suffisait de voir son visage pour sentir qu'elle n'était pas là pour « se faire voir ». C'est surtout quand, après l'inauguration du vice-président, nous sommes allées, par la Rotonde, sur la grande plate-forme bâtie pour la circonstance devant la façade Est du Capitole, que j'ai pu la distinguer. Elle avait un grand chapeau noir et paraissait jolie.

Nous étions 9 000 personnes assises, mais il y en avait bien 50 000 debout. Les filles du Président étaient en bas, se tordant le cou pour voir leur père.

Comme toujours, des détails amusants. Le général Scott, chef d'état-major, grand maréchal de la parade, qui avait distribué les places, n'avait pas satisfait tout le monde. Tout allait bien pour Mr et Mrs Marschall, mais le speaker de la Chambre des Représentants, Mr Clork, et sa femme, se trouvant froissés, s'en vont... On leur dépêche message sur message pour dire que la bévue est réparée, mais « ils ne veulent plus rien savoir », comme on dit en Belgique. Mrs R... aussi, toujours au premier rang partout, déclare à Mrs Scott, qui excuse son époux, qu' « en effet, on ne vit jamais rien de si mal fait », et se tournant vers nous, elle propose que nous donnions nos billets « à ces nègres là-bas » et que nous rentrions, mais cela ne fait pas notre affaire !

Wilson arrive sur la plate-forme d'un pas allongé et vif. Il est tête nue, sans pardessus, sans gants, bien habillé; il a l'air jeune, on lui donnerait trente-deux ans, bien qu'une bonne âme élégamment vêtue soupire derrière moi que sa calvitie augmente. Presque à son coude, Mrs Wilson. Derrière, quelques hautes personnalités. On me montre le Dr Cary Grayson qui s'agite : il craint un rhume pour le crâne présidentiel, et le *Chief Justice* White introduit les bras du président dans les manches de son manteau, et lui donne son chapeau de soie. Le pauvre, avec un léger geste d'impa-

tience, les maudit; mais il est vrai qu'il fait un froid de loup, un vent épouvantable. Le voilà qui lit son discours, et si on distingue bien même son regard clair, on n'entend pas. Le son de la voix pourtant est fort et bien timbré. Je ne sais pas ce qu'ils ont contre lui? Ils pourraient bien ne pas lui reprocher ses atermoiements quand il en sort. Vraiment, ce public est trop froid. Pas *un* applaudissement.

Après cela, déjeuner hâtif, puis nous revenons pour voir la Parade. Nous en avons pour quatre heures seulement (!), car elle n'est pas de moitié aussi large que les précédentes, et ne comprend que 19 000 personnes. En fait, c'est la plus petite dont on se souvienne, et, au lieu de se prolonger tard dans la nuit, elle permettra à « Woody » de reprendre son labeur à la Maison Blanche à la fin de l'après-midi. Il n'y aura pas de bal non plus ce soir à la Maison Blanche. Il n'y a pas d'ostentation, rien de ce « fuss[1] » si habituel à l'Amérique qu'il en est devenu l'âme. On sent que le désir de tous a été, non d'accentuer, mais de diminuer tout le côté amusant et pittoresque des choses. Il fallait en passer par la cérémonie? On s'exécute, mais on fait le moins qu'on peut.

On m'avait dit qu'une inauguration présidentielle marquait toujours le triomphe d'un parti politique. Mais ici l'idée même de parti était absente. Dans le défilé, ce ne furent point les organisations politiques que l'on acclama, mais les militaires, surtout les vétérans de la G. A. R.[2] avec leur bannière sur laquelle est écrit : « Nous sommes prêts »; les élèves de West-Point, dans leur bel uniforme gris et blanc, et ceux des autres écoles militaires; les cadets de marine d'Annapolis; les cavaliers du *Black-horse troop* sur leurs superbes chevaux noirs.

Nous sommes restées jusqu'au bout sous le vent suffocant; depuis le général Scott, robuste soldat qui ouvrait le cortège, jusqu'aux enfants des écoles, jusqu'aux nègres de Columbia, nous avons vu tout passer, même quatre automobiles Ford blindées, et *un* canon qui mettait en joie visiblement, les fusiliers marins chargés de l'exposer à l'admiration des foules.

— Je me demande, — dit Mrs R., — pourquoi on imagine

1. Fracas.

2. La grande armée de la République, formée des vétérans de la guerre civile.

que nous ne sommes pas préparés : voici *un* canon, j'en suis sûre.

— Oui, et pourvu qu'on ne vous l'égare pas ! Comment vous défendriez-vous?

Le canon passe et la procession se termine. Un petit nègre de dix ans à peine, et presque blanc du reste, a peine à tenir son grand fusil réglementaire plus long que lui, et il fait des efforts et des enjambées incroyables. Aucun sérieux n'y tient; on a déjà eu assez de peine à le garder au passage de quelques gouverneurs. Notre Brumbaugh, à cheval en tête des Pennsylvaniens, large, lourd et plutôt funèbre, a failli causer une hilarité, tant il a l'air conscient de jouer un grand rôle, pour lequel il n'a pas été taillé. Edge, de New-Jersey, beau cavalier, est applaudi tout le long, mais c'est surtout le bon vieux Stuart de Virginia qui fut fêté, par les Virginiens venus en grand nombre à Washington. Il fallait voir comme leur superbe régiment de cavalerie, tout bleu et galonné de rouge, fut accueilli : la procession semblait faite pour eux, ma foi.

On se retrouve à la maison, le nez rouge, le visage brûlé, les yeux qui piquent, on se congratule de n'être pas mort. Les jeunes filles de la maison et leurs amies ne pensent déjà plus qu'au bal que leur donnent ce soir les brillants officiers du *Black-horse troop*. Mrs R... et Dora parlent d'aller au théâtre ! Ces Américaines sont insatiables. J'ai vu assez de choses. Je suis triste, je ne sais pourquoi, et je pense que Mrs Wilson doit l'être aussi.

Le soir, les dames parties, conversation tranquille au coin du feu. Le général est soucieux.

Des pamphlets germanophiles commencent à inonder la ville. Il m'en montre un, qui est le comble de l'imbécillité, et qui présage les choses les plus extraordinaires : dans quatre ans, l'Amérique aura à soutenir une guerre terrible contre cinq ennemis : l'Italie, la France, l'Angleterre, la Russie, le Japon !

Secrétaire à la Marine, Daniels, très brillant, entre en se rendant au bal. Le *Paymaster*[1] l'accompagne. Ils parlent de Lansing et du Président, qui confèrent déjà et essayent de voir ce que l'on peut malgré l'obstruction du Sénat. Tout est prêt

1. Trésorier-payeur.

pour l'armement des navires marchands, ce serait l'affaire de trois jours pour mettre tout en état. Ces hommes qui parlent là, ne paraissent pas trop sûrs que l'on est préparé à la guerre, et ils pensent que l'Allemagne va la déclarer dans dix ou douze jours !

Enfin le Sénat a consenti à siéger en session spéciale ; la Chambre des Représentants seule est en vacances. Dès demain, les sénateurs reprendront leurs séances et verront à modifier leurs statuts, pour limiter désormais les débats et le flibustage. Le résultat n'est pas douteux, disent deux généraux qui viennent finir leur soirée avec nous et qui sont aussi soucieux que les autres : près de 700 000 Allemands non naturalisés passent la frontière mexicaine, d'après eux. Le chiffre paraît excessif. C'est une menace, quand les Américains, disent-ils, ne peuvent compter, sur une armée aguerrie, entraînée et disciplinée avant deux ans. Ils ne sauraient mettre en ligne, dès à présent, que 90 000 hommes contre ces 700 000 ! Heureusement que la Marine est mieux préparée.

Je monte, mélancolique. La vieille négresse, nourrice de Fanny, me fait peur et je refuse ses services. Deux ou trois ans avant la guerre, cette bonne femme, sans éducation, sans instruction puisqu'elle ne sait pas même lire, prédisait les combats futurs sous les cieux étoilés de Virginie : elle voyait, dans les nuages, les armées en marche, les courses à la Mort, le sang et le pillage. Huit jours avant la perte du *Lusitania*, elle racontait tragiquement le naufrage horrible, les cris, les vies sombrées dans l'abîme. Dieu sait ce qu'elle me présagerait !

Les domestiques hommes, ici, sont des nègres ; les femmes sont des Japonaises amusantes comme des poupées. Elles trottent menu, s'affairent... et ne soufflent mot. Toute la maison a un style oriental, et on voit que Mrs R... a beaucoup aimé la Chine, où son mari fut longtemps attaché.

Dans le train de Philadelphie. Mardi, 6 mars.

Les trains sont bondés de gens qui quittent Washington...

Nous avons voulu assiser ce matin à une séance du Sénat, et nous sommes de mauvaise humeur. Les sénateurs continuent à manquer de calme. Kenyon (Iowa), du « petit groupe

d'hommes entêtés », a fait un assaut terrible contre le Président. Vardaman (Mississipi) en a fait autant, et le tapage commença, dans lequel intervint, comme de juste, La Follette, chef des « flibustiers ». Je ne comprends pas que leur législation soit assez mal faite pour donner la possibilité de toutes ces discussions inutiles. Il y a au Sénat assez de sujets de débats pour un mois disent les uns, pour trois, disent les autres. Pour réviser ses règlements, ce qui paraît joliment nécessaire, le Sénat fera plus d'opposition encore qu'au bill de la neutralité armée, on peut s'y attendre ; et le Président aura à appeler les deux Chambres en session extraordinaire pour leur redemander le pouvoir qui lui fut refusé. Ah! ce n'est pas une sinécure que d'être Président des États-Unis!

Un complot vient d'être découvert qui ne tendait à rien moins qu'à provoquer des insurrections partout dans les États et aux Indes même, et la conversion de la Chine à la cause allemande. On vient d'arrêter, à New-York, un pharmacien allemand, Ernest Sekunna, et un docteur hindou, Chanadra Chakiaberty, qui semble avoir été le cerveau dirigeant autant que le banquier de la *kolossale* entreprise.

Les détectives de Washington ont reçu l'ordre d'arrêter toute personne qu'ils entendraient proférer des menaces contre le Président, et les punitions seront très sévères.

Philadelphie. Mercredi, 7 mars.

Tout ce qu'il y avait de romantique à Philadelphie désertait aujourd'hui la ville, à cheval, en voiture, et par train. Prévenues à temps, nous sommes allées voir, Dora et moi, ce départ de plusieurs centaines de *gipsies* [1], qui lançaient des imprécations magnifiques et étranges contre la municipalité, et appelaient l'anathème sur la ville. Ils avaient rassemblé leurs biens et leurs marmailles, hors des maisons éparpillées qu'ils considéraient depuis plusieurs mois comme les leurs, dans le sud, le sud-est et le nord-est de la ville. Traînant après eux une odeur étonnante, une faune et une flore inconnues, diseurs de bonne aventure, mouchoirs bariolés, bijouterie

1. Bohémiens.

clinquante, tout cela est parti, au grand soulagement des Philadelphiens. Une sombre créature a encore trouvé le temps de nous crier qu'elle nous laissait le mauvais œil. C'était bien la peine que j'évite avec tant de soin la vieille négresse d'hier. Cette autre sorcière, donc, était de la plus méchante humeur. Portant drôlement, sur un bras, un poupon aux yeux immenses, sur l'autre la literie odorante dudit poupon, elle remontait une rue vers la maison où tout le monde semblait s'être donné rendez-vous. Si tous les yeux jettent des regards aussi sinistres que ceux de celle-ci, nous sommes frais ! Elle vient du Brésil, me dit-elle, comme tout le clan, et les visages, par le fait, ont quelque chose du masque de l'Indien d'Amérique du Sud. Elle porte, sur la tête, un bandanna rouge et jaune. Elle a une jupe cerise et son corsage fut rose autrefois. Le baby, très solennel, est roulé dans un châle bleu.

Cette femme a beaucoup voyagé, et me fait regretter, par son récit, de n'avoir pas fait plus tôt sa connaissance. Du Brésil, par lentes et faciles étapes, sa caravane est montée vers le nord, chassée de ville en ville par la dénonciation et la désinfection. Elle fut notre bohémienne, à Chicago, à Boston, où elle faillit comprendre la civilisation par les soins d'un pieux clergyman dont le souvenir la fait tordre ; mais Boston s'étant plaint de ce foyer de typhoïdes, la tribu émigra l'été dernier à Chester, qui la fit émigrer à Phila. A présent, elle refuse de dire où elle va.

Elle ne veut pas avouer qu'elle dit la bonne aventure, car dix-huit de ses sœurs ont dû comparaître samedi dernier devant la *Central Police Court* pour avoir commis ce péché, à la suite de quoi toute la république reçut l'ordre de se mettre en marche pour aller ennuyer quelque autre localité.

La porte s'ouvre de la maison d'où sort un bourdonnement d'abeilles : Il y a, là dedans, un gros poêle chauffé à blanc et deux chaises branlantes pour tout ameublement. Des femmes et des enfants, des matelas et des chiens occupent le parquet. Notre sorcière marmotte, dans une langue qui nous est de l'hébreu, des paroles qui font tomber comme un suaire de silence, et on nous regarde, Dora et moi, avec un mépris dont nous nous sentons écrasées. Un petit garçon, très gros et très malpropre, tend vers nous le poing, et nous crie : « Vous mour-

rez demain.» Ah ! que sommes-nous venues chercher là ! La sorcière nous tourne le dos. Un détective qui surveille les abords, et qui craint que nous ne nous laissions voler, nous donne des détails charmants : le voisinage était dévasté par leurs vols. Il a vu, entre les mains du *roi* des gipsies canadiens qui étaient ici juste avant ceux-là, un carnet de chèques pour un dépôt de 20 000 dollars, et d'autres carnets faisant un total de 60 000 dollars. Il croit que ces Canadiens, parents des Brésiliens que nous avons sous les yeux, les ont appelés vers cette cité fructueuse, quand ils ont vu qu'ils n'y pouvaient rester eux-mêmes. Ils se renseignent sur les bons endroits. Peut-être sont-ce là les malédictions dont ils nous menacent, et Philadelphie aura-t-il à gémir de nouveau d'ici peu.

. . . . . .

Autre ordre d'idée : la Compagnie des Téléphones Bell a complété l'organisation d'un corps téléphonique militaire, et l'a mis au service de l'armée des E. U. L'ingénieur en chef de la Compagnie, John Carty, a été nommé par Wilson major de l'armée de réserve, en temps de paix les officiers de réserve ne pouvant prétendre à un plus haut grade ; mais en cas de guerre, J. Carty commanderait une division et serait élevé au rang de major général. 40 000 hommes se trouvent ainsi prêts à servir. Ici, à Philadelphie, les employés de cette organisation sont sous les ordres de l'ingénieur Kirpatrick qui prendrait dès le commencement d'une campagne rang d'officier. Le jeune ingénieur qui nous parle est sous sa direction et tout à fait enthousiaste. Il nous assure que ce nouveau corps serait extrêmement « effectif » et qu'il a déjà à sa disposition des découvertes nouvelles, par exemple...

Notre ingénieur connaît aussi le major Carty, et nous en parle sans se lasser. C'est à lui, paraît-il, que l'on doit le téléphone transcontinental de New-York à Frisco.

. . . . . .

En rentrant, nous apprenons au téléphone les dernières nouvelles de Washington. Au Sénat, démocrates et républicains se sont entendus contre les flibustiers (La Follette était absent). Il n'y a eu que deux républicains pour voter la négative, les autres ont été unanimes à demander que les discours fussent limités. Ceci est considéré comme une

mesure de guerre. Du reste, il se confirme assez que Wilson a le pouvoir d'armer les navires marchands sans la permission du Congrès.

Voilà les nouvelles du jour. Il y eut ici un orage domestique, la fille de cuisine, dont on ne peut se passer, ayant signifié son départ. Cela n'intéresse point la république fédérale, mais que ces dames puissent refuser des salaires de deux dollars par jour paraît renversant à une Française.

Jeudi soir, 8 mars.

Le moindre appel nous fait courir au téléphone ! Tard ce soir nous apprenons que le Sénat a adopté, par une majorité de 76 sur 3, le règlement qui arrêtera le flibustage. Les trois réfractaires sont, naturellement, La Follette, Gronna et Sherman. Les débats seront désormais arrêtés quand une majorité de deux tiers appuiera un vote. De l'avis des sénateurs cette mesure équivaut à la déclaration de guerre, puisqu'elle permet au pouvoir exécutif de déclarer cette guerre, dont, maintenant, tout le monde est sûr. Tout le monde est heureux de voir cesser, au Sénat, un état de choses qui n'avait jamais eu son égal que dans la Diète polonaise.

Le secrétaire d'État Lansing et l'attorney-général Gregory ont remis ce soir leurs opinions au Président Wilson, et affirment qu'il a pleine autorité pour armer les navires.

Des communications par T. S. F. existent entre Mexico et l'Allemagne, et on sait à Washington que les Allemands ont organisé des réunions secrètes à Vera-Cruz et à Monterey, pour déterminer l'action qu'ils prendraient, en cas de rupture entre les États-Unis et l'Allemagne. Une enquête vient d'être ordonnée.

Enfin, les Irlandais appellent Wilson à grands cris au secours de leur cause, et lancent un manifeste ardent aux Irlandais d'Amérique. Ils attaquent Lloyd George violemment. Carson est loin d'être optimiste, nous écrit un ami de Londres.

Les documents saisis lors de l'arrestation du docteur hindou Chanadra Chakiaberty et du pharmacien allemand Ernest Sekunna montrent, ce qu'on savait, que von Bernstorff ne perdait pas son temps : c'est lui qui était au fond de cette

affaire, sur les ordres de Zimmermann. Le pharmacien avait acheté, avec l'argent fourni par l'ambassade allemande, un grand terrain, d'une énorme importance stratégique, non loin de l'Hudson, et dominant l'école de West-Point et tout le pays environnant.

Tous les jours, on apprend davantage que l'argent allemand fait une propagande enragée en Amérique latine. Personne n'a été surpris de lire la déclaration du *El Commercio*, un journal de Lima, avouant avoir accepté de l'argent allemand pour insérer des articles pro-allemands, qui attaquaient les Alliés.

Vendredi soir, 9 mars.

On nous téléphone le texte de la proclamation que « l'Exécutif » va faire publier demain partout : il convoque le Congrès en session extraordinaire pour le 16 avril à midi.

Toutefois, le Président, sans attendre qu'on lui confère les pouvoirs qu'il réclame, va armer les vaisseaux tout de suite, c'est-à-dire pas plus tard que lundi. La presse sera avertie, dès demain aussi, de ne plus publier d'annonces de départ ou d'arrivée de navires. Mr President s'occupe de tout cela du fond de son lit, ayant attrapé un gros rhume lundi dernier.

Robert Glendinning, qui dirige l'école d'aviation de Philadelphie, fondée l'année passée à Essington, a appris aujourd'hui, du Département de la Guerre [1], que le gouvernement prenait cette école sous sa direction. Philadelphie semble être appelé à devenir le centre, non plus seulement de la finance, mais encore de l'aviation des États-Unis, à cause de la facilité, pour sa flotte aérienne, de coopérer avec les forces de marine de League Island.

On dit, dans tous les cas, que le gouvernement prendra son temps pour déclarer la guerre, et cherchera plutôt à mettre l'Allemagne dans l'obligation de la lui déclarer.

Avec l'Autriche, on ne désire nullement une rupture. En somme, c'est une agression de l'Allemagne sur les communications des puissances atlantiques, pour obtenir une victoire sur les nations occidentales, qui est la vraie cause de l'hosti-

1. Notre Ministère de la Guerre.

lité américaine ; or, l'Autriche est incapable d'une telle agression. Ni ses intérêts, ni ses ambitions ne la poussent au conflit avec l'Amérique, et *vice versa*. Du reste, le voudrait-elle qu'elle n'aurait pas la force nécessaire. Et si, en cette circonstance, elle veut agir indépendamment de Berlin, on l'y aidera ici, avec l'impression qu'une bonne, une solide querelle entre Vienne et Berlin serait une grande bénédiction pour tout le monde, et achèverait l'isolement de la Prusse. Donc, si les États-Unis peuvent garder ouverte la route de Vienne, Sofia et Constantinople, ils le feront. Tarnowski l'ambassadeur qui n'a pas encore présenté ses lettres de créance s'attend à demeurer, car il cherche un nouveau logement pour son ambassade. (L'ancien était en face de l'ambassade d'Angleterre.)

Enfin, les ruses allemandes continuent, car une lettre reçue de Norfolk cet après-midi nous dit que les autorités fédérales ont trouvé toute une organisation de T. S. F. à bord du vapeur *Apam*, interné là depuis le début des hostilités. Dès qu'il avait été amené au port, on lui avait pourtant enlevé la dynamo nécessaire ; mais son lieutenant, Berg, se servait tout simplement de la dynamo de la chambre de chauffe, qu'il avait rattachée par des fils bien cachés aux antennes de l'appareil.

... Parmi les gens que nous voyons, tous croient à la guerre. Tous sont d'accord, aussi, pour blâmer le dernier Congrès, disant que « du bout à la fin », comme dit le vieil oncle Sam, il a tout fait pour détruire toute confiance en un gouvernement représentatif, ce qui fait craindre ici à l'homme le plus calme, pour l'avenir de la République. Si, dit-on, il ne peut faire les affaires de la nation, pourvoir à ses nécessités et agir promptement en cas de péril, à quoi sert-il? Cette dernière session, pour ceux qui y voient clair, est la fin de toute une période de décadence. On y parla beaucoup, on y dépensa sans compter, on y fut frivole à souhait. Ce Congrès ne fut capable ni de penser, ni d'imaginer, ni d'organiser, ni d'agir, et on y perdit le temps en imbécillités. En s'ajournant, il laisse le pays dans le chaos. Il a gâté tout ce à quoi il a touché, empêché tout ce qu'on lui demandait d'aider, Il a mené des campagnes qui étaient de véritables raids contre le Trésor, contre l'Administration. L'esprit du Congrès, on l'incarne dans le président

du comité des Relations étrangères (ce comité qui assure les destinées de l'Amérique dans le monde). Avoir permis à un homme comme « Gum-shoe Bill » de tenir la tête du plus important de ses comités, c'était appeler le mépris universel. « Élever cet homme étourdi et entêté au pouvoir, dit L..., c'était courir au désastre. » « Nous gobons tous deux des œufs, mais William Stone cache les coquilles », disait, l'autre jour, un de ses associés politiques, presque aussi recommandable que lui. L'État de Missouri vient de le blâmer publiquement. Je dis : « Pourquoi l'ont-ils élu? » Tout ceci est le produit d'une mauvaise base du système constitutionnel américain, d'une fausse séparation des pouvoirs qui rend le Congrès irresponsable et sans direction, d'un absurde arrangement mécanique de la session qui fixe la durée du Congrès d'après l'heure, et non d'après le travail qu'il doit accomplir. Tout cela fait qu'on pousse toujours un soupir de soulagement quand il se sépare, les fonctionnaires n'en travaillant que mieux. On considère le Congrès non comme une branche coopérante du gouvernement, mais, selon l'expression de la *New Republic*, comme un « choléra périodique ».

Peut-être est-ce tout le secret de l'attitude si longtemps hésitante de Wilson, qui voulait attendre d'en être débarrassé avant d'agir?

La réforme actuelle, qui limitera les débats, est, de l'aveu de tous, insuffisante. « Mon mal vient de plus loin, hélas ! » Il semble que seules, des transformations radicales dans la Constitution pourront sauver le gouvernement représentatif en Amérique. A ce propos, je fais, moi Française, mes petites comparaisons, je tire mes conclusions. Je me dis que, chez moi aussi, on trouverait à redire... N'y a-t-il donc pas une forme de représentation nationale, qui puisse être satisfaisante?...

Le Président Wilson, d'accord avec Lansing, va publier un rapport, un Livre blanc, de toutes les intrigues allemandes, de tous les attentats allemands aux États-Unis. Il dénoncera von Bernstorff, von Papen et Boy-Ed, qui ont fourni l'argent pour payer des meurtres et toutes sortes d'autres exploits. Wilson ne parle pas beaucoup, mais il en sait long ! Son livre sera instructif pour ceux qui ne veulent pas se rendre à l'évidence.

Il y a des Américains qui ne voient que l'absurdité de ces tentatives teutonnes, et ne peuvent les prendre au sérieux. La note de Zimmermann au gouvernement mexicain paraît le comble de la folie : offrir à ce pays en banqueroute et sans armée, s'il veut bien aider l'Allemagne, trois États souverains américains, c'est à mourir de rire ! Cela ne peut passer, pense-t-on, que comme une caractéristique de la diplomatie teutonne ! On ne voit pas que le danger n'en existe pas moins, et que c'est un avertissement pour l'Amérique d'avoir à changer sa propre diplomatie.

Samedi soir, 10 mars.

Les complots se dévoilent partout en Amérique. Les Allemands en veulent au canal de Panama, aux îles Philippines. Partout où il y a un point faible pour l'oncle Sam, ils se montrent prêts à attaquer. Ici même, deux hommes d'affaires, riches manufacturiers, viennent d'être arrêtés, ainsi que la femme de l'un d'entre eux (tous Germano-Américains), sous la suspicion d'un complot, et avec l'accusation de contrebande, parce que des choses appartenant aux deux *raiders* internés à League Island en ont été emportées dans des chariots automobiles. On n'a pas trouvé moins de seize chronomètres, valant des milliers de dollars, dans un char arrêté. Les officiers de ces raiders n'ont pas cessé d'intriguer avec leurs riches compatriotes des environs ! L'émotion est grande en ville, la police ne voulant donner aucun détail ; le quai est encombré de journalistes désolés de ne pouvoir même téléphoner au commandant de League Island qui a interrompu la communication pour avoir la paix. Des femmes élégantes venaient en auto, très souvent, au camp allemand, apportant des paquets et en emportant d'autres. Un Allemand, domicilié ici, vient d'être arrêté à Chicago, toujours pour cette affaire.

Ces raiders, *Kronprinz-Wilhelm* et *Prinz-Eitel-Friedrich*, sont un grave danger ; ils sont en position de bloquer le port, si l'envie leur en prend étant, en bonne place, tout au goulot de la bouteille. Un journaliste nous assure qu'ils se sont organisé la T. S. F. Des instructions ont été demandées à plusieurs reprises à Washington qui n'en a jamais donné.

Les officiers et les marins ont eu toute liberté, en attendant mieux, de faire un espionnage actif dans la ville. Ce n'est que depuis la rupture qu'on ne leur permet plus de recevoir ni de circuler, parce qu'ils n'ont pas donné leur parole de ne pas s'enfuir. Quoique confinés chez eux, ils restent en communication constante avec le dehors, et au mépris de tous règlements, ils dressèrent une nuit leurs antennes de T. S. F. Ceci aussi fut empêché, mais qui peut dire, avec ces démons, qu'ils n'ont pas trouvé autre chose? On est certain ici que, quand la guerre éclatera (on ne dit plus *si* elle éclate), ils en seront avertis les premiers, et les premiers en connaîtront les débuts. On se souvient que c'est sur un avis préalable de la rupture que les *liners* internés à Hoboken avaient détruit tous leurs appareils. On sait que les commandants du *Kronprinz-Wilhelm*, de l'*Eitel-Friedrich* et leurs équipages sont des hommes très adroits et capables de tout.

Quant à l'audace, ils en ont à revendre : le jour anniversaire de la naissance de Washington (22 février), ils furent avertis que les vaisseaux américains salueraient à midi. Par une règle de courtoisie internationale, ils devaient en faire autant : les navires américains, par exemple, saluent pour l'anniversaire du roi d'Angleterre quand ils sont dans un port anglais. Ces messieurs s'y refusèrent, en une lettre officielle, prétextant la rupture des relations.

On se demande pourquoi le *Navy Department* a violé, non seulement le sens commun et la prudence militaire, mais encore ses propres règlements, en internant ces deux vaisseaux de guerre dans un bassin comme celui-ci.

Dimanche soir, 11 mars.

Mrs C. est revenue aujourd'hui pour le déjeuner. Il y a quinze jours, elle nous disait :

— Pourquoi même *pensez-vous* à la guerre? Elle ne saurait avoir lieu. Nous ne la voulons pas. Personne ne la veut.

A présent, elle trouve la situation bien terrible, et commence à croire que les Allemands la voulaient dans tous les cas, car leurs complots se sont trop multipliés pour laisser un doute là-dessus. La voilà épouvantée.

De New-York, on nous téléphone que Gerard l'ambassadeur à Berlin est arrivé sain et sauf à la Havane, après avoir fait un voyage assez anxieux, car il ne se fiait nullement aux Allemands. On dit qu'il considère la situation économique de l'Allemagne comme désespérée, et qu'il sait que l'état des esprits, dû à cette situation, ne saurait être trop redouté. On l'attend à Washington mercredi. On sait déjà qu'il entrevoit une guerre *acharnée*, et non un petit jeu de cartes.

De son côté, Bernstorff débarquait en Norvège.

A Philadelphie, l'enquête continue sur le complot découvert hier. On croit que c'est dans les seize chronomètres saisis que se trouve le secret des fameux signaux allemands utilisés depuis des années et dont on connaît l'existence depuis la guerre sans pouvoir encore les expliquer. Une femme de plus est arrêtée; une autre, qui faisait de constants voyages à New-York est recherchée. C'est la femme d'un officier des raiders, Paul Hespe. Il n'y a pas moins maintenant de cinq arrestations : Henry Rohner, grand marchand germano-américain ; Adalbert Kœrting Fischer, président d'une compagnie industrielle, ancien officier allemand et gendre d'un grand maître de forges du Rhin appelé « le Carnegie allemand », sa femme, et deux de ses employés. Les autorités croient tenir là les fils d'une conspiration qui devait fournir des informations militaires et navales à l'Allemagne. Il y a au moins vingt autres personnes sous surveillance, soupçonnées d'avoir fourni cartes et plans de défense. Il y a un mois que la police surveillait en secret, et je crois qu'elle travaille bien.

Non seulement les chronomètres avaient leur langage secret, mais aussi les chiens, les chats, les perroquets que les marins des vaisseaux internés envoyaient en présents à leurs amies de la ville !

Ce sont les lettres de Mrs P. Hespe à son époux qui ont fait découvrir le pot aux roses. Elle s'était mariée en novembre dernier, et ç'avait été un grand gala pour les internés. Comme elle allait beaucoup chez les Fischer (ici depuis treize ans, mais jamais naturalisés), on en tira des conclusions, ce Fischer étant un ami de plusieurs diplomates allemands congédiés depuis quelque temps [1]. On suivit les mouvements de Fischer, on le

1. De von Papen et de Boy-Ed.

vit fréquentant Rohner, ami des officiers, etc... Les enfants Fischer allaient à League Island, tout seuls, quand ils le voulaient. Les fournisseurs entraient avec des paquets, ressortaient avec des paquets !...

... On a battu toute la ville pour trouver un ancien marin allemand, Emil Bolstein, qui a reçu hier soir une balle dans la jambe, en essayant de détruire les fils télégraphiques le long des lignes du Pennsylvania Railroad à Francfort. Il est certain que, depuis quinze jours, les agents du Service secret ont eu fort à faire pour garder ouvertes les communications de trains et autres : à tout moment, des actes de sabotage se préparaient. Tous les employés et gardes des chemins de fer avaient été doublés. Cette vigilance a porté ses fruits.

Schwartz, le marchand de jouets allemands, ne pouvant plus rien recevoir du Vaterland, ferme sa boîte à Philadelphie et celle de New-York. Les enfants sont consternés.

Je me suis grandement amusée, ce soir, à entendre au théâtre Garrick le Dr Wilkinson, un « adventiste [1] » de la plus belle eau, prédicateur du Septième jour, nous dire : « La nation ne peut marcher avec Dieu et danser le tango avec le diable ! » Sur ce sujet : « Le Japon se battra-t-il contre les États-Unis ? » qu'il traitait d'après les prophéties bibliques, il nous a prédit que l'étoile de l'Amérique allait descendre, et que l'Orient allait tomber sur l'Occident écrabouillé, « car ainsi le veut l'Écriture ».

Pendant ce temps, des partisans du pacifisme (que l'on appelle à présent passivisme) tenaient un grand meeting, pour blâmer Wilson et sa mesure d'armer les navires. Le sénateur Norris tonnait contre la guerre. En dépit de bien des applaudissements, une partie de l'assemblée se sépara aux cris de : « Guerre ! Guerre ! »

Dans l'après-midi, c'était Mrs Hannah Skeehy Skeffington qui nous parlait de la cause irlandaise dans un plus petit théâtre. Son mari a été « assassiné » lors de la rébellion Sinn Fein. En voilà une qui n'aime pas l'Angleterre, et qui affirme que les Irlandais ne voudront plus se réconcilier, ni accepter

1. Les adventistes sont une secte qui attend constamment la venue (*advent, adventus*) du Seigneur. Ils observent le sabbat, non le dimanche, et ont aussi une interprétation spéciale des écritures.

un Home Rule. Rien que l'indépendance absolue ne les fera taire.

Lundi soir, 12 mars.

Le maire de Philadelphie s'est rencontré aujourd'hui avec le Secrétaire à la Marine, Daniels, et avec l'amiral Benson, pour discuter sur la nécessité de débarrasser nos parages des marins allemands. Daniels a promis d'envoyer les malfaisants à d'autres villégiatures. En attendant, les gardes des chantiers de marine ont été doublées, et ont reçu l'ordre de tirer dès qu'elles apercevraient des rôdeurs.

Mardi soir, 13 mars.

Le complot des raiders s'affirme de plus en plus, et des preuves sensationnelles se découvrent. D'abord, le capitaine Karl Boy-Ed, que Wilson congédia de l'ambassade allemande où il était attaché naval, pour ses intrigues continuelles, et qui était un ami de M. Fischer — grand personnage malgré son nom commun, et, par un mariage morganatique, allié aux Hohenzollern, — n'est peut-être jamais parti ; sous un déguisement, il serait à Philadelphie ou dans le voisinage, et aurait visité récemment League Island. On fouille tout pour le découvrir.

Mr Fischer est en liberté relative, sous caution. Il parut aujourd'hui à ses usines, puis à son club, prétendant « ne rien savoir ». Pourtant, il semble que le complot n'ait visé à rien moins qu'à faire sauter les deux navires internés, dès la déclaration de guerre. On s'attend, d'ici deux jours, à l'arrestation des officiers allemands et de plusieurs Germano-Allemands.

Quant aux chronomètres saisis, on peut penser que si ce ne sont pas des signaux, ce sont les chronomètres des navires coulés par les raiders allemands ; ils constitueraient des preuves indéniables à emporter à Berlin, de chaque navire coulé ! Ceci ressortirait des papiers trouvés chez les Fischer. Ces chronomètres ont, sur le cadran, des inscriptions différentes.

On s'attend à ce que les raiders mêmes soient perquisitionnés, car la parole des officiers qui les commandent n'a plus aucune valeur.

Enfin, on découvre que l'usine *Schutte-Koerting Company*, dirigée par Fischer, était en relations constantes avec le Département de la Marine [1], et le fournissait pour la construction et l'armement des cuirassés. A chaque lancement de ses vaisseaux de guerre, un ingénieur de Fischer était là, Fred Knauff, qui n'avait nullement l'air d'un ingénieur, mais tenait l'œil à tout. Les travaux étaient très bien exécutés, et à meilleur marché que partout ailleurs. Le dernier navire sorti de leurs mains est le navire de guerre *Idaho* qui, depuis le 5 février, est *sous bonne garde*.

Il est certain que la grève des chemins de fer dont on nous menace pour samedi va paralyser toutes choses ! Le Président peut demander au Congrès de mettre en vigueur le bill Newlands, qui permettrait au gouvernement de s'emparer des chemins de fer en cas de nécessité militaire. Ce serait, en somme, la mobilisation de tous les employés sous un régime militaire. Les directeurs de chemins de fer sont très ennuyés de l'attitude des syndicats. Ils vont offrir aux grévistes de s'en remettre à une décision de la Cour Suprême. Ils ne veulent pas céder. Tout cela, avec la question des bateaux armés, crée bien de l'embarras, dont les Allemands feront leur profit pour intriguer encore plus !

Mercredi soir, 14 mars.

Nous avons passé la journée à New-York, où l'opinion semble être pour une alliance des États-Unis avec la France et l'Angleterre. Sans doute enverrait-on des hommes, mais je n'ai pu m'empêcher de demander ce qu'on en pourrait envoyer, quand on nous affirmait avec tant d'apparences de raison qu'il n'y en aurait pas assez ici, en cas d'attaque sur la frontière mexicaine.

Sur l'attitude que prendront les États-Unis, les avis ne sont d'ailleurs pas unanimes : il y a cent ans que Monroe était élu Président, et sa doctrine vit encore, tenace. L'intervention américaine *isolée*, à part des autres, prévaut dans quelques esprits. L'intervention *aux côtés* des Alliés peut amener des difficultés au lendemain de la guerre : les Américains qui

1. Ministère de la Marine.

la défendent ont beau assurer que leur gouvernement ne prendrait part au Congrès des Nations que pour les causes strictement internationales, il est difficile de savoir exactement définir ces questions internationales quand les intérêts de tant de nations sont en jeu ! En somme, mon avis est que l'on perd du temps...

L'Allemagne, dans tous les cas, n'en perd pas : un sous-marin vient de couler l'*Algonquin* sans avertissement, et a refusé de secourir les matelots américains. Après l'avoir criblé d'obus, il s'est servi de bombes pour l'envoyer plus vite dans le monde des choses qui ont été et ne sont plus. Après quoi, le capitaine de l'*Algonquin* ayant demandé au commandant allemand son aide pour ramener ses hommes au rivage anglais qu'ils venaient à peine de quitter en reçut cette réponse moqueuse : « J'ai autre chose à faire ; » ceci bien que la mer fût très mauvaise. Les pauvres diables ont dû passer vingt-sept heures sur l'élément perfide.

Outre cela, les gentils petits procédés, devenus ordinaires, continuent. La propagande allemande bat toujours son plein, quoi que l'on fasse pour la restreindre. Le maire de Philadelphie reçoit des lettres menaçantes, ainsi que quelques directeurs d'usine. Ce n'est pas seulement tout l'État de Pennsylvanie, mais encore celui de New-Jersey qui donne à faire aux inspecteurs de police [1] !

Dans tous les cas, le conseil de se taire est si rigoureux que nous, humbles mortels, nous sommes dans une crasse ignorance : la police est muselée.

Jeudi soir, 15 mars.

Allons ! nous aurons la grève, sinon la guerre ! Une grande école de jeunes filles de Bryn Maur licencie ses élèves de peur... de ne pouvoir les envoyer quinze jours plus tard en vacances !

Tous les préparatifs sont faits en vue d'arrêter dès samedi le transport sur trois lignes. Le Président, dit-on, fera appel au patriotisme des travailleurs en ce temps de crise ! (C'est comme lord Northcliffe faisant appel au patriotisme irlandais !) En somme, pourquoi ne pas accorder dès maintenant à ces

1. Ces deux États tiennent la tête des industries métallurgiques, et les centres de munitions y abondent.

gens les huit heures qu'on leur a promises lors de leur dernier soulèvement, à mon arrivée en Amérique? Depuis août dernier, ils ne font que se trémousser : 250 compagnies de chemins de fer et leurs 400 000 employés ne vont point s'arrêter sans causer du dommage.

Voilà ce qui, à l'heure actuelle, importe à toute l'Amérique plus que tout autre chose.

Pour moi, qui n'avais jeté qu'un œil négligent sur les journaux et leurs récits d'émeutes à Pétersbourg à cause de la disette et des mauvais transports, je suis saisie, au point de laisser tomber le récepteur, d'apprendre que le tsar a abdiqué. Au même moment l'électricité nous manqua pour une demi-heure ; c'était à devenir fou !

Enfin, voilà qui est pour le mieux peut-être : La Douma fera beaucoup plus et mieux pour la défense du pays. Le grand-duc Michel serait appelé à la place du tsarévitch. Je n'ai jamais entendu dire de bien du grand-duc Michel, qui passa toujours pour peu sérieux, et son libéralisme n'était peut-être qu'opposition systématique, mais je compte que la Douma gardera sur lui un contrôle étroit. Dora est sceptique, parce que, dit-elle, « jamais un gouvernement démocratique n'a réussi dans la guerre », et, de fait, avec Lyautey qui vient de sauter à Paris, Lloyd George qui n'a pas l'air trop bien en selle, elle paraît avoir raison. Pourtant, j'ai confiance en la Douma.

L'impératrice, si allemande, si peu semblable à Élisabeth de Belgique, serait sous surveillance. C'est bien fait. On savait depuis longtemps que tout l'espionnage allemand se concentrait chez elle. Du reste, cela n'a pas dû aller sans quelques excès. Messieurs les ministres germanophiles sont *à l'abri*. Il n'y a pas de doute que le meurtre de Raspoutine fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

Samedi, 17 mars.

A New-York toute la journée, par un temps impossible de pluie, de neige et de vent. Cela n'empêchait pas les souliers blancs, les délicats chapeaux de paille ou de tulle rose, bleu ou jaune ! Les drapeaux pendaient, résignés, sous les ondées.

Ils furent mis lors de « la rupture » et restent là, en témoignage du patriotisme new-yorkais.

On m'y a plaint d'habiter « Phila, cette ville d'Allemands, non, comment dites-vous, de Bôsses[1]... » Le passage de Gerard, la veille, après son entrevue avec le Président, avait soulevé une grande animation. J'ai vu, chez L... un membre de son ambassade. Il a dit que le coulage de l'*Algonquin* pouvait être considéré comme un acte d'hostilité ouverte. Pour lui, la guerre doit se décider d'ici juillet, au début de la prochaine moisson. Il n'a pas dépeint une Allemagne triomphante, et assure que « plus d'un petit signe montre assez que l'on compte ce que l'on peut sauver plutôt que ce que l'on pourra gagner. » Une révolution serait là encore possible, à moins que la démocratie allemande ne se voie accorder quelques concessions. Je la crois pourtant si moutonnière !

Gerard et toute sa suite sont horrifiés de voir qu'on est ici si peu prêt. *Preparedness*[2], on n'entend plus que ce mot partout. Ce serait drôle que ce peuple de sporteurs ne puisse faire des soldats. Mais certainement Gerard est dans le vrai quand il ne voit le salut que dans le service militaire obligatoire.

Je n'ai point vu de signes de la grève, car des patrouilles d'agents à cheval circulant sous la pluie dans les grandes avenues de New-York pouvaient avoir d'autres causes, Mr President a obtenu un délai de quarante-huit heures. pendant lesquelles les conférences entre directeurs et grévistes vont recommencer, sur nouveaux frais, comme si, après avoir échoué, elles pouvaient à présent réussir !

Dimanche soir, 18 mars.

Le temps est fait ici de contrastes violents : on s'éveille par un soleil radieux, qui inonde la maison et vous aveugle. Une minute s'est à peine écoulée, que le ciel est noir comme suie ; la neige se met à tomber, et en telle abondance qu'en peu d'instants tout est blanc. La journée se passe pour moi à surveiller ces émois de la température. Les Américaines, autrement hardies, s'en sont allées jouer au golf.

1. Boches.
2. Préparation.

On nous dit ce soir, au téléphone, que l'avance des Alliés sur la Somme, est considérable. Comme ici, malgré les journaux, on ne croit pas l'Allemagne à ce degré d'épuisement, on est assez d'avis que ce recul est une manœuvre de Hindenburg. Cela montre tout de même une faiblesse.

Les Allemands ont coulé trois vaisseaux américains. La guerre se rapproche, car on signale plusieurs disparus parmi les équipages.

La grève, du moins, paraît évitée. La décision de la Suprême Court fut en faveur des ouvriers, et les directeurs s'inclinent. C'est la crise du pays qui les y oblige.

(La suite prochainement.)

ALTIAR

LETTRES INÉDITES

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

V

LETTRES ÉCRITES DEPUIS LA NOMINATION DE M. AUPICK AUX FONCTIONS DE SÉNATEUR JUSQU'A SON DÉCÈS (1853-1857)

A sa mère.

Samedi, 26 mars 1853.

Je sais que je vais te causer une peine très vive. Il m'est impossible que l'état douloureux de mon esprit ne se voie pas dans ma lettre, sans compter les aveux que j'ai à te faire. Mais il m'est impossible de faire autrement. Malgré la multiplication des lettres que je t'ai écrites *imaginativement*, car depuis un an, je me suis figuré chaque mois que j'allais t'écrire, ma lettre sera courte. Je suis dans de tels embarras et de telles complications que j'ai à peine une heure à donner à cette lettre, qui devrait être un plaisir pour moi, et qui est juste le

1. Œuvre posthume. — Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1917.

contraire. Depuis longtemps, j'ai si bien embrouillé ma vie, que je ne sais même plus trouver le temps pour le travail.

Je commence par le plus dur, et le plus pénible. Je t'écris avec mes deux dernières bûches, et les doigts gelés. Je vais être poursuivi pour un paiement que j'avais à faire hier. Je serai poursuivi pour un autre à la fin du mois. Cette année, c'est-à-dire depuis le mois d'avril dernier jusqu'à présent, a été un vrai désastre pour moi, malgré que j'aie eu entre les mains les moyens de la faire tout autre. J'ai en toi la plus immense confiance, l'admirable indulgence que tu m'as montrée en passant à Paris me permet de tout te dire, et j'espère que tu ne me croiras pas tout à fait fou, puisque je connais ma folie. D'ailleurs à quoi bon dissimuler, et te fabriquer une lettre de joie et de confiance menteuses, au moment où mon esprit est tellement chargé d'angoisses, que je ne dors presque plus, et souvent avec d'insupportables rêves, et la fièvre?

Pourquoi ne pas t'avoir écrit plutôt, n'est-ce pas? Mais tu ne connais pas la honte, toi, et d'ailleurs ce qui m'en empêchait était cet engagement pris avec moi-même de ne jamais t'écrire que pour t'annoncer des choses heureuses. Et aussi l'engagement de ne jamais te demander un sol, aujourd'hui ce n'est pas possible.

Après que j'ai reçu ton argent, il y a un an, — et même, par suite d'une méprise tout à fait innocente de ma part, j'en ai reçu plus que tu ne voulais, — je l'ai appliqué immédiatement comme je te l'avais annoncé. J'ai payé le déficit de l'année, et j'ai vécu seul.

Ici recommence le malheur. Je vivais dans une maison dont la maîtresse me faisait tellement souffrir, par sa ruse, par ses criailleries, par ses tromperies, et j'étais si mal, que je m'en suis allé, suivant mon habitude, sans dire un mot. *Je ne lui devais rien*; mais j'ai eu la sottise de laisser courir le loyer, tout en n'y habitant pas, d'où il suit que la somme que je lui dois représente le loyer d'un logement que je n'ai pas habité. J'ai su que cette ignoble créature avait eu l'audace de t'écrire. Or, je lui avais laissé, m'imaginant que je pourrais les envoyer chercher prochainement, *tous mes livres, tous mes manuscrits, les uns complets, les autres commencés, des cartons pleins de papiers, de lettres, de dessins, enfin tout, tout ce que j'avais de*

plus précieux, des papiers ; pendant ce temps-là, un éditeur, un éditeur riche et aimable, s'était engoué de moi, et m'avait demandé un livre ; une partie des manuscrits utiles était *là-bas* ; j'ai essayé de recommencer, j'ai racheté des livres, et je me suis obstiné à ne pas t'écrire. Le 10 janvier, mon traité m'obligeait à livrer le livre ; j'ai touché mon argent, et j'ai livré à l'imprimeur mon manuscrit tellement informe, qu'après la composition des premières feuilles, je me suis aperçu que les *corrections et remaniements* à faire étaient si considérables qu'il valait mieux défaire les *formes*, et *recomposer à neuf*. Tout ce langage t'est inconnu ; cela veut dire que la partie composée par les ouvriers était comme nulle par ma faute, et que l'honneur m'obligeait à payer le dégât. L'imprimeur, qui ne recevait pas d'épreuves corrigées, se fâchait ; l'éditeur me croyait fou, et était furieux, lui qui m'avait dit nettement : « *Ne vous inquiétez de rien; vous cherchez un éditeur depuis plusieurs années ; je ferai vos affaires, et j'imprimerai tout ce que vous écrirez.* » Le malheureux, je lui ai fait manquer la vente de l'hiver ; voilà trois mois que je n'ai osé ni lui écrire, ni le voir. Le livre est toujours sur ma table, *interrompu*. J'ai payé la moitié des frais d'imprimerie. Un traité de librairie va sans doute avoir lieu entre la France et les États-Unis, qui rendra impossible, à moins de nouvelles dépenses, la publication de notre livre. En vérité, j'en perds la tête. Ce livre était le point de départ d'une vie nouvelle. Il devait être suivi de la publication de mes poésies, de la réimpression de *mes salons* réunis à mon travail sur *les caricaturistes*, resté chez l'abominable créature dont je te parlais, et sur lequel j'ai reçu plus de deux cents francs de la *Revue de Paris*, ce qui m'empêche d'en tirer un sol.

Cet homme qui me croyait *fou*, qui ne peut rien comprendre à mes retards, et dont la bonne volonté pour moi était le commencement de ma réputation littéraire, doit maintenant me prendre pour *un voleur*. Pourrai-je jamais me réconcilier avec lui?

Ce n'est pas tout. L'Opéra, le directeur de l'Opéra, me demande un livre d'un genre nouveau, pour être mis en musique par un nouveau musicien en réputation. Je crois même qu'on l'aurait peut-être fait faire par Meyerbeer. C'était

une bonne fortune, peut-être une rente perpétuelle. Il y a des gens de cinquante ans, et d'une réputation faite qui n'ont jamais obtenu pareille faveur. Mais la misère et le désordre créent une telle atonie, une telle mélancolie, que j'ai manqué à tous les rendez-vous.

Par bonheur je n'ai pas reçu un sol.

Ce n'est pas tout. L'associé d'un directeur de théâtre du boulevard me demande un drame. Il devait être lu ce mois-ci, il n'est pas fait. Par égard pour ma liaison avec ce monsieur, un chef de claque me prête trois cents francs, qui étaient destinés à parer un autre désastre le mois dernier. Si le drame était fait, ce ne serait rien ; je ferais payer la dette par l'associé du directeur, ou je la ferais peser sur les futurs bénéfices de la pièce ou sur la vente de mes billets ; mais le drame n'est pas fait ; il y en a des lambeaux *chez la femme de l'hôtel en question* ; l'échéance a lieu dans six jours, à la fin du mois ; que vais-je devenir? Que va-t-il m'arriver?

Il y a des moments où il me prend le désir de dormir indéfiniment ; mais je ne peux plus dormir, parce que je pense toujours.

Je n'ai pas besoin de te dire que j'ai passé l'hiver sans feu. Mais c'est une bêtise.

Ainsi, pour résumer, il m'a été *démontré* cette année que je pouvais réellement gagner de l'argent, et avec de l'application et de la suite, beaucoup d'argent. — Mais les désordres antécédents, mais une misère incessante, un nouveau déficit à combler, la diminution de l'énergie par les petites tracasseries, enfin, pour tout dire, mon penchant à la rêverie ont tout annulé.

J'ai encore quelque chose à te dire — je te sais si bonne et si intelligente, que je me fais un devoir de tout te dire — tous mes tourments ne sont pas énumérés.

Il y a un an, je me suis séparé de Jeanne, comme je te l'avais écrit, — ce dont tu doutais — ce qui m'a blessé ; pourquoi supposes-tu que j'aie besoin ou envie de te cacher quelque chose? Pendant quelques mois je suis allé la voir deux fois ou trois fois par mois, pour lui porter un peu d'argent.

Or maintenant elle est sérieusement malade, et dans la plus positive misère. Je n'en parle jamais à M. Ancelle ; le misérable en éprouverait trop de joie. Il est évident qu'une petite partie

de ce que tu m'enverras lui échoiera (*sic*). Je suis maintenant fâché de t'avoir dit cela, parce que tu es capable dans tes grossiers arrangements maternels de lui faire parvenir de l'argent, sans m'avertir, par M. Ancelle, ce serait une rare inconvenance. Tu ne veux pas me faire une nouvelle blessure, n'est-ce pas? Cette idée va grossir, et se fixer dans mon esprit, et me persécuter. Enfin, je vais t'expliquer ce que je souffre de ce côté-là. Elle m'a bien fait souffrir, n'est-ce pas? Combien de fois? et à toi récemment encore, il y a un an, combien ne me suis-je pas plaint ! Mais en face d'une pareille ruine, d'une mélancolie si profonde, je me sens les yeux pleins de larmes, et pour tout dire le cœur plein de reproches. Je lui ai mangé deux fois ses bijoux et ses meubles, je lui ai fait faire des dettes pour moi, souscrit des billets, je l'ai assommée, et finalement, au lieu de lui montrer comment se conduit un homme comme moi, je lui ai toujours donné l'exemple de la débauche et de la vie errante. Elle souffre et elle est muette. N'y a-t-il pas là matière à remords? Et ne suis-je pas coupable, de ce côté, comme de tous les côtés?

A toi, je devais pour ta vieillesse, te donner la joie que pouvait te faire espérer mon talent, je ne l'ai pas fait.

Je suis coupable envers moi-même ; cette disproportion entre la volonté et la faculté est pour moi quelque chose d'inintelligible. Pourquoi, ayant une idée si juste, si nette du devoir et de l'utile, fais-je toujours le contraire?

Cet idiot d'Ancelle ne me disait-il pas, il y a quelque temps, qu'il t'avait écrit que je me portais bien? Cet imbécile ne voit rien, et ne comprend rien, pas plus en un ordre de choses qu'en un autre. Je ne veux pas t'inquiéter ; il n'y a pas de quoi. D'ailleurs, j'ai une santé tellement robuste qu'elle peut tout dominer. Mais cette abominable existence et l'eau-de-vie — que je vais supprimer — m'ont gâté l'estomac pour quelques mois, et de plus, j'ai des maux de nerfs insupportables, exactement comme les femmes. Du reste, c'était inévitable.

Comprends-tu maintenant pourquoi, au milieu de l'affreuse solitude qui m'environne, j'ai si bien compris le génie d'Edgar Poe, et pourquoi j'ai si bien écrit son abominable vie?

A ce sujet, je te dirai que ce damné livre et la perte de la confiance de mon éditeur, et les retards, et les accidents que je crains, comme le traité international dont je te parlais tout

à l'heure, enfin cette affaire, positive il y a trois ans, devenant de jour en jour vague et *inconnue*, me tourmentent pour une autre raison : je m'étais fait une joie de te préparer une surprise d'un genre singulier. Je voulais envoyer à M. Aupick un bel exemplaire imprimé sur du papier de choix et dans une belle reliure. Je sais parfaitement que tout échange d'affection est impossible entre lui et moi : mais il aurait compris que cet envoi d'un livre, qui au total sera un livre bien curieux, était une preuve que je tiens à la sienne. Tu l'aurais su, et tu en en aurais éprouvé quelque satisfaction : c'était là mon unique but. *Je t'enjoins bien de ne pas en dire un mot.*

Je ne sais pas si je dois te faire des félicitations à propos de sa nomination récente, car j'ignore si tu n'aurais pas préféré rester à Madrid.

J'ai envoyé ces jours-ci chez *M. Ancelle*, chez *madame Olivier* et aux *Affaires étrangères*, pour être informé de l'époque de ton retour, dans la crainte que ma lettre ne te trouvât plus à Madrid. On n'a rien su me dire. A tout hasard je la mets à la poste. Elle part ce soir 26 ; si tu me réponds avec ta ponctualité habituelle, je puis avoir la réponse le 7 avril, juste *un jour avant* une nouvelle crise. D'ici là, comment ferai-je pour conjurer les diaboliques secousses que j'attends, *je n'en sais rien.* Je tâcherai d'avancer tout doucement mon livre, tout doucement, comme un homme qui n'a pas le sol, qui a la tête perdue.

Je lisais, il y a quelques jours, dans un journal, un extrait d'un journal espagnol, où il était dit que les pauvres de Madrid te regretteraient. Je t'avoue que ma première pensée a été mauvaise. En somme, j'ai compris que tu cherchais partout à faire honorer ton mari, ce qui est fort naturel.

Écris-moi directement à M. Charles Baudelaire, 60, rue Pigalle, et ne t'inquiète pas du port à payer. Je crois qu'on ne peut pas affranchir.

Je joins à cette lettre quelques échantillons de ce pauvre livre interrompu. L'un des plus remarquables a été publié dans le *numéro d'octobre* de la *Revue de Paris*, traduit par moi. Dans le même numéro, il y avait une pièce de vers de moi, fort dangereuse, et pour laquelle j'ai failli être poursuivi. Si tu n'as pas lu ces deux morceaux, et si tu as le temps, demande-les au cabinet de lecture. N'est-ce pas chez un nommé *Monier* à

Madrid? Cela s'appelle *le Puits* et *le Pendule, numéro d'octobre.*

Mais je t'en prie, *réponds-moi avant de lire tout cela* ; que d'ailleurs tu recevras sans doute plus tard rassemblé en volume.

Pauvre chère mère, il y a bien peu de place pour la tendresse dans cette abominable lettre. Je te dirais que dix fois j'ai fait le projet de me procurer de l'argent pour courir à Madrid, uniquement pour te serrer la main, tu ne me croirais pas, n'est-ce pas? Je te dirais que plongé dans mes affreuses mélancolies, je cause souvent avec toi tout bas, tu ne me croirais pas. Tu croirais que ce sont des fictions de politesse filiale. J'ai une âme si singulière que je ne m'y reconnais pas moi-même.

Enfin je te verrai sans doute prochainement ; de même qu'on fait une belle toilette dans les cas solennels, je tâcherai de faire la toilette de ma pauvre intelligence pour te recevoir dignement. J'ai demandé souvent à différentes personnes comment tu te portais, — on m'a toujours dit *bien*, est-ce vrai?

Encore un mot. — Envoie-moi le maximum d'argent, c'est-à-dire le plus que tu pourras, sans que cela te gêne, car au total il est bien juste que je souffre, et si tu n'as pas d'argent, autorise-moi à en prendre à M. Ancelle, quand même tu ne lui en aurais pas envoyé depuis le mois d'avril.

Ne m'accable pas trop ; cette pénible crise passée, je me relèverai.

Je t'embrasse et te serre les mains.

CHARLES
60, rue Pigalle.

Lundi, 27 juin 1863.

Je me sens ce matin si triste, si mal à mon aise et si mécontent, que je n'ai pas le courage d'aller te faire une visite d'adieux, je t'assure que je n'ai aucun motif. Tu sais que j'ai dans l'esprit des caprices inexplicables. D'ailleurs une visite chez toi me cause toujours du malaise. Je ne présume pas que tu partes demain. Ne pourrais-tu pas me faire remettre (à madame Trolley, rue Rameau, 13, pour M. Baudelaire, c'est la sœur de M. Ancelle) une lettre pour m'indiquer un rendez-

vous où nous pourrions causer une heure ou deux? Il serait fort gracieux que ce fût un dîner ou un déjeuner, ou une promenade. Mais ceci est un luxe qui n'est pas indispensable. Je passerai chez cette dame aujourd'hui même à cinq heures. Comme je ne sais où recevoir toutes les lettres, papiers, etc... qu'il peut m'être utile de recevoir, elle a eu la bonté de se faire ma boîte à lettres.

CHARLES

Tes vingt et un francs m'ont beaucoup fait rire et m'ont beaucoup touché. Il est vrai qu'il y a des délicatesses auxquelles, moi, je ne penserais pas.

C. B.

1er juillet, vendredi 1853.

Je m'attendais bien vaguement à une petite surprise ; mais je ne croyais pas que ce fût si beau. Franchement je suis très enchanté, et je conçois que dans deux ou trois jours, ayant tous les moyens de réparer une fainéantise de six mois, je n'aurai guère d'excuse. Quant à la question d'amour-propre, elle est nulle. Il n'y a pas d'amour-propre possible avec ceux que nous aimons et qui nous aiment. Seulement tu as été prodigue ; il est possible que je n'accepte qu'une partie de ce que tu m'offres ; par exemple, je ne ferai peut-être payer le loyer que pour trois mois.

La question de santé — je m'y connais assez — peut se résoudre avec quelques drogues, et quelques bains de vapeur. Je n'ai plus maintenant qu'une seule inquiétude, c'est que mes créanciers se soient permis de bousculer mes précieux paquets et mes malheureuses paperasses, peut-être de les détruire.

Le 15 juillet, je t'écrirai à Barèges, poste restante, et il est possible que d'ici là j'aie pu rétablir un peu mes affaires. Cependant je ne dois pas me faire d'illusions, et c'était dans une belle situation aux approches du jour de l'an, et il faudra beaucoup d'adresse pour réparer ce qui est gâté. J'AI A PUBLIER QUATRE VOLUMES DE FRAGMENTS, JE N'AI DE TRAITÉ QUE POUR UN SEUL, DONT J'AI MANGÉ L'ARGENT. Retrouverai-je un éditeur? Pourrai-je rendre à celui-ci la confiance qu'il a perdue?

Je ne saurai tout cela que dans deux mois peut-être. J'ai de plus la prétention de faire deux drames, et je passe pour incapable de concevoir une donnée dramatique. — Qu'arrivera-t-il, je l'ignore. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que je ne veux plus rien donner au hasard dans ma vie, et que je prétends que la volonté en occupe toute l'étendue.

Je te remercie de tout mon cœur.

A trois mois.

CHARLES

Quant à M. Aupick, je te supplie *de ne pas faire de zèle, et même d'être muette.*

8 mars 1851.

Ma chère mère, le petit livre que tu trouveras ci-inclus n'est guère, je te l'avoue, qu'une grossière câlinerie. Tu y trouveras, j'en suis sûr, des choses merveilleuses ; excepté dans les *Poésies de jeunesse*, et dans *Scenes from Perdition*, qui sont à la fin, et où il y a du médiocre, tu ne trouveras que du beau et de l'étrange. Quoique je n'aie aucun besoin actuel de ce livre, puisque j'ai *des matières en double*, ne le perds pas, et surtout ne le PRÊTE PAS. C'est une très jolie édition, comme tu vois, et tu sais la peine que j'ai eue à collectionner ces diverses éditions. Ce qu'il y a d'assez singulier, et ce qu'il m'est impossible de ne pas remarquer, c'est la ressemblance intime, quoique non positivement accentuée, entre mes poésies propres et celles de cet homme, déduction faite du tempérament et du climat.

... Puisque tu reçois *le Moniteur*, tu as dû voir qu'il m'a été impossible d'activer la publication de ces malheureux articles. Il m'est impossible de me résoudre à l'humiliation de demander de l'argent *d'avance*, surtout avant les épreuves. J'y vais encore retourner ; mais je crois que je serai obligé de m'adresser encore à *l'Illustration*, à la *Revue de Paris* et au *Pays*.

Quant à tes visites, elles me rendraient l'homme le plus heureux du monde. *Jeanne ne vient jamais me parler de ses chagrins que de grand matin ;* après-midi — toutes les fois que j'ai eu l'esprit de conserver quelque argent — et j'en aurai

sans doute demain, — je reste chez moi. — Il y a de bonnes raisons pour cela. Je veux en finir ce mois-ci avec tout l'arriéré, — *l'arriéré littéraire* — et très particulièrement avec *le drame*, que je veux finir avant la fin de *la saison de l'Odéon et le départ de Tisserant pour la province.*

Je t'embrasse, et te prie de ne jamais DOUTER.

CH. BAUDELAIRE
60, rue Pigalle.

Ce soir ou demain. — Ne PERDS *ni ne prête le livre.*

S'il te plaît de me venir voir ces jours-ci, et si une conversation d'une heure ou deux me dérangeait, je ne me gênerais pas du tout pour travailler malgré ta présence.

Jeudi, 18 mai 1854.

Je suis parfaitement sûr qu'aujourd'hui, jeudi, je puis t'envoyer un commissionnaire sans te donner ces inquiétudes nerveuses qui t'irritent tant le lundi.

Si ce commissionnaire ne te trouve pas, il laissera la lettre.

S'il te trouve, fais-moi dire si tu veux, si tu peux, s'il t'est agréable de me venir voir aujourd'hui. Je ne m'absente que pour aller chercher des livres que j'ai laissés au bureau du *Siècle*, dans le quartier *Montmartre* — cela ne me demande que trois quarts d'heure. Si tu venais pendant ce temps-là, tu peux sans impatience attendre chez moi. Tu trouveras des livres sur ma table.

Si tu ne peux pas venir, dis-moi quand tu viendras ; tu peux dans ce cas-là remettre un peu d'argent. Cet homme, je le connais ; je lui ai déjà confié de l'argent plusieurs fois.

Je suis installé depuis plusieurs jours *rue de Seine, 35, à l'Hôtel du Maroc. Je me trouve très bien ; le charme de l'humidité d'un rez-de-chaussée, d'une cage ouverte à tous les bruits, d'un milieu ennemi, de visites incessantes et finalement de la fainéantise est* ROMPU. Je ne suis plus obligé d'avoir toujours de l'argent dans ma poche, et de sortir deux fois par jour pour manger. J'ai fait ici des conventions qui ne peuvent pas porter plus loin qu'à cent quarante francs à peu près, par mois, — les dépenses du logement et de la table.

AVANT-HIER 16, je suis allé demander mille francs (mille francs) à l'un des propriétaires du *Constitutionnel*. Il m'a répondu qu'en effet il m'avait promis un fort *acompte* avant l'impression, mais que puisque de *mon propre aveu* la besogne n'était pas finie, et que la personne chargée de rédiger les termes de la vente, la quantité de matières vendues, le prix de la ligne, etc., ne lui avait pas encore donné d'avis, il se voyait obligé de me faire attendre. Je n'avais rien à répondre à cela, je devais purement me résigner à continuer à travailler, et à tourmenter l'individu qui sert d'intermédiaire.

Je désirerais bien vivement acheter un peu de linge, j'en manque totalement, et envoyer un peu d'argent à JEANNE, à qui je destinais trois cents francs sur les mille francs que je devais lui donner le 16. Je suppose que tu m'apportes les *quarante francs du mois prochain* (9 JUIN). J'emploierai vingt francs pour moi, et je lui enverrai vingt francs, en la suppliant de ne pas perdre la tête. Je lui ai défendu de venir me voir ici, et un odieux sentiment d'orgueil m'a fait faire cela. Je ne veux pas qu'on voie *pauvre, malade* et *mal vêtue*, une femme à moi qu'on a connue belle, bien portante et élégante.

En supposant que cet homme ne te trouve pas, tu peux m'envoyer un mot dans l'après-dîner.

Mais tous ces petits papiers et tous ces commissionnaires ne font pas mon affaire ; j'aime bien mieux te voir.

Il est maintenant question du drame pour la Porte-Saint-Martin.

CHARLES

Vendredi, 21 juillet 1854.

En vérité, tu me désoles par ta puissance imaginative. Il faut voir les choses sans grossissements. Je n'ai lu ta lettre que ce matin. Si j'y répondais, ce serait dix pages. M. Ancelle, qui me désole par son incurable indolence, Jeanne, un drame à faire, l'ouvrage auquel je suis attelé, Arondel dont la voix doucereuse me dit TOUS LES MATINS : « Tiens ! vous dormez encore ! » — et cela depuis deux mois et demi — comme si le monde ignorait que j'ai l'habitude de me coucher le matin, — tout cela pirouette dans ma tête. Une lettre devient un tra-

vail, et je n'ai pas le droit actuellement de consacrer deux heures à une lettre. Plusieurs de tes rêveries maladives sont fausses. *De l'or, de l'or*, c'est la seule chose de ta lettre qui réponde bien à ma pensée. L'histoire du *Constitutionnel* est une puérilité ; j'ai repris moi-même mes fragments, et cela sera compensé par un échange avantageux. Il paraît que tu ne lis pas les journaux, et que tu n'as pas vu l'annonce définitive du *Pays*, annonce qui cause mon activité forcée. Tes suppositions et ton amour-propre relativement à mon hôtelier sont mal placés. Cette maison est la maison du désordre, et j'ai hâte de m'en aller ; mais cet homme qui me demande sans cesse de l'argent, parce qu'il en a sans cesse besoin, est tenu à de grands égards vis-à-vis de moi ; d'ailleurs je lui ai déjà donné deux cent trente-cinq francs.

Donc, pour m'épargner une longue lettre, viens me voir, et sans crainte de cet homme, tout de suite, si tu peux, et si tu es chez toi, paie ce commissionnaire. Si tu n'y es pas, viens après ton dîner, je ne sors guère qu'à neuf heures pour aller au *Pays*, quelquefois à onze heures pour aller à la *Gaîté*. Tâche de m'apporter un peu d'argent ; je t'expliquerai pourquoi.

Je n'en suis plus *aux plans*, dont la simple exposition te ferait plaisir, dis-tu, j'en suis à l'exécution journalière forcée, et obligé de prendre brusquement l'habitude du travail régulier.

Ma lettre s'allonge, et, comme je te l'ai dit, j'aime mieux te raconter vivement ce qui s'est passé depuis que je t'ai vue, et tous les espoirs prochains, et toutes les craintes actuelles.

CHARLES

28 juillet 1854.

Arondel sort d'ici. C'est un vrai spectre ; par bonheur, j'étais caché dans mon cabinet de toilette. Il a attendu quelque temps, et M. Lepage a eu à lui tout seul l'esprit de lui dire qu'on était venu me chercher pour aller à l'imprimerie. Il m'est impossible de répondre, si ce n'est très succinctement, à ta longue lettre : oui, oui, tout s'arrangera ; oui, cette réconciliation aura lieu, et honorablement, pour peu que ton mari ait d'esprit ; oui, je sais tout ce que je t'ai fait endurer.

Pour le moment présent, je suis très ahuri. Il y a un tas de fainéants et de méchants qui me font perdre mes journées par leurs visites — je vais me faire fermer hermétiquement. — Le soir je suis à l'imprimerie — je ne puis plus perdre de temps, car l'imprimerie me rattraperait, cela va si vite. Tu as sans doute deviné l'absurde accident qui m'est arrivé. Ces animaux-là se sont avisés de commencer la publication le 24 à quatre heures sans m'avertir. D'où il suit que l'édition des départements a été un vrai torche-cul, *un monstre*. Même dans l'édition de Paris, où on a atténué le mal dans la nuit, car le hasard m'avait conduit à l'imprimerie, il est resté des fautes graves, particulièrement dans la dédicace à Maria Chemin (?) à laquelle je tenais beaucoup ; ainsi : il embaumera, LUI, votre nom avec SA gloire.

Je tâcherai, avant deux jours, de t'écrire une note en double, une pour toi, une pour Ancelle ; tâche qu'il ne perde pas la sienne, qui pourra vous servir en vous fournissant les éléments de discussions, et qui vous démontrera, en même temps, *qu'il faut faire quelque chose en attendant les hasards heureux de ma vie*. Je veux absolument, à travers cette insupportable fatigue de traduction, trouver du temps pour faire mes scenarios de drame.

Ah ! à propos ! les quarante francs? est-ce possible aujourd'hui? Ils iront au maître d'hôtel, petit acompte. Sera-ce possible le 1e ou le 5 août?

Avant trois jours au plus la note en question.

CHARLES

Je ne paierai pas le commissionnaire.

14 août 1854.

Comment est-il possible, quand on reçoit de pareilles lettres à brûle-pourpoint, qu'on puisse écrire tranquillement des vers, des articles de peinture, des plans de drames, ou même des traductions? J'ai reçu cette singulière lettre hier matin, et je l'ai encore préférée à cette cruelle visite qui vient toujours interrompre mon sommeil à huit heures. L'entrevue entre lui et M. Ancelle a été fort dure, et *c'est moi qui en porterai la peine.*

— Transmets tout de suite cette lettre (la sienne) à M. Ancelle, que j'irai voir d'ailleurs à mon retour de Marly, avant de rentrer à Paris.

Je rentre à la *Revue de Paris*. Pour être plus sûr de satisfaire beaucoup de monde à la fois, je vais travailler tous les jours à la fois à la *chose* du *Pays*, et à la *chose* de la *Revue de Paris*.

Tu n'as pas su me lire : je t'ai écrit que la publication interrompue reprendrait dans quinze ou vingt jours, *à partir du 5 août*, — c'est grâce à cette interruption que je peux m'occuper un peu d'autre chose.

Comme le mois dernier je n'avais pris à Neuilly que quatre-vingts francs, j'en ai pris ce mois-ci deux cent trente, surtout à cause de l'interruption ; — du journal je n'ai touché qu'un acompte de deux cent quarante, — j'ai donné ici cent francs il y a deux jours.

J'ai lu attentivement tout ce que tu m'écris sur tes gênes et tes embarras. Cependant j'ai compté que tu pourrais *sans colère* m'envoyer aujourd'hui une vingtaine de francs (20), sur lesquels j'en garderai cinq pour aller à Marly ; affaire d'argent ; *mais je te jure que ce n'est pas pour Arondel que je me donne ce mal.* — Quant aux quinze autres, je peux te dire ce que c'est ; à une femme on peut parler des femmes. — Il y a des âmes si délicates, si souffrantes et si honnêtes, qu'il suffit de la moindre caresse pour leur faire prendre le mal en patience. C'est aujourd'hui la fête de Marie. — La personne dont je t'ai parlé passe les nuits à veiller ses parents mourants, après avoir joué ses stupides cinq actes. Je ne suis pas assez riche pour faire des cadeaux ; mais quelques fleurs envoyées ce soir seraient une preuve suffisante de sympathie. — Je ne veux plus de tes quarante francs, *ils ne me servent à rien*. J'aime mieux garder le droit, dans certains cas, comme dans celui-ci, de recourir à toi, *à la condition de ne jamais dépasser les limites de la discrétion*. Tu vois combien je suis occupé. — Je suis sûr que cet hiver il y aura une explosion d'argent, à la condition de tout préparer d'avance. — C'est aujourd'hui ton maudit lundi. — Pardonne-moi.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

Mardi, 22 août 1854.

Chère petite mère, remets au commissionnaire les vingt francs qui complètent les quarante francs de la fin du mois. Il va sans dire que je ne te demanderai rien le premier. Je ne vis plus ici, je n'y fais plus aucune dépense, ce qui m'oblige à avoir toujours de l'argent en poche. — D'ailleurs cela vaut mieux. — Il y a vraiment trop longtemps que je ne t'ai vue ; il faudra que je te donne un de ces jours un rendez-vous quelque part. Quant à l'*Edgar Poe*, je crois que décidément tout le Frédéric Soulié passera avant moi, ce qui me rejetterait vers le 15 septembre, ce qui rejetterait les six cents ou les huit cents francs qui restent à toucher vers le 15 octobre. — C'est dur ; mais il n'y a rien de perdu. La question de savoir, quant au premier drame, s'il sera joué à la *Porte-Saint-Martin*, avec la collaboration du directeur, sera vidée dans les premiers jours de septembre.

Je rentre à la *Revue de Paris*, j'aurai à peu près cinq cents francs à recevoir. Tout cela est bien peu ; et encore à la *Revue*, on ne veut plus payer d'avance.

Quand je pense au tintouin que me causent mes doubles annonces (?), je ne puis m'empêcher d'admirer avec quel soin diabolique les hommes d'imagination s'amusent à multiplier leurs douleurs et leurs embarras. Une de mes grandes préoccupations — et tu vas voir de quelles effroyables commissions je me charge — est de faire rentrer à la Porte-Saint-Martin une femme exécrée de la femme du directeur, — malgré une autre femme qui tient les mêmes emplois.

Cette nécessité de vivre dehors me fait perdre du temps et travailler quelquefois au cabinet de lecture ou même au café, — car, au milieu de tout cela, *je travaille*. Quand donc aurai-je un valet de chambre et un cuisinier — et un ménage ?

Jean-Jacques et Maxime Ducamp me chargent de mille compliments pour toi. J. J. est bien bizarre, il n'ose plus aller te voir.

Embrasse-moi, cela fait toujours du bien.

CHARLES

9 janvier 1855.

Ma chère mère, je suis persuadé que vous avez cru que j'oublierais de vous écrire quelques mots de remerciements, — non; — la vérité est que j'étais assailli d'embarras et de préoccupations; — la vérité est que ces embarras, ce vagabondage forcé me faisaient perdre beaucoup de temps, et que naturellement aussitôt que je me suis senti un peu tranquille, il a fallu combler cette lacune de travail. Enfin, et pour la première fois depuis longtemps, j'ai pu travailler longuement avec sécurité — mais j'oubliais de vous dire que la vraie raison de mon retard est que je voulais vous envoyer le premier volume de mon livre avec cette lettre. Mais il y a des retards, et toujours des retards. Mon libraire crie comme un enragé contre la dépense que je fais à l'imprimerie, et contre mes lenteurs. Mais je suis décidé à toujours faire ainsi, c'est-à-dire ma volonté, — *littérairement* du moins. Enfin, cependant dans trois jours je pourrai me mettre au second volume. — Il fallait que je visse *Ancelle* ce matin ; je me suis décidé à vous écrire. Aussitôt que mes couvertures seront faites, je vous expédierai un exemplaire, et plus tard, si je puis, comme je l'espère, obtenir quelques exemplaires sur du beau papier, vous me le renverrez en échange d'un nouveau. — Aussitôt le second volume fait — et celui-là ne me prendra pas quatre mois, mais simplement un mois, — je commencerai à travailler régulièrement pour la *Revue des Deux Mondes*.

Vous avez désiré que je lusse la longue lettre que vous avez écrite à Ancelle ; je l'ai lue, et pour dire la vérité, je crois qu'Ancelle, qui commence à me connaître, craignait que je ne me sentisse offensé. Mais j'ai un peu plus de bon sens qu'il ne le croit, et il y aurait eu dans cette lettre vingt fois plus de détails maternels, que je ne m'en serais pas moins senti profondément touché. Le propre des vrais poètes — pardonnez-moi cette petite bouffée d'orgueil, c'est le seul qui me soit permis — est de savoir sortir d'eux-mêmes, et comprendre une tout autre nature.

Un seul passage, et je suis persuadé que vous attendiez une réponse à ce sujet, m'a surpris outre mesure, autant par la tardivité des sentiments qu'il exprime, que par sa bizarrerie :

je veux parler de ce qui a trait à mon frère. Mon frère m'a blessé profondément dans deux circonstances, une que vous connaissez, l'autre que vous ignorez. — Le crime de mon frère s'appelle sottise, rien de plus, mais c'est beaucoup. — Je n'aurais jamais cru que vous pussiez concevoir la pensée de me donner des conseils à ce sujet. J'aime mieux les gens *méchants*, qui savent ce qu'ils font, que les *braves gens bêtes*. Ma répulsion à l'endroit de mon frère est si vive, que je n'aime pas m'entendre demander si j'ai un frère. Il n'y a rien de plus précieux au monde que l'*esprit poétique*, et la *chevalerie dans les sentiments*. Sa nullité politique, scientifique, ses opinions cyniques sur les femmes, pour lesquelles il faut au moins faire preuve de galanterie, si ce n'est de passion, tout, tout enfin me le rend étranger. — Maintenant ai-je besoin de vous dire que, si jamais une occasion d'une nature inattendue se présentait, non seulement je suis incapable de nuire à mon frère, mais encore de lui causer le plus léger chagrin? Cela n'est pas de l'amitié, mais le pur sentiment des convenances.

Permettez-moi de vous embrasser, et de vous exprimer de nouveau mes remerciements aussi réellement sincères et sentis que vous pouvez l'imaginer.

Je demeure : 18, rue d'Angoulême-du-Temple.

Je vous écrirai sans doute un mot, en vous envoyant l'ouvrage en question. Je vous avais envoyé une biographie d'un de mes amis, écrite par moi, et un abominable article sur moi ; — Ancelle m'a dit que vous n'aviez rien reçu. — C'est bizarre.

CHARLES

5 avril 1855.

Je suis obligé, ma chère mère, de te faire remettre cette lettre non cachetée, puisque tu m'as renvoyé, il y a quelques mois, deux lettres d'excuses non ouvertes.

Il y a quelques jours, j'avais prié M. Ancelle, ne pouvant plus réellement soutenir l'horrible vie que je mène, de me prêter mille francs pour arranger une installation convenable. Après avoir paru y consentir, il a changé d'avis. J'y ai donc renoncé en proposant de payer moi-même une partie de ce mobilier sur le prix de mon livre. Mais ce matin, je le priais de

m'avancer la vulgaire somme de trois cent cinquante francs en lui offrant les moyens les plus sûrs de les lui rembourser. Je suis évidemment obligé de faire une installation provisoire. Depuis UN MOIS j'ai été contraint de déménager SIX fois, vivant dans le plâtre, dormant dans les puces — mes lettres (les plus importantes refusées — ballotté d'hôtel en hôtel ; — j'avais pris un grand parti, je vivais et je travaillais à l'imprimerie, ne pouvant plus travailler chez moi. Comment mon livre a-t-il pu continuer, comment ne suis-je pas malade, je n'en sais rien. Mais je ne peux pas aller plus loin, d'autant plus qu'il faut que la besogne reprenne très activement ; il est impossible de concevoir une plus longue suite de mésaventures. Et l'éditeur et moi nous sommes pressés. La besogne du *Pays* finit dans trois jours, et il faut commencer ailleurs ; et je n'ai pas de domicile ; car je ne peux pas appeler ainsi un trou sans meubles où mes livres sont *par terre*. D'autre part, il faut, en attendant mon installation définitive, que je sois *comparativement* très bien et très tranquille ; car ma tête ne peut pas contenir à la fois tant d'ignobles et vulgaires tracasseries, et la préoccupation constante d'un ouvrage qui peut être bien fait. — Je *lui* demande donc trois cent cinquante francs (la vérité est que, suivant ses *petites* habitudes, il m'en a donné cent ce matin, mais cela ne me sert absolument à rien). — Il pourra, s'il le veut (et je doute qu'il le veuille), faire usage d'une de ces délégations, la faire enregistrer et signifier. En somme, c'est un titre. Je désirerais qu'il choisît *la plus éloignée*, qui est la délégation *Dutacq*, parce que je comptais me servir de la *Revue de Paris* pour vivre tout ce mois.

Et pour comble de ridicule, IL FAUT qu'au milieu de ces insupportables secousses qui m'usent, je fasse des vers, l'occupation la plus fatigante qui soit pour moi.

. . . . . .

Je viens de réfléchir en voiture, d'abord que c'était aujourd'hui ton lundi ; je te supplie néanmoins de penser à mon agitation, et d'interrompre toutes les causeries. — Tu vois qu'il s'agit d'une chose grave.

Secondement, qu'à la rigueur, à l'extrême rigueur, — je pourrai peut-être arranger aujourd'hui mes affaires, non pas avec deux cents francs, mais avec la vulgaire somme de cent vingt.

— Que ta lettre à M. Ancelle soit cachetée, ou bien, si elle est adressée à moi, qu'elle soit conçue de façon que je puisse la lui renvoyer à lui-même, sans que j'aie à souffrir devant lui de reproches intimes. — Mon autre lettre te donnera momentanément des explications suffisantes. — Sauve-moi avant tout.

C. B.

Jeudi, 20 décembre 1855.

... Mes deux volumes vont enfin paraître, et pendant la nouvelle année, par la *Revue des Deux Mondes*, et par Ancelle je pourrai vivre convenablement. Je ne suis pas inquiet de cela. Enfin, je serai chez moi. Vous n'aurez plus désormais à subir d'importunités semblables. Il n'y aura plus de raisons pour cela. J'ai pris toutes les précautions pour que cette nouvelle installation soit complètement à l'abri de tout malheur.

Ah ! mon Dieu ! j'oubliais le chiffre. Avec mille cinq cents francs, tout sera fini en trois jours. Franchement la vie d'un poète vaut bien cela : ce n'est ni plus ni moins ; j'ai fait et refait les comptes cinquante fois. C'est peu, mais c'est juste suffisant. J'ai très vivement insisté auprès d'Ancelle pour qu'il ne me créât pas d'embarras avec sa timidité, avec ses peurs, pour qu'il n'inventât pas des moyens de me donner cet argent en plusieurs fois ; ce qui lui enlèverait toute sa valeur et son utilité ; je suis obligé d'aller si vite, si vite ! Puis, comme je vous le disais, toutes ces dépenses sont intimement liées les unes aux autres, comme une série d'actions. Quant à la question si simple d'amour-propre et de convenances, cela saute aux yeux.

Quand je pense à tout ce que je dépense forcément, inutilement, fatalement, sans plaisir, sans profit, cela m'exaspère. Je viens de compter tout ce que j'ai reçu *de vous, d'Ancelle, du Pays, de la librairie Lévy*, cette année; c'est énorme, eh bien, j'ai vécu comme une bête féroce, comme un chien mouillé. Et cela durera éternellement, jusqu'à ce que mon imagination s'évanouisse avec ma santé, à moins que je ne prenne immédiatement le grand parti en question.

Je disais ce matin même à Ancelle une chose que je trouve assez raisonnable. Je lui disais : préféreriez-vous que je fisse

ce que font tant d'hommes de lettres, qui ont moins d'orgueil que moi, et ce que je n'ai jamais fait sous aucun ministère, sous aucun gouvernement? Demander de l'argent à un ministre me fait horreur, et cependant cela est presque un usage ; il y a des fonds pour cela. Quant à moi, j'ai un orgueil et une prudence qui m'ont toujours éloigné de ces moyens-là. Jamais mon nom ne paraîtra dans les ignobles paperasses d'un gouvernement. J'aime mieux devoir à tout le monde ; j'aime mieux me disputer avec vous, et tourmenter ma mère, quelque pénible que cela soit.

Vous ne vous offenserez pas si vous recevez mon volume après tout le monde. Je veux vous offrir un bel exemplaire. Et je ferai faire un tirage spécial pour trois exemplaires.

Quant à mes petits projets littéraires, — mais vous vous y intéressez si peu, — je vous en parlerai une autre fois. D'ailleurs, c'est pour l'année nouvelle les mêmes profits que pour celle qui vient de s'écouler, et que mon horrible vie m'a empêché d'accomplir. — Un vol de *critique* (fait), *poésies* (faites), et presque vendues, — un roman et un grand drame. — Je vous embrasse — je ne vous dirai pas : je vous supplie, — je vous dirai : ayez un peu d'audace et de confiance.

CHARLES

C'est demain qu'il faut que je parte ; j'aurais dû quitter mon quartier aujourd'hui.

Au total, toute réflexion faite, j'ai si rarement caché à M. Ancelle quelque chose de ma vie, que j'ai jugé bon de lui communiquer cette lettre, avant de la lui donner pour qu'elle vous fût remise. Je présume que vous ne pouvez rien trouver d'offensant dans cette conduite. Il m'a fait remarquer que le désir très vif que je vous exprimais de vous revoir n'était peut-être pas accompagné pour vous d'excuses suffisantes. Mais ces regrets, ces excuses, cela se devine, cela saute aux yeux : je vous les ai témoignés deux fois dans deux lettres que vous n'avez pas lues. Il y a des choses qui se pensent visiblement pour ainsi dire. Pourriez-vous donc supposer que j'aie été heureux de vous avoir offensée, et d'avoir aggravé l'opinion vraiment fausse que vous vous êtes faite de moi? — Je vous en prie instamment de nouveau, soyez généreuse, et vous

en serez satisfaite. — Qui nous empêche, une fois que je mènerai une vie régulière, de nous voir ou de nous rencontrer une fois au moins par semaine? De cette façon, je pourrai vous tenir au courant de ma vie, et grâce à la complaisance nouvelle que je demande à Ancelle, il ne sera plus question de secousses.

Samedi, 15 mars 1856.

Ma chère mère, j'ai remis ce matin un volume pour vous chez Ancelle : j'aurais mieux fait de vous l'envoyer par la poste. Mais comme je lui en donnais un autre pour lui, je les lui ai involontairement remis tous les deux. Ce livre a paru il y a trois jours, et votre volume est l'un des trois premiers que j'aie reçus. Malheureusement, il est bien sale et bien vilain, et j'ai même gribouillé sur la couverture d'une manière indigne. Je m'y suis pris trop tard pour vouloir des exemplaires de choix. Il n'y a pas grand mal à cela, car cette édition, j'ai déjà eu le temps de m'en apercevoir, contient bien des fautes, malgré tous mes soins. — L'édition s'écoulera vite, et à la deuxième je vous donnerai un meilleur exemplaire. Lisez la notice ; — ce n'est pas celle que vous connaissez. — Il n'est pas resté cinquante lignes de la première. Celle-ci est faite de manière à faire hurler. Du reste, j'y réussis assez bien, — car je suis encore, de temps à autre, attaqué par de jeunes polissons.

Je vous embrasse.

CHARLES

12 avril 1856.

Ma chère mère, malgré le soin que vous semblez mettre à ne pas vous occuper de moi, je suis persuadé que je vous ferai plaisir en vous y obligeant. Je vous envoie deux numéros de journaux ; l'un le *Figaro*, qui, il y a quelques mois, m'avait diffamé en sept colonnes, a jugé à propos d'insérer un fragment de livre, avec un article trop louangeur, presque dangereux. Le fragment est en feuilleton, l'article critique à la sixième page. L'autre, *l'Assemblée nationale*, est digne d'une feuille bête, vertueuse et polie. J'ai failli mourir de rire en le lisant au total, bon article pour la vente, qui d'ailleurs va grand

train. — Quant à ce numéro-là, je vous prierai de ne pas le perdre. Comme l'oie porte un nom assez accrédité, peut-être aurai-je l'envie, dans la seconde notice, en tête du second volume, de répondre à ces erreurs, et, dans ce cas, j'aurai besoin d'avoir la chose sous les yeux. Or c'est le diable que d'acheter de vieux numéros de journaux.

Je me rappelle qu'une fois je vous ai mis à la poste un numéro du *Figaro* — celui où votre cher fils était traité comme jamais voleur ou forçat ne le fut. — J'espérais que vous auriez le courage d'en rire, et j'y avais joint une brochure de moi. Les papiers en question ne vous sont pas arrivés. Pour que cela n'ait plus lieu, j'écris madame en lettres énormes.

Il a paru de plus deux notes, bienveillantes en somme, mais sottes, l'une *Revue de Paris*, numéro du 1er avril, article *bibliographie*, à la fin — l'autre *Revue des Deux Mondes*, numéro du 1er avril, article *bibliographie*, avant-dernière page de la couverture, et enfin d'autres sans importance. Mais il paraîtra des notes ou des articles de *Th. Gautier*, de *d'Aurevilly*, de *Sainte-Beuve* et de *Philarète Chasles*, qui sont des gens sérieux.

Je ne suis pas sûr que la colère donne du talent ; mais en supposant que cela soit, je devrais en avoir un énorme ; car je ne travaille jamais qu'entre une saisie et une querelle, une querelle et une saisie. Je remarque, à propos de tous ces monstres de gratte-papiers, démocrates, napoléoniens surtout, qu'aucun ne veut aborder franchement la question de la misère et du suicide. — J'espérais que cela aurait lieu. Aucun n'est encore tombé dans le piège que je lui ai tendu, — mais cela viendra.

Grande nouvelle ! je suis par force, et par suite de différentes circonstances, obligé de commencer le mois prochain à mettre en ordre mes *Idées de théâtre*, — c'est-à-dire si Dieu ou les créanciers le permettent.

Ma seconde notice me donne un mal de tous les diables. Il faut parler *religion* et *science* ; tantôt c'est l'instruction suffisante qui me manque, tantôt l'argent, ou le calme, ce qui est presque la même chose.

Je vous embrasse, malgré vous peut-être.

CHARLES

Samedi, 5 juillet 1856.

Ma chère mère, à travers toutes les secousses que vous devinez, j'ai fini mon deuxième volume, qui est sous presse et j'ai commencé le troisième, dont le premier numéro paraîtra au *Moniteur*, du 20 au 30 de ce mois. J'ai vendu convenablement la chose (deux mille cinq cents francs), et je ne puis pas demander un sol avant le 20. Ayez la bonté de dire à Ancelle de m'avancer deux cents francs. *Je ne veux pas* que vous payiez les complaisances de cette année, et je vous affirme que le 1er janvier prochain je n'aurai pas dépensé chez lui plus de deux mille quatre cents francs.

Je me suis décidément brouillé avec le *Pays*, à qui j'avais promis l'ouvrage ; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que M. Mirès croit que j'ai reçu de lui cinq cents francs, que je n'ai réellement pas reçus. Je viens de lui écrire pour l'instruire de cette espèce de polissonnerie.

Je n'aurai pas besoin de vous adresser les numéros du *Moniteur* ; je présume que vous le recevez. J'ai négligé de vous envoyer plusieurs articles sur moi.

Je crois, ma chère mère, que vous ne savez pas rire, surtout quand on dit du mal de votre fils, — et cet héroïsme vaut beaucoup mieux que tout l'esprit du monde. — Je n'ai pas répondu à votre longue lettre ; à ces mêmes reproches je répondrai toujours les mêmes excuses ; les actions vaudront mieux.

Je vous embrasse.

CHARLES

Mardi, 22 juillet 1856.

Je suis depuis quelque temps déjà installé quai Voltaire, et si vous aviez voulu m'y venir voir, vous m'auriez rendu très heureux ; mais je sais que je ne l'obtiendrai pas. Je suis passablement mal, comme je serai toujours. Je tâche, pour diminuer tous mes malaises, de travailler régulièrement. Quand cela sera, je serai le plus fier et le plus tranquille de tous les hommes, je serai sauvé. En attendant, mon troisième et mon

deuxième volume marchent de front. Le troisième sera fini pour le retour de la personne qui dirige le *Moniteur*.

Je me crois un peu brouillé avec Ancelle, et même, pour dire la vérité, je désire l'être. Je suis fatigué, humilié de ces rapports ; la route de Neuilly, dont je pourrais décrire les cailloux par cœur, me fait horreur depuis plusieurs années. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'irai plus. Je crois même que, demain matin excepté, et avec votre permission, je n'y prendrai plus un sol.

Hier, j'ai eu avec lui une scène vive pour une misère. *Le directeur du* Moniteur *à Cauterets, Michel Lévy dans je ne sais quel autre en droit des Pyrénées,* — et de l'argent à l'horizon ! — J'ai cru que je pouvais ne pas me gêner, et lui prendre sans façon une centaine de francs (remarquez bien que je ne mange pas à l'hôtel, parce que cet hôtel est trop cher, et de plus que j'attends demain matin un petit paquet de livres de New-York) ; la scène, comme je vous le dis, a été très vive, et je crois qu'elle m'a guéri de la faiblesse avec laquelle j'ai autorisé certain ton que je ne permets jamais autour de moi. Je sais que votre avis est que je cultive trop l'idée de ma dignité, et qu'on a toujours tort d'avoir besoin d'argent. Mais, en somme, je souffre, et je vous prie de me donner pour lui un petit mot, que je lui expédierai de grand matin par un commissionnaire. Ces cent francs-là, j'en prends vis-à-vis *de vous* l'engagement formel, lui seront rendus, ou bien à vous, par moi très prochainement, dans huit jours peut-être. Je désire que si la personne que je vous envoie vous trouve, vous ne lui mettiez cette lettre pour Ancelle que sous enveloppe portant son nom, afin qu'elle (cette personne envoyée par moi) ne devine pas l'usage de cette lettre.

Il y aurait encore quelque chose d'infiniment plus simple : mais en vérité je n'ose pas vous le demander, ce serait de vous priver momentanément de cent francs. J'écrirais alors par la poste à Ancelle de vous les renvoyer tout de suite.

Dans trois ou quatre jours, je vous écrirai, mais une lettre d'un autre genre, Dieu merci ! Car tout cela me rend honteux.

Ancelle fait la victime ; moi, j'ai l'air de jouer le martyr. Je ne vois qu'une solution possible, c'est de ne jamais prendre un sol, ou bien dans le cas de nécessité comme celle actuelle, de renvoyer l'argent aussitôt que j'en touche.

J'ai oublié de vous dire que je vais rentrer à la *Revue des Deux Mondes* avec quelque chose de très recherché et de très bizarre — ou un roman sur *l'idéal de l'amour conjugal* — ou un roman pour légitimer et expliquer la peine de mort.

Je vous embrasse.

CHARLES

Si vous étiez assez bonne pour me faire une visite, faites-moi prévenir de l'heure.

Quai Voltaire, hôtel Voltaire.

Jeudi, 11 septembre 1856.

Ma chère mère, je vous prie de ne pas me répondre une lettre comme la dernière que vous m'avez envoyée. J'ai éprouvé dans ces derniers temps trop de tourments, d'humiliations, et même de douleurs, pour qu'il soit utile que vous veniez y ajouter votre quote-part. Il y a quelques jours — une dizaine de jours à peu près, — j'ai eu envie de vous écrire, pour vous prier, Ancelle étant absent et courant dans le Midi, de m'envoyer un peu d'argent, n'importe quelle somme, pour me permettre de quitter Paris, de me divertir, de tuer le temps ; mais il aurait fallu vous donner une explication, et je vous dirai tout à l'heure pourquoi je ne l'ai pas fait. Seulement, le temps s'étant écoulé, et l'aventure qui m'est arrivée ayant rompu mes forces au point de m'empêcher de travailler, il ne s'agit plus maintenant de plaisir, ni de distraction, mais de besoins, et d'un besoin urgent. Je me suis remis à travailler pour m'étourdir. Mais vous savez combien les criailleries et les discussions avec les brutes sont énervantes ; or Ancelle ne sera peut-être ici que dans huit ou dix jours, et cet homme, l'homme chez qui je demeure, m'ennuie outre mesure pour une niaiserie de deux cent et quelques francs. Michel Lévy me fait attendre de jour en jour la signature de notre troisième traité ; ma table est chargée d'épreuves non corrigées, le moment est donc mauvais pour lui emprunter de l'argent. Cet homme voudrait son argent demain. Remarquez bien que je pourrais l'apaiser avec moins, avec cent francs ou cent cinquante francs ; mais je me suis fourré dans la tête de me servir

du reste pour vous aller voir, non pas longtemps, un jour ou deux, non pas chez vous, soyez tranquille. J'irai simplement à l'hôtel ; vous viendriez m'embrasser, et je repartirais. D'ailleurs j'ai à travailler fortement, et je ne pense pas rester longtemps absent. Je devais évidemment prendre de l'argent à Ancelle aussitôt son retour. Dans le cas où vous m'en enverriez, je ne lui en prendrais pas, pour faire compensation, et je l'avertirais de ce que j'ai fait.

Comme je vous le disais tout à l'heure, je ne vous ai pas écrit, bien que j'en eusse la plus vive envie, et qu'à cette époque je vous crusse encore à Paris, parce que les explications que j'aurais dû vous donner vous auraient évidemment causé une joie, une espèce de joie maternelle que je n'aurais pas pu supporter. Il faut que mon état ait été bien visible, car Michel Lévy, me voyant dans cet état, tantôt d'abattement, tantôt de fureur, ne m'a fait aucune question, m'a laissé tranquille, et ne m'a même plus prié de travailler. Ma liaison, liaison de quatorze ans, avec Jeanne est rompue. J'ai fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour que cette rupture n'eût pas lieu. Ce déchirement, cette lutte a duré quinze jours. Jeanne m'a toujours imperturbablement répondu que j'avais un caractère intraitable, et que d'ailleurs je la remercierais moi-même un jour de cette résolution. Voilà bien la grosse sagesse bourgeoise des femmes. Moi, je sais que, quelque agréable aventure, plaisir, argent ou vanité, qui m'arrive, je regretterai toujours cette femme. Pour que ma douleur, que vous ne comprendrez peut-être pas bien, ne vous paraisse pas trop enfantine, je vous avouerai que j'avais mis sur cette tête toutes mes espérances, comme un joueur ; cette femme était ma seule distraction, mon seul plaisir, mon seul camarade, et malgré toutes les secousses intérieures d'une liaison tempétueuse, jamais l'idée d'une séparation irréparable n'était entrée clairement dans mon esprit. Encore maintenant — et cependant je suis tout à fait calme — je me surprends à penser en voyant un bel objet quelconque, un beau paysage, n'importe quoi d'agréable : pourquoi n'est-elle pas avec moi, pour admirer cela avec moi, pour acheter cela avec moi? Vous voyez que je ne déguise pas mes plaies. Il m'a fallu beaucoup de temps, je vous assure, tant la secousse a été vio-

lente, pour comprendre que peut-être le travail me donnerait des plaisirs, et qu'après tout j'avais des devoirs à remplir. J'avais devant mon esprit un éternel : à quoi bon? sans parler d'une espèce de voile obscur devant les yeux et d'un éternel tintouin dans les oreilles. — Cela a duré assez longtemps mais enfin c'est fini. — Quand il m'a bien été démontré que c'était vraiment l'*irréparable*, alors j'ai été pris d'une fureur sans nom : je suis resté pendant dix jours sans sommeil, toujours avec des vomissements, et obligé de me cacher, parce que je pleurais toujours. Mon idée fixe était une idée égoïste d'ailleurs : je voyais devant moi une interminable suite d'années sans famille, sans amis, sans amie, toujours des années de solitude et de hasards, — et rien pour le cœur. Je ne pouvais même pas tirer de mon orgueil ma consolation. Car tout cela est arrivé par ma faute ; j'ai usé et abusé ; je me suis amusé à martyriser, et j'ai été martyrisé à mon tour. Alors j'ai été pris d'une terreur superstitieuse, je me suis figuré que vous étiez malade. J'ai envoyé chez vous ; j'ai appris votre absence, et que vous vous portiez bien ; du moins on me l'a dit, mais répétez-le-moi dans votre lettre.

A quoi bon continuer ce récit, qui peut-être ne vous paraît que bizarre? Je n'aurais jamais cru qu'une douleur morale engendrât de pareilles tortures physiques, et que, quinze jours après, on pût vaquer à ses affaires comme un autre homme. Me voilà seul, bien seul, pour toujours, c'est plus que probable. — Car je ne peux plus, *du côté moral*, mettre sa confiance dans les créatures, *pas plus qu'en moi-même*, n'ayant désormais à m'occuper que de mes intérêts d'argent et de vanité, et sans autre jouissance que la littérature.

Je n'ai pas pu voir Ancelle avant son départ. Je savais qu'il passerait par Bordeaux, et je lui ai écrit *poste restante*. Je lui disais simplement que peut-être, à son retour, je le prierais d'aider cette malheureuse femme, à qui je ne laisse que des dettes, et qu'après tout, n'ayant plus à m'occuper que de moi, je pouvais bien me permettre cette prodigalité funèbre. Sa réponse m'a paru défavorable. Mais c'est une question qui peut être envoyée largement à un autre jour.

Le deuxième volume et le troisième volume de Poë paraîtront presque simultanément.

Répondez-moi vite ; car vous comprenez bien que ce n'est pas pour une vulgaire question d'argent seulement, quelque tracassante qu'elle soit, que je vous ai écrit. Pour comble de malheur, je crois que le notaire qui a succédé à Ancelle est parti aussi pour le Midi. — Je ne travaille encore qu'avec distraction, et je m'ennuie mortellement. Il y a encore des moments où tout m'apparaît comme vide.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CHARLES
Hôtel Voltaire, quai Voltaire.

4 novembre 1856.

Ma chère mère, je ne veux pas laisser s'écouler ce jour, sans vous montrer par quelques lignes que je ne vous oublie jamais, — quelques lignes seulement, — car vous connaissez mes fainéantises, qui ont pour résultat de m'acculer plus tard dans des travaux précipités. — C'est le cas où je suis placé maintenant. — Vous pouvez d'ailleurs, je le crois, avoir actuellement pleine confiance dans ma destinée. Les craintes que vous m'avez exprimées sont vaines. — Si les questions d'argent sont difficiles à débrouiller, la santé morale, ce qui est l'important, est excellente. L'accident qui m'avait d'abord tant abattu, si puéril pour les gens sans imagination, mais si affreux pour moi, m'a donné postérieurement un goût immodéré pour la vie. Je suis en train d'écrire la deuxième préface, c'est-à-dire *l'en-tête des nouvelles histoires extraordinaires*, que vous recevrez dans quelques jours. Quant au troisième volume, vous le lirez jour à jour, puisque vous recevez le *Moniteur*.

Me permettez-vous de rire un peu, rien qu'un peu, de ce désir que vous exprimez sans cesse de me voir *semblable à tout le monde*, et de me voir digne de vos vieux amis, que vous me nommez complaisamment? Hélas ! Vous savez bien que je n'en suis pas là, et que ma destinée sera faite autrement. Pourquoi ne parlez-vous pas de mariage, comme toutes les mamans?

Pour vous parler tout à fait sincèrement, la pensée de cette fille ne m'a jamais quitté, mais je suis si parfaitement rompu au métier de la vie, qui n'est que mensonge et vaines pro-

messes, que je me sens incapable de retomber dans les mêmes inextricables pièges de cœur. La pauvre enfant est maintenant malade, et j'ai refusé d'aller la voir. — Pendant longtemps elle m'a fui comme la peste, car elle connaît mon affreux tempérament, qui n'est que ruse et violence. Je sais qu'elle doit quitter Paris, et j'en suis bien aise, quoique, je l'avoue, une tristesse me prenne, quand je pense qu'elle peut aller mourir loin de moi.

Pour me résumer brièvement, j'ai une soif diabolique de jouissances, de gloire et de puissance. Cela, je dois le dire, est traversé souvent, pas assez souvent, n'est-ce pas, ma chère mère? par le désir de vous plaire.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

Quelques mots, je vous prie, sur votre santé.

Dimanche, 8 février 1857.

Ma chère mère, le feuilleton de l'*Australie* est terminé depuis ce matin dans le *Moniteur*. Donc mon tour va venir. — Sur dix-huit feuilletons, j'en ai dix de faits, il n'en manque que huit. Tout sera fini samedi. Demain *lundi*, je demanderai un premier acompte de cinq cents francs. — On me le refusera probablement. Je désire qu'Ancelle me les prête pour une semaine. La semaine prochaine j'en prendrai *mille*, et je lui renverrai immédiatement les cinq cents. Cela ne s'est jamais fait entre nous, parce qu'il ne l'a jamais voulu, parce qu'il est entêté et enfant, et borné plus qu'il n'est possible. Car en vérité rien n'est plus simple ni plus facile. Comme il est possible que cela le gêne de se priver immédiatement de cinq cents francs, qu'il m'envoie tout de suite tout ce qu'il pourra, en me disant juste le jour où il enverra le reste.

Vous comprenez que, si je ne peux pas attendre cinq cents francs même sept jours, c'est que je suis dans des ennuis graves. Demain lundi, il faut que je me débarrasse de deux ou trois dettes importantes.

J'ai une impatience diabolique de m'en aller au plus vite demeurer ailleurs. Mais comme je ne suis venu ici que pour

travailler plus commodément au *Moniteur*, je ne veux m'en aller qu'après avoir fini le dernier feuilleton, ce qui, comme je vous le disais, aura lieu dimanche prochain.

Vous m'avez dit, il y a six semaines, que vous désiriez que je ne vous demandasse jamais d'argent. Rien n'est plus juste, et je fais ce que j'ai promis. Je me suis de plus promis à moi-même de laisser cette année mille cinq cents francs à Ancelle, pour diminuer votre dette. Mais ceci est tout autre chose. Ceci est une complaisance de huit jours pour rafraîchir ma cervelle.

Vous m'en avez voulu de ne pas vous répondre. En vérité, comment pouvez-vous avoir si peu d'indulgence? Vous ne devinez donc pas dans quelles secousses et quels tremblements je vis, que quelquefois je n'ai, pour ainsi dire, pas ma tête à moi, et que je n'ai vraiment pas la libre disposition de mon temps?

Depuis que je vous ai vue (il y a longtemps déjà, et je ne savais à quoi attribuer votre disposition, oserai-je dire votre bouderie), j'ai fini, archifini les *nouvelles histoires extraordinaires*.

Après avoir passé une journée dans un atelier très chauffé, j'ai été pris, à dix heures du soir, par le froid des rues et du chemin de fer, et je suis revenu cruellement indisposé.

J'ai livré avant-hier à un autre imprimeur le manuscrit complet des *Fleurs du mal*. Je n'ai plus pour me livrer à des besognes nouvelles (roman et théâtre) qu'à finir le roman du *Moniteur*, et quatre morceaux Variétés, pour compléter la série de mes *études d'art*, qui, comme vous savez, est vendue au même éditeur qui a payé *Fleurs du mal*. — Tout cela sera fini à la fin de *mars* ; alors je ferai peau neuve; serai-je plus heureux, hélas !

Quant à mon budget pour ces deux mois, il est mince, jugez-en :

Moniteur, mille huit cents francs ;

Quatre articles *Variétés*, dont deux pour l'*Artiste*, un pour le *Moniteur*, un pour une *Revue*, évalués l'un dans l'autre à cent cinquante francs, soit six cents francs ; en tout, deux mille quatre cents francs.

Or, j'en ai deux mille à payer tout de suite. Il ne me restera

donc que quatre cents francs pour subvenir aux dépenses de deux mois ; c'est atroce.

Je vais travailler toute la soirée et toute la nuit ; je donnerai donc abondamment demain matin, en attendant votre visite ou votre réponse.

J'allais oublier quelque chose de bien vulgaire et de bien important. Je suis sans linge et enrhumé. Pouvez-vous me trouver trois ou quatre grands mouchoirs que je vous renverrai blanchis?

Quand je dis que je dormirai demain matin, vous devinez de quel sommeil je veux parler.

Je veux ne penser aux gros bénéfices et à payer mes dettes qu'après que je serai débarrassé de tout cet ensemble de vieilleries qui représente cinq gros volumes — quelle divinité me sera propice? Pourvu qu'alors mon imagination fatiguée par tant d'ennuis ne soit pas éteinte ! *Je veux être le plus fort!*

Voilà ce que je me répète, mais machinalement. De plus vigoureux que moi n'ont-ils pas eu leurs défaillances? Ah çà! j'espère bien que le commencement de ma lettre ne va pas vous empêcher de venir me voir. Je vous embrasse fort tristement.

CHARLES

VI

LETTRES ÉCRITES DEPUIS LE DÉCÈS DE M. AUPICK JUSQU'AU VOYAGE EN BELGIQUE (1857-1861)

Mercredi, 3 juin 1857.

Ma chère mère, j'attendais Valère [1] avec une certaine impatience (non pas que je veuille vous donner ceci comme une excuse de ne pas vous avoir encore écrit), vous savez pourquoi je l'attendais. Je vous sais si naturellement inquiète des dettes, que je m'intéresse vivement au résultat de la vente. Enfin

1. Domestique de madame Aupick.

Valère est venu ce matin : l'ensemble du mobilier s'est vendu vingt-cinq mille francs. Valère dit que le total (c'est-à-dire en ajoutant les chevaux, les harnais et les voitures) doit faire trente-deux mille francs. Je me suis figuré que c'était un bon chiffre, se rapprochant à peu près de celui que vous désiriez, et suffisant pour débarrasser votre pensée de tous ces ignobles détails matériels. Dites-moi positivement ce qui en est, et si vous vous sentez absolument soulagée. Vous m'avez, il y a peu de temps, adressé un compliment très outrageux sur le changement de mes manières à votre égard, ce qui prouve que, quoique mère, vous me connaissez imparfaitement. La vente, vos dettes (momentanées), votre santé, votre isolement, tout m'intéresse ; ce qui est grand ou important, ce qui est vulgaire et petit, je m'y attache, croyez-le bien, non pas par devoir filial, mais avec passion.

Je veux vous rendre compte en deux lignes de la raison de ma conduite et de mes sentiments depuis la mort de mon beau-père ; vous trouverez dans ces deux lignes l'explication de mon attitude dans ce grand malheur, et en même temps de ma conduite future. Cet événement a été pour moi une chose solennelle, comme un rappel à l'ordre. J'ai été quelquefois bien dur et bien malhonnête envers vous, ma pauvre mère ; mais, enfin, je pouvais considérer que quelqu'un s'était chargé de votre bonheur, et la première idée qui me frappa lors de cette mort fut que désormais c'était moi qui en étais naturellement chargé. Tout ce que je me suis permis, nonchalance, égoïsme, grossièretés violentes, comme il y en a toujours dans le dérèglement et l'isolement, tout cela m'est interdit. Tout ce qui sera humainement possible pour vous créer une félicité particulière et nouvelle pour la dernière partie de votre vie, *sera fait*. La chose n'est pas si difficile après tout. Mes projets. En travaillant pour moi, je travaillerai pour vous.

De mes misérables dettes et de ma célébrité si indolemment cherchée jusqu'à présent, et désormais si douloureuse à conquérir, *ne vous inquiétez pas trop*. Pourvu qu'on fasse tous les jours un peu de ce qu'on a à faire, toutes les difficultés humaines se résolvent naturellement. Je ne vous demande qu'une seule chose (pour moi), c'est de vous appliquer à vous bien porter et de vivre longtemps, le plus longtemps que vous pourrez.

Adieu, chère mère, répondez-moi *minutieusement*, et croyez que je vous appartiens absolument, et que je n'appartiens qu'à vous.

Je présume que la semaine prochaine je pourrai vous envoyer quelque chose de moi.

CHARLES

Jeudi, 9 juillet 1857.

Je vous assure que vous ne devez avoir aucune inquiétude à mon égard ; mais c'est vous qui m'en causez et des plus vives, et certainement ce n'est pas la lettre que vous m'avez envoyée toute pleine de désolation qui est faite pour les calmer. Si vous vous abandonnez ainsi, vous tomberez malade, et ce sera alors le pire des malheurs, et pour moi la plus insupportable des inquiétudes. Je veux que non seulement vous cherchiez des divertissements, mais je veux encore que vous ayez des jouissances nouvelles. Je trouve décidément que madame Orfila est une femme raisonnable.

Quant à mon silence, n'en cherchez pas la raison ailleurs que dans une de ces langueurs qui, à mon grand déshonneur, s'emparent quelquefois de moi et m'empêchent non seulement de me livrer à aucun travail, mais même de remplir les plus simples des devoirs. De plus, je voulais à la fois vous écrire, vous envoyer votre paroissien[1] et mon livre de Poésies.

Le paroissien n'est pas tout à fait fini ; les ouvriers, même les plus intelligents, sont si bêtes, qu'il y a eu quelques petites choses à rectifier. Cela m'a donné un peu de mal, mais vous serez contente.

Quant aux *Poésies* (parues il y a quinze jours), j'avais eu d'abord, comme vous savez, l'intention de ne pas vous les montrer. Mais, en y pensant mieux, il m'a semblé que puisque vous entendriez, après tout, parler de ce volume, au moins par les comptes rendus que je vous enverrai, la pudeur serait de ma part aussi folle que la pruderie de la vôtre. J'ai reçu pour moi seize exemplaires sur papier vulgaire et quatre sur papier de fil. Je vous ai réservé un de ces derniers, et si vous ne l'avez

1. Il avait donné à réparer un paroissien de deuil appartenant à sa mère.

pas encore reçu, c'est parce que j'ai voulu vous l'envoyer relié. Vous savez que je n'ai jamais considéré la littérature et les arts que comme poursuivant un but étranger à la morale, et que la beauté de conception et de style me suffit.

Mais ce livre, dont le titre : *Fleurs du mal*, dit tout, est revêtu, vous le verrez, d'une beauté sinistre et froide ; il a été fait avec fureur et patience. D'ailleurs la preuve de sa valeur positive est dans tout le mal qu'on en dit. Le livre met les gens en fureur. Du reste, épouvanté moi-même de l'horreur que j'allais inspirer, j'en ai retranché un tiers aux épreuves. On me refuse tout, l'esprit d'invention et même la connaissance de la langue française. Je me moque de tous ces imbéciles, et je sais que ce volume, avec ses qualités et ses défauts, fera son chemin dans la mémoire du public lettré, à côté des meilleures poésies de Victor Hugo, de Th. Gautier et même de Byron. — Une seule recommandation : puisque vous vivez avec la famille Emon, ne laissez pas le volume traîner dans les mains de mademoiselle Emon. Quant au curé, que sans doute vous recevez, vous pouvez le lui montrer. Il pensera que je me suis damné, et n'osera pas vous le dire. On avait répandu le bruit que j'allais être poursuivi, mais il n'en sera rien. Un gouvernement qui a sur les bras les terribles élections de Paris n'a pas le temps de poursuivre un fou.

Mille pardons pour tous ces enfantillages de la vanité. J'avais bien pensé à aller à Honfleur ; mais je n'osais pas vous en parler. J'avais pensé à cautériser ma fainéantise, et à la cautériser une fois pour toutes, au bord de la mer, par un travail acharné, loin de toute préoccupation frivole, soit sur mon troisième volume d'*Edgar Poë*, soit sur mon premier drame, dont il faudra bien que j'accouche bon gré, mal gré.

Mais j'ai des travaux à faire, qui ne peuvent pas se faire dans un lieu sans bibliothèque, sans estampes, et sans *curiosités esthétiques*, des *poèmes nocturnes*, et des *confessions d'un mangeur d'opium*.

Les *Poèmes nocturnes* sont pour la *Revue des Deux Mondes* ; le *Mangeur d'opium* est une nouvelle traduction d'un auteur magnifique inconnu à Paris ; c'est pour le *Moniteur*.

Je vous embrasse, chère mère, bien affectueusement.

C. B.

27 juillet 1857.

Ma chère mère, il ne faut jamais m'incriminer pour mes retards, surtout dans le cas présent.

Demandez à votre cabinet de lecture de Honfleur le numéro du *Moniteur* du *mardi* 24 *juillet*, vous y trouverez un fastueux éloge de moi ; après quoi, quand je vous aurai instruite que M. Abatucci est venu chercher noise à M. Fould à propos de cet article, lui disant : *Pourquoi faites-vous l'éloge d'un ouvrage que je veux faire poursuivre?* vous comprendrez que je suis l'occasion d'un conflit entre trois ministres.

M. Fould se trouve obligé de me défendre. Me sacrifiera-t-il? Toute la question est là.

M. Billault est si enragé qu'il a fait défendre au *Pays* de parler de moi. *Cela est absolument illégal* ; car je ne suis pas condamné, je ne suis que prévenu. — Je vais avoir communication de l'article dont M. Billault empêche illégalement l'impression ; je le ferai tirer en placards dans l'imprimerie d'un de mes amis ; j'en adresserai un à M. Fould, un à M. Pietri, un au juge d'instruction, un à mon avocat (je n'en ai pas encore) et un à M. Billaud lui-même.

J'ai pour moi *M. Fould, M. Sainte-Beuve* et *M. Mérimée* (qui est non seulement un littérateur illustre, mais le seul qui représente la littérature au Sénat), *M. Pietri*, une puissance très grande et, comme M. Mérimée, l'ami intime de l'empereur.

Il me manque une femme ; il y aurait peut-être moyen d'engager la princesse Mathilde dans cette affaire ; mais je me creuse en vain le cerveau pour trouver le moyen.

J'ai comparu devant le juge d'instruction. Mon interrogatoire a duré trois heures. J'ai trouvé d'ailleurs un magistrat très bienveillant.

Un exemplaire est relié; je saurai vous le faire parvenir sans danger (car la saisie est opérée). De même pour votre paroissien, dont je ne peux pas confier la reliure à la poste. Ne vous inquiétez de rien. J'ai déjà donné de l'argent au relieur.

J'avais envie de vous cacher tout cela ; mais franchement c'eût été absurde. Ne vous agitez pas inutilement, comme

vous faites toujours; d'ailleurs j'ai les épaules solides. Pas de confidences à M. Emon.

Vous comprenez que le voyage à Honfleur est singulièrement remis. D'ailleurs, malgré tout le temps qu'absorbe cette affaire, il faut que je finisse quatre volumes : *troisième volume d'Edgar Poë*, les *Poésies nocturnes* (de moi), les *Curiosités esthétiques* (de moi) et le *Mangeur d'opium* (traduction d'un ouvrage de De Quincey). En outre, avant la fin de l'année, il faudrait que je fisse à Honfleur mon drame et un roman.

Tout le monde m'engage à ne pas souffler mot à l'audience, dans la crainte que je ne cède à un de mes accès de colère.

On m'engage aussi à prendre un avocat célèbre et de bonnes relations avec le ministère d'État, M. Chaix d'Est-Ange, par exemple.

Je vous embrasse bien, et vous prie de ne considérer ce scandale (qui cause une vraie émotion dans Paris) que comme le fondement de ma fortune.

CHARLES

(A suivre.)

DANS LE TRAIN DES ÉVACUÉS

(DE SCHAFFHOUSE AU BOUVERET)

Le train des évacués n'est pas encore signalé quand j'entre dans la gare de Schaffhouse, où déjà le service d'ordre est organisé : peu imposant d'ailleurs et à peine nécessaire, semble-t-il. Devant une corde tendue sur fiches, quelques territoriaux paternes montent la garde et surveillent trois douzaines de curieux. La consigne est sévère ; pour pénétrer, il me faut produire la carte de circulation que m'a délivrée le service territorial, à mon passage à Berne. Sur le quai, je retrouve M. Bernheim, le délégué de notre ministère de l'Intérieur auprès des comités de rapatriement en Suisse, dont l'extrême obligeance me vaudra toutes facilités au cours de ce voyage ; il me présente aux quelques personnes que leurs fonctions ont amenées ici : l'officier du landsturm qui commande le service d'ordre, des dames de la Croix-Rouge, des membres de la municipalité de Schaffhouse. Plusieurs parlent couramment français et me documentent, en attendant le train, sur l'organisation des comités suisses.

C'est à la généreuse initiative de la Suisse — on ne le sait pas assez en France — qu'est dû l'échange des internés civils entre les États belligérants. Dès le 22 septembre 1914, moins de deux mois après la déclaration de guerre par conséquent, le Conseil fédéral décidait la création d'un *Bureau de rapa-*

triement qui siégerait à Berne et entrerait en service, sous la surveillance du département politique, aussitôt que les négociations engagées entre les puissances intéressées auraient abouti à un accord. En même temps, il faisait entendre, avec une simplicité et une générosité auxquelles on ne saurait trop rendre hommage, que la Confédération comptait participer aux charges qu'entraînerait l'adoption du projet. « Les frais de transport, dit le message, seront supportés par les États d'origine des personnes à rapatrier... Il appartiendra en revanche à la bienfaisance publique de supporter les frais d'entretien et de logement des intéressés, durant leur transit en Suisse. » Le département politique nommait aussitôt, pour chaque ville extrême du réseau de transit, — en ce qui concerne la France, à Schaffhouse et à Genève, — des commissaires d'étapes chargés d'assurer la réception, le ravitaillement et la remise en route des convois d'évacués ou d'internés civils. Après quoi, ceux-ci, pour réunir les concours et les fonds utiles, provoquaient la création, dans ces mêmes villes, de comités de rapatriement [1].

Par sa situation géographique et du fait de son gros négoce (laines et articles d'aluminium surtout), Schaffhouse, petite ville de 15 000 habitants, dont 3 000 Allemands, est en rapports constants avec l'empire, dont elle dépend économiquement, et auquel la relie encore la communauté de langue. Rien d'étonnant, par conséquent, si, aux premiers jours des hostilités, ses vœux semblèrent se tourner en faveur de nos ennemis. Le mot *vœux* ne convient peut-être pas tout à fait ; à vrai dire, Schaffhouse, comme l'immense majorité des villes de la Confédération, et même de la Suisse romande, ne mettait pas en doute le triomphe foudroyant de l'Allemagne. D'autre part, la crainte légitime qu'elle éprouvait, si proche de la frontière, de voir les opérations militaires s'étendre sur son territoire, la poussait à s'attacher à ses convictions comme à une ancre de salut.

Aussi Schaffhouse, en septembre 1914, semblait assez mal

1. Ils se sont appelés « commissions d'étapes » jusqu'à ce que le transport des évacués ait été militarisé. (Mars 1915.) Pour supplément de renseignements, voir la notice de M. Eugène Pittard, placée à la fin du *Cortège des Victimes*, le beau livre de Mme Noëlle Roger.

placée pour réaliser la constitution d'un comité de secours aux rapatriés français. Cependant, grâce à l'activité de quelques notables [1], grâce à la création, dans les cantons principaux, de sous-comités dont le zèle se traduisit aussitôt par d'innombrables envois, elle parvint à réunir, dans le plus court délai, toutes les ressources utiles : personnel, denrées, espèces. Quand, le 22 octobre 1914, le premier train français y entra, chacun se trouvait à son poste, et tout était prêt pour le recevoir.

Le rapatriement s'effectue à raison de deux trains par jour, chacun amenant en moyenne de 460 à 470 personnes. Aujourd'hui, le premier, qui arrive avec l'aube, ne s'arrête plus à Schaffhouse que le temps d'opérer le transbordement des voyageurs dans les wagons français, et il en part aussitôt pour Zurich, qui est l'étape principale. Mais il n'en était pas ainsi à l'origine, où Schaffouse avait par conséquent chaque jour un millier d'individus à nourrir, à habiller, à soigner et à réconforter ! Encore ce nombre était-il dépassé parfois ; certains jours il atteignit 1 300 !

Il y a d'ailleurs plusieurs catégories de rapatriés. Ceux que je verrai tout à l'heure, si pitoyables qu'ils puissent être, viennent du pays ; ils étaient encore voilà quelques jours, dans leur foyer où, à défaut de la liberté, ils jouissaient des facilités de tout ordre que comporte un foyer. Ce sont des *évacués volontaires* ; mais les rapatriés des premiers temps, c'étaient des *internés civils*, c'est-à-dire des Français qui, restés en Allemagne après la déclaration de guerre, ou enlevés dans les régions envahies, s'étaient vu jeter dans les camps de concentration dont ils avaient subi toutes les horreurs, sévices des gardiens, épidémies, régime de famine, etc...

Dans quel état ils arrivaient ceux-là ! En me le rapportant mes interlocuteurs hochent la tête et baissent la voix. Schaffhouse a reçu des hommes qui étaient restés quarante jours

1. Notamment M. Henri Moser, de Charlottenfeld, M. le docteur Spahn, conseiller national et maire de la ville, et M. Maurer, secrétaire de la police municipale. Parmi les comités locaux dont l'activité s'est montrée particulièrement efficace : Aarau, Coire, Winterthur, Le Bouveret, Saint-Gall, Bâle, Berne, Fribourg, Lausanne, Saint-Maurice.

dans les casemates d'Allemagne, sur des lits de copeaux qui avaient servi aux soldats. Il y en a eu qui n'avaient pas changé de chemise depuis quatre mois et dont le linge collait à la peau ; il y avait des femmes près d'accoucher ; il y avait des tuberculeux par dizaines et des agonisants et des bandes lamentables d'orphelins ou de fous qu'on avait tirés de leur asile en flammes...

Souvent, les 140 membres du comité, dont 80 sont nécessaires au fonctionnement normal du service, ne suffisaient plus à la tâche, ni les réserves aux distributions. Alors la population venait à la rescousse, chacun apportant quelque chose, les plus pauvres des sous ou leurs bras.

Entre temps d'ailleurs, l'état des esprits se modifiait. Sans doute, l'élément industriel, les gros bourgeois, les riches fabricants, apparentés à des familles badoises ou wurtembergeoises, et dont la prospérité est liée au sort des usines d'outre-Rhin, restent inféodés à la politique allemande. Mais le peuple, qui est ici très attaché à ses libertés républicaines, l'artisan, le petit employé, qui sont d'un tempérament laborieux, économe, utilitaire, se révoltent contre cette « culture » supérieure qui détruit, pour détruire, jusqu'aux arbres fruitiers dans les régions envahies, et coule au fond de la mer, avec des femmes et des enfants, ces convois de céréales dont la Suisse, pour ne pas être acculée à la famine, attend anxieusement sa part.

Il y a tout lieu de croire du reste, que le défilé des victimes de la guerre, auquel ils assistent quotidiennement, n'a pas été étranger à la nouvelle orientation de leurs sympathies : si, en leur montrant ses captifs et l'état où elle les a réduits, l'Allemagne avait compté frapper les neutres de terreur, elle s'est lourdement trompée : elle a plutôt fourni à la cause française son meilleur moyen de propagande !

Mais voici le train. Le petit groupe que nous formions sur le quai s'égaille le long des wagons qui glissent lentement, puis s'arrêtent.

— Comment, c'est le train des évacués?

— Mais oui, c'est *le* train !

A l'entrée de la gare, l'affluence ne s'est guère accrue. Les

trois douzaines de curieux n'ont pas bronché ; les chapeaux sont restés sur les têtes, et les mouchoirs dans les poches. Je me retourne vers le convoi. Là aussi calme complet. Derrière les portières fermées, à peine aperçoit-on, de loin en loin, quelques faces terreuses à l'expression figée, et seules les allées et venues des infirmières en sarrau blanc et des membres du comité mettent quelque animation sur le quai désert.

— Hein ! ce n'est pas ce que vous croyiez? — me jette en passant M. Bernheim.

Ah ! non, ce n'est pas ce que j'attendais ! J'avais imaginé une grande affluence, des frémissements de foule, des acclamations, des drapeaux, les évacués se précipitant joyeusement des wagons, du mouvement, de l'émotion, des larmes... Mais un bref contact avec les voyageurs, quelques entretiens avec eux dans les wagons — on les a priés de n'en pas descendre avant que le train du P.-L.-M., où ils doivent être transbordés, soit arrivé — vont m'aider à réformer cette première impression.

Je me suis mis à la disposition d'une mère de famille chargée d'enfants. Elle m'a écouté ; elle m'a regardé avec des yeux cernés de fièvre ; mais elle ne me répond pas ; m'entend-elle seulement? Je recommence mes offres de service et, pour les appuyer, lui tends ma carte. Elle la repousse en me disant qu'*on* leur a défendu de prendre aucun papier et qu'elle s'exposerait à être renvoyée en pays envahi, et peut-être à la prison, si elle désobéissait.

— Mais nous sommes à Schaffhouse, madame. Ici vous n'avez plus rien à craindre de l'Allemagne, vous êtes en Suisse.

— Comment, en Suisse?

Elle ne le savait pas ; non plus que la plupart de ses tristes compagnons d'exode. Voilà quatre jours que les Allemands l'ont mise dans cette cage roulante avec ses petits, qu'elle y a vécu, qu'elle n'en est pas sortie. Les premières heures, on s'intéressait aux pays, aux rencontres de la route ; on faisait attention aux noms des stations. C'est ainsi qu'elle se rappelle avoir passé par Charleville, par Conflans, et croisé d'innombrables trains de soldats ou encore d'évacués, ceux-là de Douai et de Cambrai. Et puis la fatigue est venue, on est retourné chacun à sa place pour essayer de dormir, et, quand

on se levait de la banquette, c'était pour secouer les fourmis qu'on avait dans les jambes et pour prendre sa part des distributions de café, de nouilles ou de pâtes. On ne pensait plus à regarder par la portière. On en a tant vu défiler, des pays !

Elle m'explique cela très doucement, à mi-voix, comme si elle avait peur de l'écho, des oreilles voisines, sans se plaindre ni s'étonner. Encore faut-il souvent que je lui arrache les mots. Par instants, elle a peine, semble-t-il, à joindre ses idées, et sa main remonte jusqu'à son front. Ses enfants viennent à son secours, complètent sa pensée. Eux aussi parlent bas et sans gestes, pesant leurs mots, comme les grandes personnes. Eux aussi ont le visage jauni des anémiés.

Et de temps à autre revient la question :

— Mais, au moins, monsieur, c'est bien vrai qu'on est en Suisse?

Une autre évacuée, une élégante celle-là, dont j'admirais le calme et l'habileté à réparer avec quelques tapes, de-ci, de-là, le désordre de sa toilette, soudain tressaille et tressaute, le visage devenu d'un coup cramoisi, au bruit métallique d'une bouillotte tombée d'un wagonnet. Elle a cru au choc d'une crosse de fusil.

Cependant le train du P.-L.-M. est entré en gare. Il est venu se ranger auprès du train allemand ; les portières sont ouvertes. Le transbordement commence à s'effectuer. En un instant le quai s'encombre de paquets ; chacun en porte, les petits comme les grands, aux mains, dans les bras, sur l'épaule, sur la tête. Bagage de toute nature, où figurent aussi bien les sacs antiques à talon de cuir et à flancs de tapisserie, que les cabas des vieilles et la musette du troupier, et les filets et les paniers du marché ou même quelque mallette dernier style, mais où abondent surtout les humbles ballots de la ménagère, linges et lainages mêlés, dont un vieux jupon ou un rideau de cretonne a fourni l'enveloppe, et que dépassent la queue d'un gril ou le manche d'une cuillère à pot. Ce sont les seuls restes de ce qui fut peut-être le cadre d'un foyer aisé ! Mais on ne leur a permis d'emporter que trente kilos de bagages. Aussi faut-il voir comme ils les surveillent, et comme il leur coûte de s'en séparer !

Je note un vieux dont le colis a laissé échapper quelques

lentilles. Il est à genoux sur le quai, tâchant de les ramasser mais son dos est cassé, ses mains noueuses et tremblantes, et son travail n'avance guère. Une infirmière l'engage à y renoncer, car il va mettre en retard tout son groupe. Il obéit, mais en levant sur elle un regard si navré, que la blanche silhouette qui déjà s'éloignait, revient sur ses pas, et, posant les fioles qu'elle avait en mains, l'aide maintenant, à genoux près de lui... Puis elle refait son paquet bien solidement. L'officier du landsturm qui passe, massif, imposant, lunettes sur le nez, jugulaire au menton, et qui, à ce spectacle, avait commencé par grogner un peu contre l'infirmière, se détourne, un sourire attendri sur sa grosse face. C'est ma première rencontre avec la charité suisse, dont il me faudra renoncer bientôt à enregistrer les traits délicats.

Un peu plus loin, je veux aider une femme à descendre d'un compartiment, et déjà j'ai soulevé le ballot dont le poids la courbait sur le marchepied, mais elle me repousse avec méfiance et s'éloigne en le serrant dans ses bras.

— Dame ! monsieur, — fait une autre voyageuse pour l'excuser, — après ce qui vient de nous arriver à Singen !

Et j'apprends « ce qui leur est arrivé » à Singen, extrême station du réseau allemand avant Schaffhouse : au départ de Tourcoing, — car c'est de là que vient le convoi, — la Kommandantur les avait autorisés à emporter 50 francs d'argent français, billets ou pièces blanches. 50 francs, c'était bien peu ! N'importe, cette faible somme leur permettrait, au passage en Suisse, à l'arrivée en France, de parer aux besoins de la route, aux premières dépenses, d'attendre le lendemain. Peut-être en prenant cette gracieuse mesure l'autorité allemande n'avait-elle pour objet que de faire sortir de leur cachette les espèces qu'elle n'avait pu atteindre? A Singen, sous prétexte de contrôle, les soldats ont exigé la production des porte-monnaie et des portefeuilles. Comment se serait-on méfié? Chacun a produit son argent, et on leur en a pris la moitié, parfois davantage. Il y en a à qui on n'a laissé que 10 francs, à d'autres, rien !...

Mon interlocutrice m'a fait ce récit d'une voix égale, et sans indignation, de cette même voix atone qui est celle de tous les évacués.

Je commence à comprendre, maintenant, dans quel état de dépression morale et d'épuisement physique nous arrivent ces malheureux qui, pendant trois ans, ont subi là-bas la crosse de l'étranger, les vexations, les sévices, les amendes et la prison, et pourquoi tout à l'heure ce train de la délivrance est entré en gare, muet et portes closes, comme un convoi funéraire. Je comprends aussi l'accueil des Schaffhousois, silencieux et grave d'abord, un peu réservé dans ses manifestations, mais au fond si prévenant et si familial.

Les voici à présent qui défilent, avec leur numéro d'ordre suspendu au cou, colis vivants que l'Allemagne renvoie à la France. (Demain, à Zurich, je constaterai, à l'arrivée d'un autre train, que ces numéros ont été tracés sur les fiches d'expédition d'une filature de Roubaix.) Entre les rangs des curieux, ils passent bien sages, bien dociles, indifférents à tout, semble-t-il. Au sortir de la gare, ils sont divisés en neuf groupes ou escouades de 50 ou 60 personnes qui vont d'abord collationner dans divers hôtels avant d'aller au siège du comité, où je les retrouverai bientôt. En tête de chaque escouade se détache la silhouette blanche d'une infirmière, et, pour aider aux mères de familles, chacun des territoriaux de service porte dans ses bras un poupon dont la menotte joue avec le pompon de son shako.

***

Un tramway stationne devant la gare, attendant les malades pour les emmener à l'infirmerie. Il n'aura pas une nombreuse clientèle aujourd'hui ; à peine quatre ou cinq personnes, et plutôt exténuées de fatigue que malades.

Le tramway s'arrête à l'Haldenbau, une vieille usine devenue le siège principal du comité. Les Samaritains, infirmiers militaires dont la vareuse verte porte la croix rouge au collet, aident les malades à descendre de voiture et à gagner l'infirmerie.

C'est une calme petite salle, dont l'examen révèle des attentions délicates : pour étouffer le bruit, un tapis de liège recouvre le plancher ; des roses décorent les tables ; la lumière des ampoules électriques n'arrive au yeux que tamisée par des abat-jour. Aux murs un Christ, pour rappeler à l'hôte

douloureux que Dieu lui-même a souffert ; les effigies des fondateurs de la Croix-Rouge, pour qu'il sente mieux que la pitié des hommes est ici avec lui ; des illustrations patriotiques extraites des magazines de chez nous, pour qu'il reprenne confiance, s'il en a jamais douté, dans la fortune de la France. Et voici que s'avancent les infirmières, si nettes, si calmes elles aussi, avec leur douce figure sérieuse, leurs cheveux séparés en bandeaux, leur guimpe claire... Et des lits très blancs invitent au repos.

— Oh ! Madame, je peux m'étendre? — demandent les malades à peine le seuil franchi.

Au-dessus est le bureau de change où on fournit les évacués de monnaie suisse ou française au meilleur cours [1]. Puis le vestiaire : quinze longs comptoirs s'y étalent, chargés de vêtements, de sous-vêtements de toutes sortes. Une dame du comité est préposée à chacun. On m'en montre une dont la fille unique, à se prodiguer ici, a gagné une mauvaise angine rapportée de Rastatt par les évacués, et qui en est morte. A Genève, on me citera une autre de ces magnifiques infirmières, que l'ardeur de son dévouement a consumée dans tout l'éclat de la jeunesse. Il faudrait que tout le monde sût cela chez nous.

Au-dessus encore, le magasin. J'y admire d'abondantes réserves, soigneusement classées par catégories. Pris un peu au dépourvu à l'origine, le gouvernement français y a, depuis dix-huit mois, largement contribué par l'intermédiaire du *Vêtement du prisonnier de guerre.* On me dit que ses envois peuvent être évalués entre 1 500 000 et 2 millions de francs. Mais la générosité suisse ne saurait se contenter du rôle d'intermédiaire. Schaffhouse et Zurich, pour leur part, ont distribué plus de 500 000 francs de marchandises ; le comité de Bâle, à lui seul, a réuni plus de 40 000 francs d'espèces et expédié plus de 10 000 kilos de vêtements.

Et les dons continuent d'affluer. Certains prennent une forme particulièrement touchante. On me montre des monceaux de tablettes de chocolat dont l'enveloppe, ornée du drapeau fédéral, porte ces mots : « X. et Y. (les fabricants)

1. Le change des bons municipaux se fait à Évian.

vous souhaitent la bienvenue en Suisse, et une heureuse rentrée en France ! » Plus loin, voici une énorme pile de journaux qu'un Schaffhousois, peu fortuné, recueille chaque jour dans les express à l'intention des rapatriés. Et encore des layettes, dont chacune renferme une lettre : les tendres souhaits de la bonne fée qui la fit, pour le bébé qui la recevra.

Comme nous descendons l'escalier, nous croisons la première escouade qui monte au vestiaire. Les ménagères hésitent d'abord, un peu étonnées, à l'aspect de tant de marchandises offertes, et doutent encore si vraiment elles y peuvent choisir. Même elles contiennent leurs enfants quand ils veulent les entraîner vers les comptoirs et manifestent leur joie à la vue de quelque article tentateur. Étonnante discrétion chez ces malheureux privés de tout depuis si longtemps. Il faut que les dames des comptoirs les encouragent :

— C'est à vous, madame, ce joli enfant? Voyons, il me semble que son béret n'est plus très frais... Oh ! les souliers de cette petite fille, mais elle ne peut pas rester ainsi !... Prenez encore ce tablier, et puis ce châle ; il vous sera utile pour la nuit.

Alors, peu à peu, tout de même, les physionomies se détendent, les lèvres se desserrent, la circulation s'active autour des comptoirs, les enfants s'apprivoisent jusqu'à laisser prendre sur leurs petits poings fermés la mesure de leurs chaussettes. Et les mamans, maintenant qu'ils se trouvent pourvus, s'arrêtent, pensives, devant des feutres noirs garnis de belles plumes vertes ou des cloches de paille semées de roses pompons...

Quand il fait soleil, après qu'ils se sont livrés aux ablutions nécessaires, on promène les rapatriés dans la petite ville, en choisissant les plus belles voies. On les fait asseoir dans les parcs, on les conduit jusqu'à la chute du Rhin qui, malgré les enlaidissements que l'homme ajoute à la splendeur des sites, malgré le pont de chemin de fer qui la domine et le petit parapluie de zinc déposé sur une roche à l'usage des touristes altérés, offre un magnifique spectacle. Puis on les ramène à l'auberge, et, après un copieux repas, avec de la viande et du vin dont beaucoup avaient eu le temps d'oublier

le goût, on les rassemble dans une vaste salle de concert où ils voient défiler sur l'écran cinématographique nos poilus et nos canons, où pour eux chantent de jeunes Schaffhousoises, gentiment parées, où une chorale fait entendre l'hymne suisse, la *Brabançonne*, la *Marseillaise* !...

Les plus brisés de fatigue se lèvent, un frisson parcourt la salle, les mouchoirs sortent des poches...

Lorsque, une heure plus tard, le convoi quitte Schaffhouse, bien des voyageurs sont aux portières, les petites mains — et même les grandes — se tendent sans vergogne vers les distributeurs de chocolat, d'oreillers, de drapeaux — et de tout le train s'élève le cri de : « Vive la Suisse ! »

***

J'ai voulu voir d'autres trains. Après cette première journée passée à Schaffhouse avec les évacués de Tourcoing, je suis monté le lendemain en voiture à Zurich avec ceux d'Arras, et je les ai conduits à Évian, point terminus ; j'ai encore voyagé de Fribourg à Lausanne avec un troisième convoi dont les voyageurs étaient originaires de la région minière : Lens, Liévin, Courrières. Dans ces trois trains, j'allais de compartiment en compartiment, m'arrêtant à causer avec les voyageurs de bonne volonté, sans distinction de classe : des commerçants, la femme d'un gros industriel à laquelle — je le note en passant — on avait laissé au cou et aux doigts des bijoux de prix, des ouvriers de fabrique ou de vieux petits rentiers. Et à tous je demandais en substance, avec les précautions convenables :

— Mais pourquoi rentrez-vous? Vous avez supporté les horreurs de l'invasion pendant trois ans et plus. Il est évident que l'heure de la paix se rapproche. En quittant ces maisons, ces meubles, que votre présence sauvegardait, vous risquez de les vouer à la destruction. Qu'est-ce donc qui vous a fait partir, puisque enfin vous êtes des évacués « volontaires »? Etes-vous bien sûrs de ne point regretter quelque jour votre décision ?

La réponse a été unanime : la vie n'est plus possible là-bas ; le régime est trop dur : ils ne le supporteraient pas un hiver de plus.

D'abord, il n'y a plus rien à manger, Le sucre, à Tourcoing, valait 14 francs le kilo, le beurre 12 francs, quand on pouvait s'en procurer en contrebande, et 24 francs dans les fermes; les pommes de terre 1 fr. 50. Encore la patate est-elle interdite ; elle est réservée aux officiers allemands, comme la viande, dont le prix oscille, suivant la nature et la qualité, entre 4 et 25 francs, comme les œufs que l'on est trop heureux de payer 1 franc pièce, quand on en trouve. D'ailleurs, toutes les maisons d'alimentation sont fermées, notamment les boucheries.

Il y a bien le ravitaillement hispano-américain dont les bienfaits sont inappréciables. Mais ses stocks diminuent chaque jour, du fait des sous-marins. En outre, si désintéressé qu'il soit, il ne s'effectue pas à titre gracieux, et où trouver de l'argent? Depuis la guerre, tout mouvement économique est arrêté ; l'enlèvement de leur matériel a réduit les usines au chômage, les bas de laine se sont vidés.

Les riches ont pu, sans trop en souffrir, traverser ces années de famine. Sans doute, ils ont payé cher la satisfaction de manger à tous les repas, mais enfin ils ont mangé, et il faut leur rendre cette justice que, tant qu'il y a eu des vivres, ils ont aidé les pauvres. Mais ceux-ci, depuis des mois, se nourrissent de choux-navets, nourriture jadis réservée au bétail et qu'ils paient encore 30 sous le kilo.

On ne trouve plus rien à se mettre sous la dent aux régions envahies : cruelle réalité que l'occupant ne constate pas moins que l'habitant. Tous les jours, les soldats allemands venaient mendier dans les maisons. Chacun en a vu qui s'arrangeaient avec les « forceurs de frontière », les laissant introduire des denrées en fraude moyennant une petite part du profit. Le chantage vis-à-vis du Boche était fréquent — et de bonne guerre d'ailleurs : « Laisse-moi emporter ces pommes de terre ou je vais dire à la Kommandantur que tu as gardé les œufs du capitaine ! »

Avec cela, mille vexations. Moins de sévices qu'au début peut-être. Bien que la morgue de ses officiers demeure, le Teuton sent la partie gravement compromise ; il s'inquiète de l'avenir. Dans les premiers temps, on a vu des horreurs ; maintenant les coups de crosse, les châtiments corporels, les mesures de coercition immédiate se font plus rares. L'Alle-

mand, désormais, procède surtout par proclamations et par arrêtés. Il cache sa brutalité derrière les apparences de la légalité. Il invoque des prétextes pour justifier ses exactions ; il prend la peine de répondre, avec un sourire de feinte commisération : « C'est la guerre », quand une réclamation trop motivée se fait entendre.

Mais quel régime ! Réquisitions sur perquisitions, prison sur amendes. On a saisi le cuir après le cuivre, les habitants refusant de le livrer. Il faut un laisser-passer pour aller voir une parente malade dans un village voisin. Les sentinelles lâchent des chiens de police sur les délinquants. Si l'on est apte encore à rendre quelques services, à fournir quelque travail, on n'est jamais sûr de coucher dans son lit. Tout à coup, en pleine nuit, une sonnerie retentit ; des soldats gardent les deux extrémités de la rue, chacun doit se présenter dans le costume où il se trouve. Qu'il pleuve ou qu'il gèle, qu'importe? plusieurs ont gagné une bronchite mortelle à ce jeu-là. Quelquefois, la rafle s'opère l'après-midi; on fait arrêter les tramways, on fouille les voyageurs et, ouste ! aux champs ou à l'usine ! A résister on encourt la privation de nourriture ou même la déportation. Personne ne peut se croire en sûreté, même ceux que sembleraient protéger leur rang, leur dignité ou leurs fonctions.

Les officiers allemands ont tout fait pour être reçus dans les maisons et les châteaux; ils n'ont pas réussi. Aussi bien, à les accueillir, une famille aurait été l'objet de la réprobation générale. Alors ils se vengent de leur mieux ; les notables ont été emmenés en otages, les curés qui s'opposaient à ce qu'on enlevât leurs cloches ont été arrêtés. Un jour, l'autorité allemande s'aperçoit que les Roubaisiens ont d'autres nouvelles de France que celles qu'elle leur laisse lire dans le *Bruxellois* ou dans les feuilles allemandes. Elle arrête tout le monde dans un immeuble où elle soupçonne l'installation d'un appareil de télégraphie sans fil. Le poste, elle ne le découvrira jamais, mais une jeune fille est encore en prison pour cette affaire, et une femme y est morte. D'ailleurs, qui n'a fait de prison, peu ou prou, là-bas?

Et puis, que de contraintes, de souffrances dont on ne saurait se rendre compte à distance et sans les avoir subies !

— celles qui dérivent de l'oisiveté par exemple. Car à quoi employer son temps? Le négoce? il n'y en a plus. La culture? pourquoi semer, puisqu'on n'est pas sûr de récolter et qu'une réquisition à tout moment peut vous priver du fruit de vos efforts? Lire? Comment penser à autre chose qu'au drame dont on est à la fois le témoin et la victime? Écrire? mais les lettres ne partent pas, ou elles n'arrivent jamais à destination. Trop heureux si, une fois par trimestre, on apprend par un prisonnier d'Allemagne que les êtres chers sont encore en vie !

Les écoles sont fermées, faute de professeurs, faute de charbon, et les enfants, si nombreux dans les familles du Nord, musent, vagabondent et font les diables du matin au soir, livrés à tous les mauvais instincts que peut déchaîner ce régime de ruse, de force et de rapine.

Et puis, le spectacle de choses atroces, comme le martyre des prisonniers russes, réduits à fouiller, comme des chiens, les boîtes à ordures, et à qui l'habitant n'a pas le droit de donner un morceau de pain ! Pour une peccadille, on les attache au poteau pendant des heures ; ils sont menés à coups de poing et de crosse, visages tuméfiés, reins ensanglantés !

Voilà ce que les évacués ont supporté. Ils étaient si fort attachés à leur ville, ou à leur hameau, à leur foyer, à leur cimetière ! Ils voulaient être là quand les libérateurs arriveraient enfin. Tapis dans leur maison, sans feu et sans lumière après neuf heures du soir, derrière leurs vitres badigeonnées, le ventre creux, tressaillant aux coups de sonnette, assourdis par le canon, terrorisés par le Boche, ils ont raidi leur volonté pour durer. Pendant plus de trois ans, ils ont vécu de faire crédit au lendemain. Et puis, ils ont appris, par d'autres évacués qui venaient du front, que les Allemands, dans leur retraite, ne laissaient pas une pierre debout et que l'artillerie alliée, — comment pourrait-il en être autrement? — faisait, elle aussi, bien des ruines. Et ils se sont dit : « A quoi bon? » On les a prévenus que bientôt, la Kommandantur ne laisserait plus partir les filles de quinze ans; ils ont vu qu'elle leur prenait les garçons du même âge ; et ils se sont demandé s'ils avaient le droit d'exposer ainsi leurs enfants. Enfin, cette

atmosphère d'oppression, de délation et d'horreur leur était devenue intolérable. De sorte qu'un jour, ils se sont trouvés dans les bureaux de la Kommandantur, demandant leur évacuation.

Après quoi, ils ont commencé à mettre en ordre leurs petites affaires, apprenant de mémoire, puisqu'il leur est défendu d'emporter aucun papier, les adresses indispensables, brûlant de nuit les photographies, les lettres, choisissant le lot de ce qu'ils pourraient sauver du désastre, donnant un dernier coup d'œil au reste et le détruisant quand ils en avaient le courage. Et puis, ils ont recommencé d'attendre. Car jusqu'au dernier moment ils n'ont pas été sûrs de pouvoir partir. Il y en a qui ont langui plusieurs mois.

Quelques-uns me content que, le jour du départ, dans les locaux de la gare où on les retenait depuis six heures, après la fouille dont on n'a pas même épargné les investigations à une femme enceinte à pleine ceinture, un général allemand présidait à la formation du convoi ; il a les complimentés sur leur départ :

— Eh bien, vous allez revoir votre belle France ! Vous avez raison de partir : comme ça vous ne verrez pas sauter votre maison !

*
* *

Comme je l'ai indiqué tout à l'heure, le rapatriement s'effectue chaque jour en deux convois d'environ 500 voyageurs chacun, placés sous la surveillance du Service sanitaire suisse (un officier et six soldats) et qui suivent le même itinéraire : Schaffhouse, Zurich, Olten, Berne, Fribourg, Lausanne, Saint-Maurice, Le Bouveret, Évian. Pour décharger la tête de ligne, on a reporté l'étape principale de l'un d'eux à la ville suivante : Zurich fait pour les évacués du matin ce que Schaffhouse fait pour ceux de l'après-midi. Je ne saurais entrer dans le détail, de l'organisation et du fonctionnement de son comité sans tomber dans des redites [1].

Il faut noter pourtant, à Zurich, l'organisation de la pou-

1. J'espère que ce seul rapprochement prendra la valeur d'un réel hommage. Le gouvernement français vient d'ailleurs de décorer les deux comités de Schaffhouse et de Zurich dans la personne de leurs secrétaires, MM. Maurer et Wixler.

ponnière, particulièrement réussie. On l'a installée dans un wagon, de sorte que, sitôt la descente du train, les infirmières peuvent y emmener les enfants, tandis que les parents se lavent à grande eau sur le quai. D'abord de grosses larmes, et parfois bruyantes, quand les bébés se voient séparés de leur maman ; mais les croquignoles et les douces paroles les apprivoisent vite. Les voici tout nus, s'étirant avec délices sur un matelas, un sucre d'orge au bec. Les coiffes de la Croix-Rouge se penchent sur eux, des mains expertes savonnent, essuient, brossent ces petits membres, démêlent et peignent les chevelures, rhabillent à neuf tous ces enfants.

— En voilà un de « fini », donnez-m'en un autre !

Zurich ouvre la série des stations où l'affluence du public devient considérable. Elle s'accroît à mesure que le train se rapproche de la Suisse romande. A Schaffhouse, toutes les attentions dues aux malades, des soins, de la douceur ; à Zurich, encore un peu de réserve. A Berne, le public d'une capitale cosmopolite ; la langue est encore l'allemand, mais les petites filles des écoles ont appris des chansons en français pour les chanter aux évacués. Beaucoup de Français d'ailleurs. Une dame de l'ambassade distribue des fleurs, elle n'en a jamais assez. Un de nos prisonniers internés s'avance dans son uniforme bleu horizon ; un cri de « Vive la France ! » jaillit du train à sa vue. Il retrouve des « pays » parmi les évacués. Effusions, étreintes. A Fribourg, siège de la mission catholique, quelques soutanes dans une foule empressée :

— Tiens ! v'la des curés ! — s'écrie un gamin du train.

Mais, dans le ton de sa gouaillerie, on démêle la satisfaction de quelqu'un qui retrouve des silhouettes familières.

Maintenant, aux deux côtés de la voie, dans la campagne, les signes de bienvenue se multiplient. J'ai vu un paysan arrêter sa carriole et se découvrir gravement, un jardinier brandir sa bêche, des ouvriers de fabrique agiter leur tablier vert, une femme qui étendait son linge saluer avec un drap. Le convoi répond par de longs cris, les petits battent des mains.

Les propos sont devenus plus libres, les regards plus vifs, les attitudes plus aisées. Un petit vieux aux yeux malins veut bien m'expliquer l'aspect assez énigmatique de son

bagage. Ce n'est pas, comme je l'avais imaginé d'abord, un simple sac à pommes de terre dont il a reprisé les trous avec des ficelles, mais bien une malle à compartiments. Au fond, les bas, chaussettes, caleçons de rechange ; au milieu, les vêtements de laine ; en haut, les denrées de bouche. Pour atteindre quelque objet, il suffit de dénouer les ficelles du trou correspondant et de plonger le bras. Ce petit vieux a l'air très satisfait des éloges que je donne à son ingéniosité.

Une jeune fille me conte comment elle s'y est prise pour faire évacuer son fiancé. Pendant plusieurs mois, elle lui a appris à se vêtir, à marcher, à parler comme une femme. Pour ajouter à la vraisemblance du travesti, un voisin lui faisait ostensiblement la cour. Quelle émotion quand il s'est présenté à la Kommandantur, en jupons, chapeau à fleurs et voilette, avec les papiers d'une jeune fille qui venait de mourir ! Heureusement, le soldat allemand dont ils s'étaient assuré la complicité ne l'a pas trahi. Le fiancé est au front maintenant.

Voici des jeunes filles de Douai, qui sont restées vingt et un jours à Saint-Amand sur des lits de paille où les soldats allemands avaient couché pendant des mois ; elles chantent des complaintes composées aux pays envahis. Évidemment Béranger ou Pierre Dupont ne les auraient pas signées :

Écoutez, mères de famille,
Ce que je vais vous chanter.
C'est au sujet d'la guerre
Qui vient d'se déclarer.
Pauvre mari et ses petits
Sont partis défend' la frontière.
Tout ça pour quoi? tout ça pour qui?
Tout ça la faut' d'un' gross' canaille !

Mais le refrain témoigne d'un bel état d'esprit :

Il ne faut pas pleurer
Ni se décourager,
Car maint'nant c'est plus 70 :
Les Français ne s'ront plus trahis
Et les brav' généraux
N'auront plus de repos
Pour chasser cet' band' de bourreaux !

Et encore :

Dieu saura nous venger,
Guillaum' s'ra écorché,
Guillaum', notre drapeau
Flott'ra sur ton tombeau !

*
* *

Tandis que je vais ainsi, cueillant des impressions, je croise à tout instant des dames de la Croix-Rouge qui s'affairent, des lettres dans les mains, ou griffonnant hâtivement des notes sur un calepin. Quel moyen plus efficace de réconforter les évacués que de leur porter des nouvelles de ceux dont ils ne savent rien depuis si longtemps : parents de France, soldats au front, prisonniers d'Allemagne, — ou de leur fournir les moyens de les retrouver?

Chacune des œuvres qui, tout le long du trajet, entre Schaffhouse et le Bouveret, se sont dévouées à nos compatriotes, a donc fondé une section de recherches, qui a son bureau et ses délégués. Le bureau s'est mis à la disposition des offices et des familles françaises pour ouvrir des enquêtes auprès des rapatriés, ou leur faire tenir des lettres au passage. Les délégués visitent chaque convoi. A Zurich, c'est l'œuvre de M. de Meyenburg; à Berne, celle de madame Valentin; à Fribourg, celle de madame la baronne de Montenach ; à Lausanne, les Samaritaines de madame Quinche. Au Bouveret, le comité de MM. Gustave Curdy et de Jongh héberge généreusement les familles venues au devant de leurs membres rapatriés, et qui, faute de ressources, se verraient dans l'obligation de les quitter aussitôt. Malheureusement il passe bien des convois sans que se produise une de ces rencontres.

Par contre, que de témoignages sûrs sont ainsi recueillis qui, transmis sur l'heure à ceux qui attendent en France, apporteront aux uns la joie d'une réunion prochaine, aux autres des certitudes, voire des détails circonstanciés qu'ils désespéraient d'avoir jamais !

Hélas, le mot de « mort » revient souvent dans les réponses des évacués. Que de vides, surtout dans les rangs des vieillards !

J'admire les jeunes femmes (presque toutes du meilleur monde) qui vont de compartiment en compartiment, compulsant la liste du train et leurs fiches, pressant de questions les voyageurs, forçant les mémoires à se souvenir et à préciser. Ce soir, après une journée exténuante, elles auront encore, dans la poussière des bureaux, la lourde et pénible tâche d'informer nos familles dans les termes les plus consolants.

Maintenant nous arrivons. D'un tunnel, le train a débouché au long du lac Léman, au pied des Alpes. Lausanne, Vevey, Territet, Saint-Maurice, Le Bouveret, Saint-Gingolph, autant de noms qui sonnent à la française. Dans chaque gare nouvelle, de nouveaux wagonnets chargés de provisions de bouche fondent au passage, les appétits n'en paraissent pas diminués, au contraire ! L'enthousiasme grandit. Ce ne sont plus seulement des passants qui saluent le train, mais la population tout entière. La circulation est devenue impossible dans les couloirs, tous les voyageurs s'y pressent aux portières et chaque fois que le train s'arrête ou s'ébranle, ils crient interminablement, à plein gosier, « Vive la Suisse ! » tandis que le quai répond : « Vive la France ! »

Ah ! oui, vive la Suisse ! vive le Peuple qui, prenant à son compte la belle devise de la Croix-Rouge : « *Inter arma Caritas* » a su, en quelques heures, dans le convoi famélique, noir et silencieux de ce matin, ranimer la vie et l'espérance.

Sans doute bientôt, pleins des souvenirs qu'ils rapportent, les évacués deviendront les ardents défenseurs de la cause suisse en France, — car il y a une cause suisse à cette heure, où les conséquences économiques de la guerre ne pèsent pas moins sur les neutres que sur les belligérants. Mais l'opinion publique est souvent lente à se former ; il importe de l'y aider ; il faut que chacun prenne conscience chez nous de l'immense dette de gratitude que nous avons contractée envers la République helvétique. D'ailleurs, il n'y va pas seulement de notre devoir, mais aussi de l'intérêt national : est-ce que le récent changement opéré au sein du Conseil fédéral ne vient pas de nous montrer tout ce que pourront les sympathies qui nous sont déjà acquises, si nous savons en seconder l'action? Plusieurs fois, depuis mon retour ici, il m'est arrivé d'entendre des gens insinuer : « Oui, les Suisses sont de bons distributeurs », lais-

sant entendre que les Suisses, sans bourse délier, se faisaient honneur des envois du gouvernement français. Quand bien même cela serait, il faudrait déjà les remercier du zèle, de la charité, de la persévérance, de la méthode qu'ils ont dépensés, et dont l'apport dépasse de loin la valeur d'une contribution pécuniaire. Mais cela est faux : on a lu plus haut les chiffres qui établissent la part de la Confédération dans les largesses de Zurich, de Schaffhouse, de Bâle. J'ajoute que la plupart des œuvres suisses ne reçoivent de nous aucune subvention. Mais veut-on une anecdote qui témoigne particulièrement de leur désintéressement? Il fut question, voici quelques mois, de cesser les envois français de vivres et de vêtements en Suisse, et de les distribuer sur le sol français, à Thonon et à Évian. J'étais présent quand cette décision, heureusement rapportée, fut signifiee à M. le pasteur Cuindet, président du comité de Zurich. Il s'inclina, comme s'était incliné le comité de Genève — qui ne s'en est pas encore consolé —, lorsque les convois de nos évacués furent détournés de la ligne Genève-Annemasse. Il déclara seulement que, de ce fait, un plus gros effort s'imposait à la Suisse, et que rien ne serait changé dans les distributions de Zurich.

Que de faits je pourrais encore citer qui attestent la sympathie et la constance des œuvres helvétiques en faveur de nos rapatriés ! La ville de Fribourg, à la nouvelle qu'elle cesserait d'être une station du parcours, s'émut au point que le haut Conseil fédéral la blâma dans un rescrit officiel affiché dans la Suisse entière, — et que l'arrêt y dût être rétabli ! Et n'oublions pas que Schaffhouse va célébrer le passage du *deux cent cinquante millième* évacué français.

C'est à ceux dont je parlais tout à l'heure, aux défiants, aux sceptiques, aux gens qui ont toujours peur d'être dupes ou de le paraître, que je dédie ces notes ; je n'y ai traduit que bien faiblement mon admiration et ma gratitude.

JACQUES CREPET

FIGURES ITALIENNES D'AUJOURD'HUI

GABRIELE D'ANNUNZIO

I

LA LÉGENDE

Il y a une légende d'annunzienne. Elle a, comme toutes les légendes, une part de vérité, mais la part d'erreur déformatrice y est peut-être plus considérable qu'en toutes celles dont sont entourées les célébrités. Cela tient à ce que d'Annunzio, par goût du paradoxe, semble s'être efforcé d'en encourager la diffusion. Ses faits et gestes ont toujours été divulgués à travers le monde avec un si grand soin, qu'un service d'information spécial paraissait attaché à sa personne. Ce Méridional, dont l'imagination est touchée d'Orient, se donnait volontiers des airs d'Alcibiade ; et on lui en prêtait, naturellement, plus encore qu'il ne s'en donnait.

Tout raffiné qu'il est, il a une façon brutale de désirer la gloire ; elle a souri à sa première jeunesse et il n'a cessé d'aspirer à son étreinte ; il la voulait prompte et tapageuse, un peu maquillée. Et je ne suis pas certain qu'il lui déplût de se voir représenté par la chronique, écrivant, en robe de pourpre, dans l'aube à peine rosée, sur un lutrin gothique, éclairé de deux torches, aux terrasses de sa villa Caponcino,

dans le village de Settignano aux beaux cyprès. Peut-être aimait-il qu'on le décrivît entrant nu dans la mer, dressé sur un cheval blanc, comme un dieu marin vainqueur du flot. Et sur la plage l'attendait, en guise de sortie de bain, le manteau des empereurs ; il est vrai que la plage de Viareggio, toutes lorgnettes mondaines braquées, était peu faite pour ces divertissements héroïques ! Il acceptait que l'oreiller de pourpre de ses préférées fît le tour du monde — du monde où l'on potine. Prêtre disert de l'antique, il imita jusqu'à l'exil les hommes illustres des vieux âges, et s'il n'écrivit point ses *Tristes*, c'est que la France fut loin d'être amère pour lui, comme pour Ovide les terres où il s'était réfugié. La légende d'annunzienne n'a jamais manqué de couleur, si elle a parfois manqué de discrétion ; elle a toujours paru un peu théâtrale.

Légende simpliste, sans doute. Celui qui approcherait l'homme serait frappé avant tout de l'admirable puissance de foi et de travail qui fait vibrer toute son existence. Il y trouverait des années qui ont l'unité d'un destin de moine. L'œuvre à réaliser les emplit de ferveur. Ces années-là exaltent une vie entière. Ce sont elles surtout qu'on doit regarder, elles et l'œuvre qu'elles ont enfantée.

L'œuvre ! Elle est immense et diverse, exagérément touffue, fleurie d'une abondance verbale enivrée de soi-même. Mais l'œuvre aussi a sa légende, surtout à l'étranger. On en a une vision par trop unilatérale, et cela provient, sans doute, de ce qu'elle n'est que partiellement connue. Le d'Annunzio dont la gloire est universelle, c'est le d'Annunzio romancier. C'est à *l'Enfant de Volupté*, aux *Vierges aux Rochers*, au *Feu*, que pense le lettré français, quand il évoque son nom. Quoique des traductions aient aussi propagé sa poésie, on la lit beaucoup moins. Un traducteur trahit toujours un peu et il trahit les lyriques plus que les prosateurs. Or les romans de d'Annunzio ne donnent de son talent qu'une image incomplète.

C'est cette image qu'on a conservée : celle d'un sensuel, ramenant sa connaissance du monde à une série de frissons nerveux délicats ou violents, et multipliant par l'imagination la fièvre de ses papilles ; celle d'un artiste nécessairement égoïste, par conséquent éloigné de toute communion sociale,

et, à plus forte raison, de toute idée d'intervention dans la direction de la chose publique. D'Annunzio représentait hier dans l'art, pour la plupart de ses lecteurs, le dernier type, conservé par le symbolisme, des contempteurs orgueilleux, « vivant dans le dandysme, épris des seules rimes », comme il représentait dans la vie le dernier exemplaire des fantaisistes qui composèrent les phalanges tapageusement costumées de la *Jeune France*.

II

LE POÈTE NATIONAL

Mais ce sont là deux images fausses, et la guerre devait démontrer leur fausseté ; la guerre a fait apparaître aux yeux du monde, en d'Annunzio, un grand citoyen et un héroïque soldat. On a compris que le geste de d'Annunzio, aviateur, complétait le geste de d'Annunzio, prêcheur de guerre; mais trop souvent cependant, on a cru que ce dernier n'était qu'un mouvement isolé, déterminé par l'ardeur d'un moment historique exceptionnel. Il est au contraire le prolongement d'une pensée tenace, qui naît avec le génie poétique du chantre des *Laudi*, qui s'encourage et se fortifie à mesure que passent les années.

Bien avant la guerre européenne, d'Annunzio avait obéi à cette obscure injonction qui, de Dante à Carducci, appelle tous les lyriques à conduire, en chantant, les destinées du peuple italien. Poète national, il l'était par l'impulsion constante qu'il prétendit donner à l'ardeur du patriotisme de son pays. Il l'était peut-être aussi — mais l'induction est plus hasardeuse — par les répercussions des événements italiens sur son œuvre.

Les conditions de la vie publique, les hasards heureux et malheureux qu'a connus l'Italie, écrit M. Borgèse, critique perspicace, se reflètent dans cette œuvre, tantôt l'illuminant, tantôt la recouvrant comme d'une patine opaque et d'un voile de souffrance ambiguë. L'élan irréfléchi et vaillant de son jeune lyrisme coïncide avec la folie africaniste, l'orgueil crispien, la fureur aventurière de la *terza*

Roma, tandis que l'anxieux et incertain recueillement qui va de *Giovanni Episcopo* à la *Gioconda* correspond à la période des désastres, de Dogali à Abba Carima... Revenues la paix et la confiance, l'Italie établit les bases de sa prospérité future et Gabriele d'Annunzio restaura, dans son esprit, l'harmonie joyeuse de sa jeunesse, la symphonisant dans l'ampleur des expériences vécues et dans la richesse d'un cerveau mûri.

Quoi qu'il en soit de cette dernière interprétation, il reste vrai que d'Annunzio est le poète de la Troisième Italie.

Faut-il remonter aux temps où, transplanté de Pescara d'Abruzzes au collège de Prato, il écrivait à son ancien maître que « sa mission sur cette terre était, d'une part, d'enseigner au peuple à aimer son pays et à être d'honnêtes citoyens ; et d'autre part, de haïr à mort les ennemis d'Italie et de les combattre toujours »? Ces grands serments font sourire quand les faits ultérieurs viennent les démentir ; mais à la lumière d'aujourd'hui, oserons-nous railler celui-ci?

Faut-il se souvenir de cette *Ode au Roi d'Italie* publiée en 1879 par le poète de quinze ans — l'âge où Victor Hugo envoyait aux jeux floraux de Toulouse les odes qui le révélèrent? Nous retrouvons dans un tel début l'annonce des strophes que d'Annunzio écrivit plus tard à la louange du souverain actuel. Mais ce ne sont là que les balbutiements peu significatifs d'une idée qui devait prendre, quelques années plus tard, toute son ampleur et sa précision.

III

LE POÈTE ET LA MER

Je crois que le nationalisme impérialiste de Gabriele d'Annunzio a une double origine. La première, c'est la contemplation de la mer, la seconde, c'est la force active du nietzschéisme transposé de l'individualisme dominateur en collectivisme aggressif. On peut suivre dans l'œuvre entière ces deux courants convergents.

La mer, d'abord. — Il était tout naturel que ce fils des Abruzzes emportât dans les yeux l'image mouvante de la mer bleue. Dans l'eurythmie des vagues, dans ce mystérieux balancement des ondes qui traduit en dessins d'écumes, sur le sable ou le rocher des côtes, le puissant travail des profondeurs, s'indique la cadence d'une ode, l'ample déroulement d'un vers ; et la liberté des vents, tantôt cueillant, à la crête d'une vague, la fleur blanche de l'embrun, tantôt soulevant la véhémence des flots en héroïques tempêtes, est sœur de la liberté de l'esprit lyrique ; elle lui est un exemple et une incitation. Baudelaire a dit :

> Homme libre, toujours, tu chériras la mer.
> La mer est ton miroir. Tu contemples ton âme
> Dans le déroulement infini de sa lame...

La mer, c'est le champ de l'aventure, en laquelle s'exalte le don de soi. Nefs chargées de couronnes et de drapeaux hissés, qui fendez de l'étrave l'eau calme des ports, au pied des quais pavoisés : où vous allez, le rêve va, car c'est l'inconnu sauvage et riant, les Atlantides en fleurs, les Tropiques balayés de palmes, la riche découverte des conquérants. Tous les poètes ont poussé dans leur âme le *Thalassa !* enivré des Grecs.

Celui-ci plus que tout autre. L'Italie n'est-elle pas fille de la mer? Elle y baigne ses frontières et, comme si le destin avait voulu lui indiquer davantage sa voie, il a barré de hautes montagnes son accès vers les terres septentrionales. A l'Orient, à l'Occident, au Midi, la route bleue est libre vers les côtes lointaines. Et, sur la route, il semble que l'on aperçoive encore la trace des victorieuses trirèmes que Rome envoya contre Carthage maritime, le sillon des galères que Venise, née de la mer, mandait à la conquête des côtes orientales. Une situation centrale dans la Méditerranée — *Mare nostrum*, disaient les Latins —, une tradition impérative, marquée sur les côtes africaines comme dans les criques dalmates par les aigles de Rome et par le lion de San Marco, voilà qui permet au citoyen d'approuver la voix du poète, entonnant l'hymne à la mer.

Et si la patrie lui dicte son ode, la famille aussi veut qu'il

l'écrive. Dans la race, il y a au moins un homme de mer. C'est l'oncle paternel de Gabriele, don Antonio, qui gagna son bien en commerçant, d'une rive à l'autre, dans l'Adriatique. Il allait, de la côte abruzzienne à Valona d'Albanie, à Sebenico, la dalmate, à Pola d'Istrie. De la maison familiale, en Pescara, tant de liens partaient, qui s'attachaient aux rives bigarrées d'Orient, que jamais le poète ne les devait oublier. Dans toute son œuvre règne, comme un motif conducteur, le bruit exaltant des ressacs et la chanson des mariniers.

« O mer, ô gloire, force d'Italie », crie-t-il dans le *Canto Novo*, l'un de ses premiers livres, où ses jeunes amours en Abruzzes dédient leurs fraîches effusions « à l'Adriatique triste et verte, à la mer des poètes, au dieu présent qui trempe les nerfs et les chansons ».

Pour la mieux chanter, il l'a fréquentée de très près. D'Annunzio se plaît sur les flots. Ses croisières n'ont point manqué d'être pour son art des inspirations fécondes. C'est d'un voyage qu'il fit, en 1892, de port en port et de crique en crique, sur le yacht *Fantasia*, de son ami Scarfoglio, qu'il rapporta sa passion du théâtre et sa conception du drame.

Mais, quatre ans plus tôt, un autre voyage lui avait donné des enseignements bien imprévus. Il était parti de Pescara, sur le *Lady Clair* et avait mis le cap sur Venise. Trop dédaigneux du cabotage, le petit voilier s'égara dans la haute mer : le poète, perdu dans l'étendue, ne dut son salut qu'à l'*Agostino Barberigo*, unité en patrouille de l'escadre italienne, qui le conduisit à Venise. Sur ce cuirassé, d'Annunzio apprit à connaître l'armée de mer ; il observa la vie de bord, s'intéressa au sort des marins et des officiers, acquit une sérieuse information sur les améliorations exigées par la grandeur du rôle maritime dévolu à l'Italie.

Le poète se souvint de ces conversations et put se faire, un jour, polémiste ; il dompta la fougue de ses images pour mieux faire valoir une argumentation de thèse ; il oublia la cadence du vers pour la prose du journal — qui reste assez d'annunzienne encore pour être signée par le maître des *Laudi*. En 1888, une discussion parlementaire ayant avéré combien peu, sous le ministère Brin, la représentation nationale s'inquiétait de la flotte, il écrivit, dans la *Tribuna*, une série

d'articles de grande polémique. A ceux qui s'étonnaient de voir un artiste prendre le langage du technicien, il répondait d'avance « qu'il ne voulait pas être et qu'il n'était pas uniquement un poète » et qu'il répudiait la profession de foi que Théodore de Banville, rimeur parfait, inscrit en ritournelle de ballade : « Je ne m'entends qu'à la métrique. » Une telle spécialisation gêne sa curiosité avide de connaître tout ce qui est humain et plus encore avide de connaître l'humanité, quand elle s'exalte dans l'image de la patrie. Qui douterait de la nécessité pour l'Italie de revivre en sa flotte, nierait l'enseignement sacré de Lissa. Cette flotte qu'il se souvenait d'avoir vue avec enivrement, sous le soleil d'août 1877, croiser pour la première fois, en vue d'Ancône, dans la claire Adriatique, garde l'avenir même du pays dans ses flancs. « L'Italie sera une grande puissance navale ou ne sera pas », proclame le poète. Sous l'invocation de ce mot d'ordre, le voici discutant les nominations d'amiraux, proposant des plans de réforme des écoles navales, critiquant les méthodes employées sur les chantiers et dans les arsenaux, faisant à l'amiral de Saint-Bon, chef d'état-major, l'hommage d'une fière admiration.

Vingt-quatre ans plus tard, il répètera, après un grand cri de louange pour la jeune flotte, à l'œuvre sainte de guerre le même appel exigeant : « Ce n'est point dix chansons, c'est dix navires d'acier, martelés avec la même ferveur d'amour, que réclame la patrie. »

Cet appel, il le poussait dans une ode, car quelle que soit la valeur des articles d'un poète, ses poèmes resteront toujours sa plus complète expression. En 1892-1893, fortifié de ferveur impérialiste, Gabriele d'Annunzio écrivait ses *Odes navales*. Sa pensée s'y montrait nettement : il voulait une Italie grande sur la mer, il indiquait au pays les chemins de sa destinée. L'éloge du navire « qui porte une charge terrible : toutes les gloires des hommes, dans la carène profonde » et qui appelle à la fois la découverte des terres vierges et la conquête hardie des cités assiégées, sonnait comme un chant du départ pour l'Italie avide de vivre. Le peuple tout entier, disait-il, doit communier dans la gloire de la mer, qui est sa plus généreuse richesse, et les agriculteurs, au cœur des terres, « les hommes

de la glèbe », doivent, comme le pêcheur des côtes et l'amarreur aux ports « bénir les navires sur la mer douce et funeste ».

Arme de conquête, arme d'empire, le vaisseau de guerre appelle la louange du poète. C'est une page de grand lyrisme moderniste que celle qu'il dédie à « un torpilleur sur l'Adriatique ». Il le voit « beau comme une arme nue, vif, palpitant, comme si le métal enfermait un cœur terrible ». Ce torpilleur, c'est, pour d'Annunzio, le clair espoir de revanche, car « l'œil de l'âme découvre, par delà la mer, dans le lointain, la cité qui surgit, haute sur son golfe » et qui s'offre, confiante, à l'espérance italienne. Les flots de Lissa sont proches, où le *Re d'Italia* sombra jadis, tous drapeaux hissés, dans la gloire d'une belle défaite, et Fao di Bruno apparaît sur la mer. « La honte sera-t-elle éternelle? » interroge le spectre. « Personne ne répond, personne? » Si : « Toi, toi, navire d'acier, beau comme une arme nue, comme si le métal enfermait un cœur terrible ». La foi patriotique s'affirme, toute frémissante de souvenir et d'espoir. Dans l'*Éloge funèbre de l'Amiral de Saint-Bon*, ministre de la Marine, qui fut un des braves de la campagne navale de 1867, la même foi gémit noblement et dans la dépouille glorieuse exalte l'avenir de l'Italie et sa force marine.

En 1908, d'Annunzio faisait représenter et publiait *la Nave*. Drame fait d'images somptueuses, de gestes plastiques, d'ardent lyrisme, plutôt que de psychologie théâtrale, il s'avère le vrai symbole, le vrai mystère de la mer — mieux, de l'Adriatique. Ces Vénètes qui, dans les larmes et le sang de la patrie, dans les chocs sanglants des passions, s'entêtent à construire la nef, expriment fortement une pensée que d'Annunzio ébauchait dans le *Novo Canto*, qu'il fortifiait dans ses *Odes navales*. « Les vivants, crie à son Dieu le poète, en lui offrant son livre, seront ceux qui te glorifieront sur la mer. » Et quand le timonier Simon d'Armario, après avoir dénoncé les Francs qui tiennent les monts, les Goths qui possèdent la plaine, les Grecs qui occupent la Maremme, pousse le cri d'angoisse : « Où donc trouverons-nous maintenant notre patrie? », du haut de la Basilique une voix imprévue, la voix même de la patrie, lui répond : « *Sulla nave !* Sur le navire ! » ... Le tribun, Marco Grático entend l'appel : « Dieu l'a dit : Arme

la proue et mets à la voile vers le monde. » Et la foule : « Nous taillerons les bois pour faire mille navires ; nous te donnerons le fer pour mille rostres... » Puis, quand son frère indigne est tombé, frappé par sa main, sur l'autel profané, comment le tribun se rachètera-t-il? En montant, avec les meilleurs fils de la cité, sur la nef, pour « mesurer l'Adriatique sauvage avec la plus grande âme ». Et le peuple accepte le serment comme le plus pur rachat : « Rends-nous l'Adriatique ! Libère des larrons la mer nôtre !... » Et, se tournant vers Dieu : « Notre père, rachète l'Adriatique ! Rends à tes gens l'Adriatique ! »

Ce cri des marins que d'Annunzio fait résonner sur le littoral vénète, au VIe siècle, était singulièrement actuel, en ce 1908 d'opprobre, où la politique de Vienne, par l'annexion de la Bosnie, compromettait si radicalement à son profit l'équilibre de l'Adriatique. Dans ce personnage de Marco Grático, on a pu voir, aussi bien que le rude barbare des premières heures de la vie vénitienne, l'Italien des cinquante dernières années. M. Vincenzo Morello (Rastignac) distingue dans le caractère à la fois ardent au désir et lent à l'œuvre du jeune tribun, le symbole même du caractère italien :

> C'est, dit-il, l'Italien plein d'orgueil, d'ambition, d'illusion, d'imagination, mais, par défaut de volonté, incapable de donner une aile à ses ambitions, un signe à ses illusions, un corps à ses images, un horizon à ses orgueils, et qui ne se décide à se secouer du songe et de la torpeur qu'au moment où la misère et la honte le contraignent aux dernières défenses.

IV

LE POÈTE ET L'IMPÉRIALISME

L'Italie, née d'hier, cadette dans la famille des grandes nations d'Europe, manquait d'une éthique *nationaliste*. Il convient de souligner le mot : nul pays, plus que celui-ci, n'est riche d'éthique nationale ; l'aspiration vers l'unité, qui l'a soulevé pendant tout le XIXe siècle, est le plus frappant exemple de mystique patriotique que l'on puisse trouver dans l'histoire contemporaine ; elle est inscrite, cette mystique, en

pages de lumière dans les livres de Mazzini, en pages de sang dans l'aventure garibaldienne.

Mais une fois formée, l'Italie s'est sentie faible ; elle a exagéré l'idée de cette faiblesse en une sorte de hantise d'impuissance qui marque toute sa politique. C'est de cette hantise que procèdent ses craintes injustifiées d'une action de ses voisins de l'Est contre ses frontières alpines, et cette appréhension de la question romaine, soulevée bien plus fréquemment par l'imagination de ses hommes d'État que par la diplomatie internationale. La conscience de sa force — ou, tout au moins, la croyance en de grandes possibilités nationales, voilà ce que devait acquérir l'Italie.

Tout erronée qu'elle ait été, en d'autres endroits, la politique crispienne eut ce résultat notable d'infuser à l'Italie timide l'esprit d'aventure. Mais une politique qui échoue risque fort d'entraîner avec elle tout ce qu'elle a répandu de salutaire dans l'opinon publique. C'est ce qui faillit advenir en l'occurrence. Et l'esprit national italien ne fut sauvé du désastre africain que par le travail obstiné de quelques intellectuels.

D'Annunzio fut parmi ceux-là. M. Borgèse a ingénieusement rapproché la naissance du nationalisme d'annunzien de l'apparition du nietzschéisme dans l'évolution idéologique du poète. Le premier signe de l'empreinte de Zarathoustra apparaît dans un article du *Mattino*, de Naples, sous le titre *la Bestia elettiva*, le 25 septembre 1892. La première impulsion nationaliste donnée par d'Annunzio à son inspiration navale date de son *Ode pour la fête navale dans les eaux de Gênes* (9 septembre 1892). On peut induire de ce rapprochement qu'il existe, entre les deux ordres d'idées, un rapport de cause à effet. En tous cas, il est significatif de constater qu'à mesure que l'inspiration nietzschéenne s'accentue, s'accentue aussi l'inspiration impérialiste.

Le glissement de l'éloge de la volupté, qui est l'âme des premiers livres de d'Annunzio, à l'exaltation d'une volonté riche et combative, est facilement explicable. Nietzsche, lu peut-être un peu superficiellement par d'Annunzio, lui apportait une justification aux débordements de son instinct. La victoire sanglante du tyran est pour lui comme une exal-

tation sensuelle inédite. Faut-il voir, comme le veut M. Borgèse, en cette fièvre psychologique, la genèse de l'impérialisme de d'Annunzio? Peut-être, et le poète lui-même semble l'indiquer : « Cette cruauté, dit-il, qui est au fond de tous les hommes sensuels, fait que le péril ne m'épouvante pas, mais m'attire. » Il est curieux de noter que Nietzsche, négateur de l'État, soit à la base de l'impérialisme italien, comme à la base de l'impérialisme allemand d'un Treitschke ou d'un von Bernhardi.

Curieux, mais point inexplicable. Nous ne sommes plus au temps des *condottieri*, et le rêve de puissance, quand il reste confiné dans le domaine de l'individu, risque fort d'avorter en piètres expériences : qu'on relise l'*Immoraliste* d'André Gide. Dès lors, ou le nietzschéisme doit rester une conception idéale, sans prolongement dans les faits, ou il doit se transformer; l'esprit de guerre, l'esprit de conquête, ne peut s'exprimer que dans l'ordre collectif. Le nietzschéisme pratique, c'est l'impérialisme. De l'affirmation du surhomme, il faut passer à l'exaltation de la surpatrie. C'est ce que fait d'Annunzio.

La surpatrie, apparue dans les flammes de la guerre. Quelle guerre? Peu importe, semble-t-il. Et cependant, elle a en Italie, une forme quasi héréditaire : la guerre à l'Autriche. C'est de cette guerre que d'Annunzio se fait l'apôtre. Il souhaite de voir « la mer latine se couvrir de massacre à la guerre d'Italie ». La mer latine : l'Adriatique. Mais les espoirs sont plus larges et plus violents; à Emmanuel III, le poète crie :

> Tends l'arc, allume la torche.
> Frappe, illumine, héros latin.
> Ouvre à notre vertu les portes
> De futures dominations.

V

L'INTERMÈDE PARLEMENTAIRE

Mais, étrange déformation et dernier avatar du nietzschéisme, ces conceptions amenèrent d'Annunzio à s'intéresser aux débats

de la politique électorale. Comme les grands poètes du siècle, les Lamartine et les Hugo, comme son ami Maurice Barrès, il entendit jouer dans son pays un rôle politique. En 1897, au moment où tant de légendes grotesques se diffusaient dans l'Italie potinière qui reste, même à Rome, un peu provinciale, ce ne fut pas sans raillerie que l'opinion publique apprit la candidature du poète aux élections législatives. Il lui plut d'être le mandataire des agriculteurs et des pêcheurs d'Ortona-Maritime ; sa famille y avait, du reste, un prestige qui ne pouvait que faciliter son succès, et c'est un d'Annunzio qui présida, en qualité de maire de la ville, son premier meeting électoral.

La campagne ne fut pas sans tumulte. D'Annunzio avait pour adversaire un homme de valeur, l'hon. Altobelli, qui siège encore aujourd'hui sur les bancs de l'opposition. Il avait surtout contre lui sa réputation de poète lyrique : celui qui cueille le laurier sur les chemins de la fantaisie semble peu fait pour veiller sur le prosaïque potager d'un État démocratique moderne. L'aède eut l'audace de ne point baisser le ton pour ses électeurs, et son discours posa nettement la candidature de la beauté. Il encadra un programme décoratif par lui-même d'une profusion de périodes noblement pompeuses, comme les guirlandes de fleurs et de fruits d'or qui glorifient les Titiens et les Véronèses, aux plafonds illustres du palais des doges.

Il se déclara conservateur par souci d'esthétique. Son action parlementaire était pour lui le développement même de son effort lyrique et dramatique. Il protestait contre ceux qui ne voulaient voir en lui qu'un ascète solitaire ayant élevé un autel à la Beauté éternelle, pour y officier dans le rite de Platon. L'homme de plume doit, disait-il, se faire homme d'intervention et défendre dans les enceintes où se débat la vie publique, le cher domaine qu'exaltent ses livres : « Le temps n'est plus du songe solitaire, à l'ombre des lauriers et des myrtes. Les intellectuels, recueillant toutes leurs énergies, doivent soutenir militairement la cause de l'intelligence contre les Barbares, si le sens profond de la vie ne s'est point endormi en eux. » Le temps des poètes conducteurs de foule est venu. Si le chemin est bref du poète au prophète, il est

plus bref encore du prophète au législateur. « Après le guerrier, après le prêtre, après le marchand, vienne maintenant celui qui pense. »

Défendre la Beauté contre les Barbares ! Le paradoxe était hardi de faire de cette formule le programme d'une campagne électorale menée devant des paysans et des pêcheurs ! Certes on peut penser qu'un solide plan de réformes sociales eût mieux fait leur affaire. Mais le peuple imaginatif du Midi accepta, semble-t-il, non sans un certain enthousiasme, qu'un de ses élus s'en fût, pour sauver de « l'onde de vulgarité » qui la menaçait « la terre privilégiée où Léonard a créé ses impérieuses madones et Michel-Ange ses héros indomptables ».

Le poète rappelait les heures sacrées où l'Italie naissait des tourments de la révolution. « Nous croyions assister au mystère d'une assomption sacrée, disait-il ; au contraire nous fûmes les spectateurs d'une farce tragique. » Une dégénérescence rapide avait emporté les hommes des grandes heures, une fois calmée la fièvre féconde. « Ils nous apparurent alors, s'écriait-t-il, dans toute leur sénile décadence. » Qu'a fait le Gouvernement de l'Italie? Il a oublié la loi que d'Annunzio indique comme la loi même de la fortune italienne : « Le sort de l'Italie est inséparable du sort de la Beauté, dont elle est mère. » La beauté de l'Italie est fondée sur l'individualisme même des tendances italiennes. D'Annunzio le défend, en belles périodes un peu creuses, contre la poussée du socialisme niveleur. « Il n'y a pas de salut en dehors de l'effort que l'homme accomplit en pleine liberté... »

Fut-ce le prestige des phrases sonores, l'autorité d'un nom qui illustrait l'Italie dans le monde plus que tout autre? Fut-ce l'influence d'une famille vieille et aimée exerçant des charges publiques dans la cité? On ne sait. Mais le collège d'Ortona, où votaient de rudes plébéens, des laboureurs incultes et des marins illettrés, envoya au Parlement italien l'un des plus fins esprits des lettres d'aujourd'hui. Il siégeait à l'extrême droite, en raison du caractère ultra-conservateur de ses professions de foi. Il y fit quelques discours retentissants, mais en somme, on le vit très peu au Parlement, et c'est à la façon dont il en sortit qu'il dut sa plus grande célébrité de mandataire du peuple.

En mars 1900, la tactique d'obstructionnisme des partis de gauche mettait la droite en grande inquiétude par la fréquence des appels nominaux. Un jour où ses collègues conservateurs parcouraient éperdus les couloirs, en quête d'une majorité, il refusa de se joindre à eux et, sans autre forme de procès, s'en fut s'asseoir à côté des plus extrémistes. Le temps qu'il faut pour passer moralement de droite à gauche s'était exactement confondu avec celui qu'exige matériellement une telle évolution. Il a expliqué le lendemain, en un article, qu'intitule la significative antithèse : *Morti e vivi*, sa brusque volte-face. « Tandis que les députés de la majorité imitaient les bruits les plus divers de l'étable et de la basse-cour, je vis, sur les bancs opposés, un groupe d'hommes décidés à défendre leurs idées avec toutes leurs forces et toutes leurs armes, brûlant d'une ardente foi, quelques-uns doués d'éloquence véritable, d'autres, du moins, de fiers muscles et de sang vermeil — tous extraordinairement vivants. » Et cela lui suffit.

Un roman, *la Gloria*, est sorti de l'aventure politique du poète. Désormais, il avait compris qu'un rôle tout différent lui était dévolu. Entre les hommes d'intervention et les hommes d'inspiration il y a un abîme. Si le poète veut agir sur les directions politiques de son pays, il lui appartient de le faire avec ses chants. C'est lui qui prépare la force d'âme du pays, tandis que d'autres esprits l'organisent et l'administrent.

VI

APOGÉE DU LYRISME PATRIOTIQUE

Poète des destins italiens ! Il le fut surtout dans la *Chanson de Garibaldi*, qu'il écrivit en 1901, pour le peuple d'Italie. L'épopée, dont une seule partie fut composée, a la ferme allure des chansons de geste ; on dirait parfois que, dans ces laisses lourdes de la gloire des noms héroïques, passe le souffle du chanteur qui disait à Hastings, devant les troupes du conquérant, l'épopée de France. Certes, l'Italien n'ignore pas ses héros. Il n'est si humble paysan qui ne connaisse Dante. Il

n'est si modeste tâcheron qui ne suive dans son aventure, au travers du monde et de l'Italie, le conducteur des Mille. Mais il restait à dégager des faits l'âme ardente, à transmuer en odes ces actes héroïques, à illuminer de lyrisme la force créatrice de cette vie. D'Annunzio le fit.

Conscient de la vertu propagatrice de foi patriotique d'un tel poème, il le conçut, non pour être lu, mais pour être dit. Il employa « le vers héroïque de l'antique chanson de geste, formé sur le modèle des rudes vers latins que chantaient la plèbe et les légions de Rome ». Lui-même s'en fut dire aux foules son poème : à Turin, à Milan, à Florence, à Gênes, à Rome, il le récita à de fervents auditoires. Et partout le bref discours dont il faisait précéder sa lecture indiquait qu'en chantant un héros du passé, il entendait avant tout marquer la voie à l'héroïsme de l'avenir. « *Viva l'Italia, sempre,* disait-il, *e tutta l'Italia.* » Dans le culte qu'il rendait au héros brûlait une pensée pour l'Italie d'outre-frontière, qu'il fallait rédimer. En 1911, la guerre tripolitaine marqua le réveil du vœu d'empire, dans la destinée d'Italie. D'Annunzio, qui était alors en France, voyait se réaliser sa prophétie de la Terza Roma. Aussitôt, il écrivit des *Odes* qui, publiées dans le *Corriere della Sera,* exprimèrent avec ardeur les sentiments dont le pays tout entier frémissait. Une explosion d'enthousiasme exaltait les foules ; de Venise à Syracuse, la guerre était acclamée comme une croisade nouvelle. J'ai vu, en cette année de grand réveil de la force latine, des soldats portés en triomphe et acclamés par les femmes, au moment où ils allaient quitter leur ville natale. A cette fièvre le poète répondit par son plus beau chant.

> Italie, de l'ardeur qui me dévore
> Monte un chant plus frais que le matin...

Ce fut la *Canzone d'Oltre Mare,* qui mêla aux passions du moment les souvenirs glorieux du passé italien et couvrit la geste africaine d'une splendeur de lyrisme.

C'est surtout la *Chanson des Dardanelles* qui provoqua grand émoi, en Italie et hors d'Italie. Elle fut composée au moment où la presse annonçait, à la fois, que la flotte « se concentrait dans le golfe de Tarente et qu'elle n'irait pas aux

Dardanelles ». On sait ce que signifiaient ces nouvelles : le cabinet de Vienne, en invoquant le fameux article VII du traité de Triple-Alliance, avait opposé son veto à toute action italienne contre les Détroits, empêchant ainsi l'Italie de terminer rapidement la guerre en touchant son ennemi au point vulnérable.

Un grand cri de haine échappe au poète :

Celui qui, vers le Rhin, tantôt grince des dents
Et tantôt sourit, livide de bile,
La trogne dans sa bière sanglante,
L'envahisseur qui méconnut toute vertu
Chevaleresque, l'atroce lansquenet qui frappa
Les vieillards et les femmes, avec la crosse du fusil,

Le soudard qui ne s'émut jamais
A la douleur des vaincus, et souilla tout
De la boue attachée à ses grosses semelles,

Le hussard de la mort étend le voile de deuil
Sur les ossements et la tête de mort, par piété fraternelle
Pour tant de fleur musulmane détruite.

Mais, parmi tous les autres, un surtout est consterné.

. . . . . .

Cette chanson de la patrie trompée fut mutilée, de main policière, sur l'ordre du chevalier Giovanni Giolitti, chef du Gouvernement d'Italie, le 27 janvier 1912.

G. D'A. [1]

1. Voici la traduction des vers supprimés par la Censure :

Mais, parmi tous les autres, un surtout est consterné :
C'est l'angélique Empereur,
L'ange de l'éternelle potence.

Sombre Mantoue, talus de Belfrore,
Fosses de Lombardie, Trieste courbe,
Vîtes-vous jamais plus grand miracle?

La répugnance de l'Aigle à deux têtes
Qui vomit, comme le vautour,
La chair indigeste des cadavres !...

Autre prodige. La corde au nœud coulant
Qui se change en cordon sans tache
Pour ceindre le malpropre massacreur.

Tandis que chaque nuit, en songe, il est souffleté
Par cette main coupée pleine d'anneaux
Qui ensanglanta la poche du Croate.

Voilà les frères très chrétiens
Du protecteur de l'Arménie, par qui est refaite
Pieusement la virginité des Dardanelles.

. . . . . .

O Alliance mystique, salut !
Je veux chanter les trois augustes puissances tonsurées
Sous le turban postiche,

Et le flasque sultan, oint de suif autrichien,
Qui écoute son martyrologe,
Le poil blanc tout hérissé de terreur.

On retrouve associés dans cette ode imprécative, tous les ennemis que d'Annunzio devait dénoncer en 1915, sur les places de Rome, l'Autrichien, l'Allemand... et Giovanni Giolitti.

Constatons qu'en un de ces poèmes, il unit l'admiration des deux patries pour lesquelles, dans le grand mois de mai 1915, il devait soulever le peuple. Dans la *Chanson d'Hélène de France*, qui fait fleurir un beau lys français dans la couronne des *Chansons d'outre-mer*, il y a des vers fervents qui, rapprochant Trente, Trieste et l'Alsace-Lorraine, dessinent le schéma idéaliste de la guerre d'aujourd'hui :

O douce France, ô sœur unique
Pour l'espérance muette qui s'incline
Sur les eaux claires de la Moselle

Par la pieuse mémoire de Valentine,
Qui, fidèle à son deuil, voulut souffrir
Sans trève, l'épine aiguë au cœur ;

Par les champs d'où ta folle alouette
Bondit, en poussant ses appels, tandis que les peupliers de la Meuse
Frémissent, et que le sang crie dans les sillons,
France, reçois et conserve la joyeuse

Promesse, que te fait d'une vengeance
Plus grande cette chair ensanglantée.

Coupe pour nous, avec ta vieille faucille,
Un rameau du chêne de Lorraine
Sur la colline où Jeanne est en vedette,

Tresse, au rude rameau, la verveine
Sacrée, jadis, à nos pères, et envoie-la-nous...

Si d'Annunzio aimait si ardemment la France, c'est qu'il avait reconnu en elle, le jour où il s'était frappé d'un volontaire exil, le lien d'une fraternité sacrée. Il s'était juré de ne rentrer en Italie « que le jour où elle se réveillerait ». Il y revint quand la foule, grondant d'enthousiasme autour du récif de Quarto, lui apprit ce réveil. Et, ce jour-là, il laissa « quatre sonnets d'amour » à son pays d'adoption, confondant les pensées de l'Italie et de la France qui allaient affronter ensemble la souffrance, pour la grandeur du nom latin.

VII

D'ANNUNZIO ET L'INTERVENTION

On s'est étonné, en Europe, du rôle joué par Gabriele d'Annunzio dans les journées de mai 1915. Quelques-uns ont même ajouté la raillerie à l'étonnement, en voyant un poète s'élancer sur la place publique en tumulte, se faire tribun du peuple et entraîner les masses à sa suite, par des exhortations lyriques, sur les chemins de la guerre. Le long effort nationaliste que représente l'œuvre de d'Annunzio, justifiait cette influence pour les consciences italiennes. Le lecteur étranger la comprendra mieux, après avoir suivi avec nous le développement de l'inspiration patriotique dans ses poèmes, dans ses romans et dans ses actes.

Tout le désignait à être l'interprète et l'excitateur de son peuple en armes. N'avait-il pas été le chantre de Garibaldi, dans la *Nuit de Caprera*? Mais peut-être lui-même ne se doutait-il point de l'aventure tribunitienne dans laquelle il allait être entraîné, le jour où il s'apprêtait à célébrer, au jeune soleil de mai, le héros du rocher de Quarto. Les événements pouvaient en effet laisser croire que Quarto fût la fin d'une période troublée. Il semblait que l'Italie eût choisi le récif sacré pour y proférer les paroles définitives, après le long travail obscur qui avait eu pour théâtre la chancellerie de Vienne, la Consulta de Rome et la villa Malta, où opérait, entouré d'une phalange de secrétaires, le prince de Bülow.

Quarto, ce devait être la déclaration de guerre un peu romantique, ainsi qu'il convient à ce pays qui n'a pas cessé d'aimer les gestes décoratifs et les belles attitudes ; déclaration de guerre dans un des lieux élus de la jeune Italie, cette baie de Gênes où mouillait une escadre, dans le soleil, dans les fleurs épanouies, devant la mer et sous le geste augural de l'ancêtre. Le roi et les ministres, dont la présence avait été annoncée, donnaient à cette journée l'aspect d'une date d'histoire politique.

Or, la veille de la cérémonie, un télégramme annonçait que ni le roi ni les ministres ne viendraient à Quarto. Que se passait-il? Certes, pour ceux qui, d'un œil clairvoyant, ont lu ce jour-là le message royal, il n'y eut point de doute : le destin de l'Italie était déjà marqué et ce n'était point cette absence qui en modifierait la direction. Mais, pour la foule, n'était-ce point le signe d'une victoire du neutralisme, soutenu par le prestige des armes allemandes? On savait que cette conjuration se faisait à Rome ; à Gênes, le peuple commençait à murmurer. Le soir du 4 mai, « le soir du retour », d'Annunzio trouva cette inquiétude sur tous les visages, sur les milliers de visages qui vinrent lui apporter, en guise d'accueil, l'espérance et la foi de toute une ville. Il dégagea, en un discours, ces sentiments confus :

Pourquoi venez-vous à ma rencontre d'un tel élan? Vous apporté-je donc un don de vie? Si je venais vous annoncer une victoire, je ne serais pas autrement acclamé de partout.

Eh bien, oui, compagnons, je porte un don de vie et j'annonce une victoire. S'il exista jadis un Romain qui portait dans le pli de sa toge la paix et la guerre à choisir, il n'y a plus de choix pour nous. Je vous le dis déjà en cette première heure, en cette nuit de veillée, que notre guerre est juste.

Tout Gênes est debout, cette nuit, comme dans les réunions des grandes délibérations. Et la foi de Gênes retrouve l'antique parole de son pouvoir civique, le cri bref de la volonté latine : « Fiat ! Fiat !... »

Que ce qui doit être accompli, s'accomplisse,
Que l'intégration de la Patrie s'accomplisse !
Que la résurrection de la Patrie s'accomplisse !
Voilà ce que nous voulons, ce que nous devons vouloir.

Le lendemain, 5 mai, la cérémonie de Quarto avait assemblé tout un peuple au pied du monument qu'on allait inaugurer.

D'Annunzio prononça un discours modelé en versets, à la façon d'une page de Bible ou d'un chant de Zarathoustra.

Pourquoi, disait-il, êtes-vous rassemblés aujourd'hui sur cette rive qui nous est aussi mystérieuse que celle qui commence une autre vie, la vie d'au-delà, la vie du plus loin?

Pourquoi sommes-nous ici réunis comme pour faire pénitence, comme pour célébrer un sacrifice, comme pour obtenir par la prière une réponse ou un ordre?

Chacun de nous le sait dans son cœur fervent. Mais il faut que cela soit dit sous ce ciel, afin que tous, de la Majesté du roi au rude ouvrier, nous nous sentions trembler d'amour, comme une seule âme.

Aujourd'hui, un jour de pourpre se lève sur la patrie, et c'est un retour pour un nouveau départ, ô peuple d'Italie.

Il suscita, par-dessus les troubles heures du printemps anxieux, « saison de doute et de souffrance », l'image impérative des Mille et de leur chef, qui dictent leur mot d'ordre : « Ici on renaît, et on crée une plus grande Italie. » Il exalta « les signes », qui montraient qu'un nouveau destin était né pour l'Italie. Et parmi ceux-ci, le plus frappant : le sang garibaldien répandu pour la France :

Lorsque, dans la forêt épique de l'Argonne, le plus beau des six frères de la souche des lions fut tombé, on rendit les honneurs funèbres à son jeune corps que, hors de la tranchée, son courage avait multiplié, comme le nombre de ses ennemis...

Et, terminant, il lança l'invocation biblique :

Tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez, donnez-le à l'Italie flamboyante !

Bienheureux ceux qui ont vingt ans, une âme chaste, un corps bien trempé, une mère courageuse !

Bienheureux ceux qui, attendant et espérant, n'ont pas gaspillé leur force, mais l'ont gardée dans la discipline du guerrier !

Bienheureux ceux qui, ayant dans le cœur une haine enracinée, l'arrachèrent de leurs mains pour la présenter en offrande !

Bienheureux ceux qui, ayant, jusqu'hier, crié contre l'événement, accepteront en silence la nécessité suprême et ne voudront pas être les derniers, mais les premiers !

Bienheureux les jeunes, qui sont affamés et assoiffés de gloire, car ils seront rassasiés !

Bienheureux les miséricordieux, car ils auront à essuyer un sang resplendissant, à panser une rayonnante douleur !

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ! bienheureux ceux qui reviennent avec la victoire, car ils reverront le visage de Rome, le front de Dante couronné de nouveau, la beauté triomphale de l'Italie !

Le lendemain, 6 mai, c'est dans les jardins d'Andrea Doria, puis dans le palais San Giorgio, à la « Dante Alighieri », que parlait le poète. Le jour suivant, il s'adressait aux jeunes gens de l'Athénée de Gênes ; aux exilés dalmates il rappelait l'italianité des côtes orientales de l'Adriatique, indiquant ainsi l'une des fins de la guerre proche :

Réjouissez-vous, mes jeunes amis, disait-il, le temps de servir est révolu, le temps de souffrir est révolu. Il est arrivé, le temps de combattre et de rédimer. Il est imminent, le temps de la libération et de la vengeance.

Mais l'intrigue neutraliste semblait, à Rome, avoir le dessus. Au peuple qui réclamait la guerre, non seulement en raison des terres italiennes à reconquérir, mais aussi parce que la liberté du monde était menacée par l'Allemagne, M. Giolitti, parti le 7 mai — deux jours après l'enthousiaste cérémonie de Quarto ! — de sa maison de la Rocca di Cavour, en Piémont, venait d'opposer la théorie du « parrecchio ». « Eh quoi, disait le vieux chef, vous voulez lancer l'Italie dans la plus périlleuse et la plus aléatoire des aventures, pour obtenir des territoires que vous pouvez avoir sans tirer l'épée ! C'est de la folie. » Le peuple entendait faire cette folie-là. Mais le peuple n'est pas le Parlement, en Italie surtout, et une intrigue parlementaire faillit faire triompher la politique giolittienne. La grande majorité des sénateurs et des députés l'assuraient de leur appui, par une sorte de vote extra-parlementaire : ils déposèrent, en signe d'adhésion, leurs cartes de visite chez l'ancien président du conseil.

D'Annunzio, parti de Gênes, arriva à Rome le 12 au soir. Quelques cercles interventistes avaient été prévenus de son arrivée ; la nouvelle en avait été répandue dans la ville. Cinquante mille personnes étaient sous ses fenêtres, devant l'hôtel Régina, en face du palais de la reine-mère, qui, dit-on,

assista à la scène derrière ses rideaux, quand il prononça son premier discours romain :

Est-ce que — criait-il, indigné — le Libérateur, s'il pouvait descendre du Janicule, ne marquerait pas d'infamie ceux qui, ouvertement ou en secret, travaillent à désarmer l'Italie, à enlever à l'Italie toute pudeur, à la rejeter à nouveau dans la servilité, à la reclouer sur sa croix?... Balayez donc, balayez toutes les ordures, repoussez dans le cloaque toutes les choses putrides... Vive Rome sans honte ! Vive l'Italie pure et grande !...

Le lendemain, 13 mai, la victoire neutraliste se dessinait. On murmurait en ville que le cabinet Salandra démissionnait. Le poète s'adressa au peuple en tumulte :

Compagnons, ce n'est plus le temps de parler mais d'agir ; ce n'est plus le temps des discours mais des actes, et des actes romains.

Si l'on regarde comme un crime le fait d'inviter les citoyens à la violence, je me vanterai de ce crime, je le prendrai sur moi seul...

Écoutez-moi. Entendez-moi. La trahison aujourd'hui est manifeste. Nous n'en respirons pas seulement l'horrible odeur : nous en sentons déjà tout le poids ignominieux. La trahison s'accomplit à Rome, dans la cité de l'âme, dans la cité de vie ! Dans notre Rome, on tente d'étrangler la Patrie avec une corde prussienne... C'est à Rome que s'accomplit cet assassinat. Et si je suis le premier à le crier, et si je suis le seul, demain vous me tiendrez compte de ce courage. Mais peu m'importe !...

Écoutez. Nous sommes sur le point d'être vendus comme un vil troupeau. Sur notre dignité humaine, sur la dignité de chacun de nous, sur le front de chacun de nous, sur le mien comme sur le vôtre, comme sur celui de vos fils, sur celui de vos enfants à naître, il y a la menace d'une marque servile. S'appeler Italien, ce sera porter un nom qui fera rougir, un nom qui fera se cacher de honte, un nom qui brûlera les lèvres.

Le lendemain, l'orage populaire éclata. L'intrigue neutraliste apparaissait au grand jour et la nouvelle de la démission du cabinet prenait caractère d'officialité. On fut à la veille d'une révolution et d'Annunzio, le 14 mai, lança au peuple sa grande catilinaire :

Nous sommes assemblés ici pour juger un crime de haute trahison et pour dénoncer au mépris et à la vengeance des bons citoyens le coupable, les coupables.

Ce que je vous dis ici, ce ne sont pas des paroles d'enflure, c'est la qualification précise d'un fait avéré.

Le gouvernement italien, celui qui, hier soir, a remis sa démission entre les mains du roi, avait aboli, le 4 mai, à la veille du *Sacre des Mille*, le traité de la Triple-Alliance. Ce traité, il l'avait déclaré, en ce qui concerne l'Autriche, caduc et nul. De cette formule même, je puis affirmer l'exactitude ; je répète : caduc et nul.

Le gouvernement d'Italie, celui qui, hier soir, a remis sa démission entre les mains du roi, avait, en conséquence, pris des accords précis avec un autre groupe de nations, engagements graves, définitifs, renforcés d'un échange de plans stratégiques, d'un projet d'action militaire combinée.

Telle est la vérité, la vérité indéniable. De ces faits, j'ai eu communication certaine avant de quitter la France, où les officiers de notre état-major et de notre marine étaient déjà arrivés et s'étaient mis au travail.

Donc, d'une part, il y avait un traité aboli ; de l'autre, un accord réalisé. D'une part, l'honneur du pays revendiqué ; de l'autre, l'honneur du pays engagé.

La *fusion magnanime*, telle qu'elle a été augurée à Quarto, allait s'accomplir. Les discussions se calmaient. La nécessité idéale avait raison de toutes les misères politiques. L'armée était vaillante et confiante. Des exemples de vertus civiques commençaient à resplendir sur le tumulte apaisé. Le bon ferment faisait déjà lever la masse inerte.

Et voici que l'effort douloureux de mois et de mois est interrompu par une agression imprévue et vile. Cette agression est inspirée, excitée, aidée par l'étranger. Elle a pour auteurs un homme d'État italien, des membres du Parlement italien en commerce avec l'étranger, au service de l'étranger, pour avilir, pour asservir, pour déshonorer l'Italie au bénéfice de l'étranger.

Cela est patent, cela est indéniable. Écoutez. Le chef des malfaiteurs, dont l'âme n'est qu'un froid mensonge articulé de souples astuces, de même que le triste sac du poulpe est muni d'adroites tentacules, le conducteur de la basse entreprise connaissait l'abolition de l'ancien traité. Et il connaissait la constitution du nouveau, l'un et l'autre conclus avec le consentement du roi.

Donc, il trahit le roi, il trahit la patrie.

Contre le roi, contre la patrie, il sert l'étranger. Il est coupable de trahison. Et ce n'est pas là une manière injurieuse de m'exprimer, ce n'est pas un abus de style polémique, mais la réalité, mais la vérité, selon la forme la plus notoire de ce crime.

Voilà ce que nous devons démontrer au pays, ce que nous devons imprimer dans la conscience de la nation.

Écoutez, écoutez. La patrie est en danger. La patrie est sur le point d'aller à sa perte. Pour la sauver d'une ruine et d'une ignominie irré-

parables, chacun de nous a le devoir de se donner lui-même tout entier, et de s'armer de toutes les armes.

Un ministère formé par monsieur de Bülow ne semble pas avoir l'approbation du roi d'Italie. Mais, gras ou maigres, les serviteurs de monsieur de Bülow ne se résigneront pas.

Tant qu'ils ne seront pas emmurés dans leurs basses officines, ils chercheront à empoisonner la vie italienne, à contaminer parmi nous toute chose puissante et belle.

Pour cela, je le répète, tout bon citoyen doit être un soldat contre l'ennemi de l'intérieur ; tout bon citoyen doit le combattre sans trève, sans quartier. Le même sang doit couler, ce sera du sang béni, comme celui qui est versé dans les tranchées.

Le Parlement italien se réunira le 20 mai... Et le 20 mai est l'anniversaire de la prodigieuse marche de Garibaldi, la marche sur le Parc de Palerme.

Cet anniversaire, célébrons-le en fermant l'entrée du Parlement aux valets de la villa Malta, en les repoussant vers leur hypocrite patron.

Et, dans le Parlement italien, les hommes libres, affranchis des laides promiscuités, proclameront la liberté et l'achèvement de la Patrie.

Le 20 mai avait lieu la rentrée des Chambres. Elle se fit dans la rumeur de la foule, et sous la croissante menace de la révolution. Au Parlement, qui s'était montré son infidèle interprète, le peuple d'Italie voulait dicter impérieusement sa volonté. Le poète lui donna le mot d'ordre :

Il faut qu'aujourd'hui, autour de Montecitorio, vous soyez un cercle de volontés coercitives, une tenaille terrible qui ne lâche point ce qu'elle a serré.

Cette séance fut le triomphe de l'indignation populaire sur la manœuvre obscure des neutralistes et des étrangers. La guerre y devint une évidence qu'un document diplomatique, le 23 mai, vint consacrer officiellement et lorsque la guerre apparut certaine, d'Annunzio le signifiait à Maurice Barrès en un beau télégramme :

On chante *la Marseillaise* autour de la Colonne Trajane. Le vert et le bleu de nos drapeaux font une seule couleur dans le soir qui tombe. Le même souffle passe sous nos arcs de triomphe et sous le vôtre. Nous avions deux patries et, ce soir, nous en avons une seule qui va de la Flandre française à la mer de Sicile.

VIII

D'ANNUNZIO ET LA GUERRE

Aussitôt l'événement accompli, la plupart de ceux qui avaient aidé à le précipiter entendirent être logiques avec eux-mêmes. Ayant prêché la guerre, ils prétendirent la faire. D'Annunzio fut au premier rang.

Le choix de son arme fut un choix de poète. Le poète qui avait si parfaitement senti la plastique de la force navale ne pouvait que s'enthousiasmer pour le geste de l'air. L'aviateur restera le beau miracle de cette guerre ; il a des allures de demi-dieu, cet Icare victorieux qui met le cap sur l'infini; il donne un lyrisme à la bataille. Par lui, la guerre cesse d'être seulement un déplacement de masses obscures où l'individu se sacrifie dans l'unité formidable des armées. Au front des régiments en marche, il est comme l'esprit lucide et vigilant, l'archange conducteur, la belle conscience, hardie et tenace. Sur les villes endormies, il est l'inquiétude aimante qui garde, l'attentive et mouvante sentinelle. Il est, quand il fond comme l'aigle sur les cités de l'ennemi, la sainte vengeance fulgurante, le beau trait de feu que décrit dans le ciel l'épée de saint Michel. Partout, il restitue à l'homme le fait d'armes isolé.

D'Annunzio avait célébré l'aviation — rappelons qu'en 1910 une de ses conférences à Trieste, sur ce sujet, fut interdite par l'autorité autrichienne, sous le prétexte qu'elle ne pouvait manquer d'être subversive; rappelons aussi *Forse che si, forse che no*, qui est le roman de l'aviation —; il s'engagea dans la cinquième arme. Il porta aux frères istriens, sous forme de poèmes, le salut de l'Italie et effectua de périlleuses reconnaissances. C'est au cours d'une de ces reconnaissances qu'il fut blessé assez gravement pour qu'on eût à craindre qu'il ne perdît la vue. A Maurice Barrès, qui lui exprimait ces craintes, il répondit par cette belle page où s'associent sa souffrance et l'héroïsme français des combattants de Verdun :

Mon cher frère, que la lumière s'assombrisse, peu m'importe aujourd'hui. Un combattant en vaut un autre, et l'on me remplacera fort

bien. J'ai pu me pencher sur la face sacrée du héros de Lubiana, quelques heures avant d'entrer dans ma nuit. Mais il faut que la lumière ne s'éteigne ni ne se voile dans le monde menacé de la plus vile obscurité par ces barbares qui, trop souvent, tentèrent d'interrompre ou de fausser l'harmonie des esprits et des formes inventés par notre race créatrice. Aujourd'hui le sang français n'est plus qu'une lumière jaillissante et la boue informe de Douaumont est pleine d'une vie idéale comme un bloc du plus beau marbre, d'où sortent des statues. De ma douloureuse immobilité toute mon âme se tend vers la bataille sublime. Nous voudrions tous combattre à vos côtés, en cette heure de danger et de gloire suprême. Ne vous préoccupez point de mes yeux, ô mon frère, mais sauvez la beauté du monde pour des yeux nouveaux. Vive la France !

Les sentiments qu'il exprimait dans ce télégramme, il me les a exprimés à moi-même, quand j'ai eu la joie de lui porter mon hommage. Je me souviens avec émotion de cette visite, à la casa Rossa, en cette Venise, deux fois morte à présent, qu'il a célébrée dans *le Feu*. Je fus reçu dans une chambre de malade, obscure et chaude à défaillir. Il était, sur le lit blanc, une forme moulée. La tête était entourée de bandelettes. Je ne voyais point ses yeux, ni son visage. Mais il parlait d'une voix qui caressait. Il répondait à mes questions sur son état, me disait l'espoir qu'on avait de lui conserver la vue par une cure de repos prolongé, le caractère pénible de l'inaction en ce moment ; puis dédaignant de songer à lui davantage (« Ne vous préoccupez point de mes yeux, mon frère »), il célébrait la guerre, l'action, le sacrifice des égoïsmes. Il disait des choses simples et profondes avec son lyrisme naturel ; dans sa nuit, la méditation lui montrait des évidences qu'il voyait moins bien à la clarté du jour ; il avait réussi à écrire, sur des bouts de papier, de petites phrases d'une ligne qu'on recopiait ; ainsi fut rédigée une lettre qu'il adressait au président du Conseil pour le conjurer d'envoyer des troupes italiennes en France. L'épreuve, disait-il, sera longue et douloureuse encore, mais il faut qu'elle soit purifiante et belle, comme le Feu.

Pour compléter cette figure complexe et brillante, il convient de retracer un tableau d'hier. Il a comme cadre la place Saint-Marc de Venise, mais non plus la place Saint-Marc à

laquelle d'élégantes et fraîches toilettes donnaient un air de grand salon. Saint-Marc n'est plus la basilique orfévrée comme une châsse : les chevaux de bronze ont été descendus de leurs socles ; des sacs de sable et de terre ont été entassés sous les arcs ouvragés, et le glorieux édifice semble une redoute, prête à la défense. Les sirènes d'une escadre, mouillée devant la Piazzetta et Saint-Georges Majeur, sifflent sur la mer admirable. Un clairon mêle un appel cuivré aux tintements de l'heure matinale, que sonne l'homme de bronze à la tour de l'horloge. Aux flottements des trois grands drapeaux tricolores, hissés à ces hautes hampes qui retenaient, aux temps de la République, les étendards de Chypre, de Morée et de Candie, des alignements de troupes au port d'armes donnent un sens impératif. Quelques officiers aviateurs sont là ; ils attendent l'heure où on leur décernera la croix militaire, due à leur vaillance. Parmi eux, un lieutenant des lanciers de Novare, un bandeau blanc coupant obliquement le front, sous la coiffure militaire : Gabriele d'Annunzio. Il reçoit en soldat le salut du duc d'Aoste que lui apporte le capitaine Lazzoni. Mais de quelle joie intime et profonde ne doit-il point tressaillir quand l'amiral Thaon de Revel salue en lui, en même temps que l'aviateur, « le poète qui encouragea le peuple à la guerre sainte ».

Le chef de la flotte italienne, en quelques traits énergiques, termine le portrait inachevé. Il enregistre, au livre d'or de la patrie, qu'un artiste, fût-il même dévoré d'esthétisme et avide de frissons comme le plus décadent des sensitifs, peut être en même temps le fier éveilleur de son peuple. Au reste, seul un jugement superficiel peut conclure que l'art est égoïsme ; il ne l'est jamais absolument, même quand il le paraît le plus. L'art est ardeur, don de soi, généreuse offrande ; dans toute explosion lyrique il y a une âme de sacrifice qui ne demande qu'à se révéler dans les actes. Le temps byronien n'est point passé, et l'idéalisme des poètes n'a pas cessé de leur inspirer l'ivresse de la mort pour de justes causes.

JULES DESTRÉE

MA VIE D'ENFANT[1]

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

XII *(Suite)*

Du matin au soir, nous travaillions en silence au jardin : il préparait les couches, attachait les framboisiers, enlevait la mousse des pommiers, écrasait les chenilles ; moi, j'aménageais et j'embellissais mon habitation. Mon aïeul avait coupé à la hache l'extrémité de la poutre calcinée et planté dans le sol des bâtons auxquels j'avais suspendu mes cages avec leurs habitants. En outre, après avoir, avec des herbes sèches, tissé une sorte de paillasson épais, je disposais au-dessus du banc un auvent qui me préservait de la rosée et du soleil. J'avais ainsi tout le confort désirable.

Grand-père m'approuvait.

— Il est très utile pour toi d'apprendre à t'organiser le mieux possible.

J'attachais beaucoup de valeur à ses paroles. Parfois, il s'étendait sur le siège recouvert de gazon par mes soins et d'une voix lente, comme s'il eût eu de la peine à sortir les mots, me déclarait :

— Maintenant, tu es pareil à un morceau détaché de ta

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin, du 1er et du 15 juillet, du 1er et du 15 août 1917.

mère ; elle aura d'autres enfants qui lui seront plus chers que toi. Quant à grand'mère, elle s'est mise à boire...

Il se taisait un long moment, comme s'il écoutait quelque chose et de nouveau, laissait tomber des paroles pesantes :

— C'est la deuxième fois qu'elle s'adonne à ces excès ; au moment où Mikhaïl aurait dû partir pour le service militaire, elle a aussi commencé à boire. Et elle m'a persuadé de le racheter, la vieille sotte. Peut-être aurait-il changé, au régiment. Ah ! vous... moi, je mourrai bientôt. Tu resteras seul, tout seul et tu devras gagner ton pain toi-même, comprends-tu? Apprends donc à être ton propre ouvrier, mais ne cède jamais aux pressions qu'on essayera d'exercer sur toi. Vis tranquillement, paisiblement, mais sois obstiné. Écoute tout le monde et fais ce qui te conviendra le mieux...

Pendant tout l'été, sauf naturellement durant les jours de pluie, je vécus au jardin ; par les nuits chaudes, j'y dormis même sur une vieille pièce de feutre que grand'mère m'avait donnée ; souvent, elle venait passer la nuit à mes côtés, elle aussi. Elle apportait alors une brassée de foin qu'elle éparpillait près de ma couche, s'étendait dessus et me racontait de longues histoires qu'elle entrecoupait d'exclamations inattendues :

— As-tu vu cette étoile qui est tombée? C'est une petite âme pure qui s'ennuyait là-haut et qui s'est souvenue de sa mère, la terre. Il vient donc de naître à un endroit ou à un autre un brave garçon ou une brave fille...

Ou bien, elle attirait mon attention sur ceci ou cela :

— Une nouvelle étoile s'est levée, vois-tu? Quels grands yeux elle a ! Ah ! le ciel, le ciel, c'est la brillante chasuble de Dieu...

Grand-père grommelait :

— Vous allez prendre froid, nigauds, et vous tomberez malades. A moins que vous ne soyez saisis d'une attaque d'apoplexie, ou bien ce seront des voleurs qui viendront et vous étrangleront.

Le soleil se couche, des torrents de feu se répandent dans le ciel et s'opalisent par degrés ; une cendre d'or rouge tombe sur la verdure veloutée du jardin. Encore quelques instants et tout s'assombrit visiblement, tout s'élargit et se gonfle.

Rassasiées de soleil, les feuilles s'inclinent ; les herbes se penchent vers la terre ; tout apparaît plus délicat et plus somptueux ; des parfums doux et divers, caressants comme des musiques, montent dans l'air et c'est aussi une musique qui vient de loin, de la campagne où l'on sonne la retraite dans les camps. La nuit descend, et avec elle quelque chose de fort et de rafraîchissant coule dans la poitrine : on dirait une bonne caresse de mère. Le silence vous frôle le cœur comme une main tiède. Et toutes les ressouvenances mauvaises de la journée, tout ce qu'il faut oublier, s'efface de la mémoire. Quel enchantement que de s'étendre sur le dos et de contempler les étoiles qui s'allument en accentuant la profondeur du ciel! Profondeur de plus en plus illuminée de nouvelles étoiles! Quelque chose vous soulève de terre : est-ce la terre qui s'est rapetissée à votre taille, ou est-ce vous qui avez miraculeusement grandi? L'obscurité devient de plus en plus dense et le silence augmente, mais partout des cordes invisibles et sensibles sont tendues ; qu'un oiseau chante, qu'un hérisson passe en courant ou qu'une voix humaine s'élève avec douceur, les sons vibrent, atténués, et ce silence frémissant les souligne avec amour.

Un accordéon retentit, un rire de femme éclate ; un sabre traîne sur les briques du trottoir, un chien jappe, comme tout cela est vain ; ce sont les derniers pétales du jour fané qui s'éparpillent.

Grand'mère était longue à s'endormir ; les mains croisées sous la tête, elle s'animait et sans se préoccuper d'être écoutée ou non, racontait quelque histoire. Mais elle avait l'art de choisir toujours le conte qui rendait la nuit plus significative et plus belle encore.

Au son de ses phrases cadencées, je m'endormais insensiblement et je m'éveillais avec les oiseaux. Le soleil me donne en plein dans le visage ; l'air matinal circule et se réchauffe. Les rameaux des pommiers secouent leur rosée, la verdure humide des herbes brille et dans la légère vapeur qui se lève, elle prend une transparence de cristal. Au ciel couleur de lilas, l'éventail des rayons s'ouvre et le firmament devient bleu. Une alouette invisible jette ses trilles très haut dans le ciel et toutes les nuances, tous les sons, comme une rosée, s'infiltrent dans la poitrine telle une grande joie paisible qui m'inspire

le désir de me lever au plus vite, de travailler et de vivre en harmonie avec les êtres qui m'entourent.

Cet été-là fut la période la plus calme et la plus contemplative de ma vie ; ce fut à cette époque que le sentiment de confiance en mes propres forces naquit et s'affermit en moi. J'étais devenu insociable et sauvage ; j'entendais les cris des enfants Orsannikof mais je n'éprouvais aucune envie d'aller jouer avec eux, et quand mes cousins venaient je n'étais nullement enchanté de leur visite : l'idée qu'ils pourraient détruire mes constructions du jardin m'inquiétait particulièrement, car c'était la première œuvre que j'eusse accomplie de ma propre initiative.

Les propos de grand-père ne m'intéressaient plus. Toujours plus sec, plus geignard, plus bougon, il querellait sans cesse grand'mère qu'il chassait quelquefois de la maison ; elle s'en allait alors soit chez l'oncle Jacob soit chez l'oncle Mikhaïl, et parfois ne rentrait pas de plusieurs jours ; grand-père cuisinait alors lui-même ; il se brûlait les doigts, il braillait, il jurait, cassait la vaisselle. Son avarice allait croissant.

Parfois, quand il venait sous ma tente, il s'asseyait confortablement sur le gazon et me regardait travailler pendant un grand moment sans mot dire. Puis il demandait soudain :

— Pourquoi gardes-tu le silence?

— Comme ça. Et toi, pourquoi me poses-tu cette question?

Il se mettait à discourir.

— Nous ne sommes pas des seigneurs. Nous n'avons personne pour nous donner des leçons ; nous devons tout comprendre par nous-mêmes. C'est pour les autres qu'on écrit des livres et qu'on bâtit des écoles; mais pour nous, il n'y a encore rien de prêt.

Il se plongeait alors dans ses pensées, il se desséchait. Immobile et muet, il devenait presque effrayant.

En automne, il vendit sa maison. Peu de temps auparavant, un matin, au moment du déjeuner, il avait déclaré à grand'mère d'une voix maussade et résolue :

— Tu sais, mère, je t'ai nourrie jusqu'à maintenant, et j'en ai assez ! Gagne ton pain toi-même.

Grand'mère écouta ces mots dans un calme parfait, comme

si elle les eût attendus. Tranquillement, elle sortit sa tabatière, huma sa prise et répondit :

— Comme tu voudras ! S'il en doit être ainsi, ce sera ainsi.

Grand-père loua deux sombres petites chambres dans le sous-sol d'une vieille maison qui s'élevait à la croisée des chemins, au bas de la colline. Quand nous déménageâmes, grand'mère prit une vieille chaussure de tille à longue frange qu'elle lança sous le poêle, puis elle s'accroupit pour évoquer le farfadet gardien de la demeure :

— Farfadet de la famille, tiens, voilà un traîneau, viens avec nous dans la maison nouvelle où nous allons chercher plus de bonheur...

Grand-père, qui se trouvait à ce moment dans la cour, passa la tête par la fenêtre et lui cria :

— Je t'en donnerai, moi, des traîneaux, vieille hérétique ! Tu avais bien besoin de me ridiculiser.

— Ah ! père, prends garde, prends bien garde à ce que tu dis ; je crains que cela ne nous porte malheur ! — déclara-t-elle gravement.

Mais grand-père se mit en colère et lui interdit de transporter ailleurs le farfadet.

Pendant trois jours, il avait vendu des meubles et diverses choses à des fripiers tartares, débattant les prix comme un beau diable et jurant avec frénésie. Grand'mère, par la fenêtre, considérait ce spectacle et tantôt elle pleurait, et tantôt elle riait :

— Emportez tout !... Cassez tout !... — s'écriait-elle de temps à autre à mi-voix.

Moi aussi, j'étais prêt à pleurer, car je regrettais fort mon jardin et la tente.

Le mobilier que l'on déménagea tint dans deux chars ; celui sur lequel je me juchai au milieu des meubles et des ustensiles me secoua terriblement.

Peu de temps après notre installation dans le sous-sol, ma mère revint. Amaigrie et pâle, elle avait des yeux immenses et étonnés qui brillaient d'un éclat fiévreux. Elle examina tout d'un air attentif, étrange ; on eût dit qu'elle nous voyait, mes grands-parents et moi, pour la première fois. Elle nous observa et se tut. Mon beau-père arpentait la chambre sans

s'arrêter, sifflotant tout bas et toussotant, les mains croisées derrière le dos.

— Seigneur ! C'est terrible de te voir grandir si vite, — s'écria enfin ma mère, en serrant mes joues entre ses paumes brûlantes.

Elle était mal habillée et sa large robe rousse se gonflait sur le ventre.

Son mari me tendit la main.

— Salut, mon ami. Comment vas-tu?

Il renifla et déclara :

— Vous savez, il fait très humide, chez vous...

On aurait dit qu'ils avaient tous les deux couru très longtemps et qu'ils étaient bien fatigués ; leurs vêtements comme leurs personnes se décelaient chiffonnés et déteints. Il nous parut qu'ils ne souhaitaient qu'une chose : se coucher pour se reposer.

On prit le thé. Ce ne fut pas un repas particulièrement gai. Grand-père, tout en regardant la pluie qui lavait les vitres, demanda :

— Alors, tout a brûlé?

— Tout ! — confirma mon beau-père avec assurance. — Nous avons failli y rester nous-mêmes...

— Ah ! le feu ne plaisante pas !

Penchée sur l'épaule de grand'mère, ma mère lui chuchota dans l'oreille quelque chose et l'aïeule ferma les paupières, comme si la lumière l'eût soudain blessée. Je m'ennuyais de plus en plus.

Cependant, grand-père répliqua très haut, d'une voix malicieuse :

— C'est bizarre, monsieur Evguény, il m'est venu aux oreilles qu'il n'y a pas eu d'incendie du tout, mais que tu as tout bonnement perdu aux cartes...

Il se fit un silence absolu, le samovar sifflait ; la pluie cinglait les vitres ; ma mère supplia :

— Papa...

— Quoi? Pa-pa-a? — et mon aïeul se mit à crier d'une voix assourdissante. — Qu'arrivera-t-il encore? Ne t'ai-je pas prévenue? Quand on a trente ans, on n'épouse pas un homme qui en a vingt! Voilà! Il est raffiné, n'est-ce pas? Et toi,

tu es de la noblesse, maintenant, hein ? Qu'en dis-tu, ma petite ?

Ils se mirent à vociférer tous les quatre ensemble, mais mon beau-père braillait plus fort encore que tous les autres. Je me réfugiai dans le corridor où l'on avait empilé le bois : l'étonnement me pétrifiait. On m'avait changé ma mère ; elle n'était plus du tout comme auparavant. Dans la chambre, je l'avais moins remarquée; mais seul dans la pénombre, je me rappelais mieux sa physionomie d'autrefois.

Je n'ai qu'une vague souvenance des circonstances qui suivirent. Je me rappelle que je me retrouvai à Sormof, dans une maison où tout était neuf, mais dont les murs n'étaient pas tapissés. En outre, les rainures entre les poutres étaient garnies de touffes de filasse qui abritaient une quantité innombrable de blattes. Ma mère et mon beau-père occupaient les deux pièces situées sur la rue et, grand'mère et moi, nous dormions dans la cuisine dont la fenêtre ouvrait sur le toit. Les noires cheminées des usines se dressaient ironiquement, crachant vers le ciel des rubans épais de fumée que le vent d'hiver chassait sur tout le village. C'est ainsi que dans notre froid logis une odeur grasse de fumée stagnait constamment. Le matin, de bonne heure, la sirène hurlait comme un loup :

— Vo - ou - ou, ou, o - ou...

Quand on grimpait sur le banc, on apercevait, par delà les toits, les portes de la fabrique éclairées par des lanternes et béant comme la bouche d'un vieux mendiant édenté ; une foule compacte de petits hommes s'y engouffrait sans discontinuer. A midi, la voix de la sirène se faisait entendre de nouveau et les mêmes portes vomissaient dans la rue leur noir torrent de petits hommes. Le vent échevelé qui se précipitait au-devant d'eux semblait les chasser, les bousculer et les jeter dans les maisons. On ne voyait que très rarement le ciel, dans ce village ; un éternel dôme gris de nuages et de fumée pesait sur les toits sales des maisons saupoudrées de neige et de suie.

Le soir, le crépuscule rougeoyait au-dessus de l'usine, illuminant le sommet des cheminées de telle sorte que celles-ci au lieu de s'élever de la terre au ciel, semblaient au contraire descendre du nuage fumeux. A voir tout cela, des nausées me montaient presque à la gorge et un ennui cruel me rongeait

le cœur. Grand'mère remplissait l'office de cuisinière ; elle préparait les repas, lavait les planchers, fendait le bois, portait l'eau, travaillant du matin au soir ; aussi elle était très fatiguée quand elle se couchait, et je l'entendais gémir et grogner. Parfois, sa besogne terminée, elle endossait une courte jaquette ouatée, et, la jupe retroussée très haut, prenait le chemin de la ville :

— Je vais voir ce que fait le vieux !

— Emmène-moi avec toi !

— Par le temps qu'il fait, tu gèlerais en route.

Et, par une route perdue dans les champs neigeux, elle gagnait la ville distante de huit bons kilomètres. Ma mère, qui était enceinte et dont la figure était toute jaune, s'enveloppait frileusement dans un châle gris et troué, garni d'une frange. Je détestais ce châle qui déformait son grand corps bien proportionné ; je le détestais et j'en arrachais les franges par petits bouts. Je haïssais aussi la maison, et la fabrique, et le village. Ma mère portait des chaussures de feutre toutes éculées ; elle toussait et ses accès de toux agitaient d'une manière grotesque son ventre déformé ; ses yeux gris bleu étincelaient avec une expression de dureté ; souvent, ils s'arrêtaient si longtemps sur les murs qu'ils semblaient ne plus devoir s'en détacher. Parfois aussi, durant des heures entières, elle regardait la rue sinistre qui donnait l'impresion d'une mâchoire : les maisons étaient des dents tordues et noires de vieillesse, quelques-unes étaient tombées, qu'on n'avait point rebâties, et d'autres avaient été maladroitement remplacées par de nouvelles, beaucoup trop grandes, qui juraient avec le reste.

— Pourquoi demeurons-nous ici? — demandai-je.

Ma mère me répondit :

— Ah ! tais-toi, hein !

Elle me parlait peu et seulement pour me donner des ordres :

— Donne, apporte, va chercher...

On ne m'accordait pas souvent l'autorisation d'aller jouer au dehors. Chaque fois, d'ailleurs, je rentrais roué de coups par les gamins. La bataille était mon seul plaisir, ma distraction préférée et je m'y livrais de tout mon cœur. Ma mère, après ces équipées, me fouettait avec une courroie. Mais le

châtiment ne faisait que m'exciter davantage ; dès que l'occasion se présentait, je me battais avec plus de frénésie encore que la veille et ma mère, comme de juste, me punissait aussi plus sévèrement.

Pourtant je me lassai de ses corrections, je la prévins que si elle ne cessait pas de me fouetter, je lui mordrais la main pour me sauver ensuite dans la campagne et me laisser mourir de froid. Stupéfaite, elle me repoussa et se mit à aller et venir fiévreusement par la pièce, puis, haletante de lassitude, elle laissa tomber ces seuls mots :

— Petit sauvage !

L'arc-en-ciel vivant et palpitant des sentiments qui composent l'amour s'était éteint dans mon âme, remplacé par les lueurs troubles d'une irritation profonde contre les gens et les choses, et qui surgissait avec une fréquence grandissante. J'avais conscience de ma solitude dans ce milieu morbide et une accablante sensation de mécontentement couvait sourdement dans mon cœur.

Sévère avec moi, mon beau-père n'adressait pas souvent non plus la parole à sa femme ; il sifflotait et toussotait souvent ; après le dîner, il se plantait devant le miroir et muni d'un éclat de bois, curait longuement, avec des soins infinis, ses dents inégales. Il se querellait de plus en plus fréquemment avec ma mère à qui il disait : « vous » d'un air rageur. Cette façon de parler me révoltait jusqu'au fond de l'âme. Pour que je ne fusse pas témoin des disputes, il fermait hermétiquement la porte de la cuisine, mais les éclats de sa voix sourde me parvenaient tout de même et une fois, tapant du pied, je l'entendis crier d'un accent furieux :

— Si vous n'aviez pas cet ignoble bedon, je pourrais inviter des amis à venir nous voir, espèce de vache !

Étonné, envahi par une colère folle, je sursautai dans ma soupente avec une telle frénésie que ma tête heurta le plafond et que je me mordis la langue jusqu'au sang.

Le samedi, les ouvriers par douzaines venaient chez mon beau-père pour lui revendre les bons qu'ils devaient échanger contre des marchandises à l'épicerie de l'usine, car au lieu de payer les ouvriers en argent, on leur donnait ces bons et mon beau-père les leur rachetait à moitié prix. Il recevait les

ouvriers à la cuisine ; assis à la table, l'air important et rébarbatif, il décidait en examinant le bon :

— Un rouble et demi...

— Monsieur Maximof, c'est trop peu... Vous ne craignez donc pas Dieu?

— Un rouble et demi...

Cette existence morne et stupide ne dura pas longtemps ; lorsque ma mère fut sur le point d'accoucher, on me ramena chez grand-père. Il habitait alors rue Kounavine, dans une maison à deux étages, une étroite chambrette dont les deux fenêtres ouvraient sur la cour. La rue sablonneuse aboutissait au bas de la colline, vers l'enceinte du cimetière qui attenait à l'église des Champs.

— Hein? — s'exclama-t-il en me voyant revenir, et il se mit à rire et à pousser de petits cris. — On disait qu'il n'y a pas de meilleur ami que sa propre mère, mais aujourd'hui, je crois qu'on remplacera la propre mère par « le vieux diable de grand-père ». Eh ! vous...

Avant même que j'aie eu le temps d'examiner les lieux, ma grand'mère et ma mère arrivèrent avec l'enfant ; mon beau-père avait été renvoyé de la fabrique parce qu'il volait les ouvriers, mais il s'était présenté ailleurs et on lui avait trouvé un emploi de receveur-distributeur de billets.

De longs jours, vides d'événements, s'écoulèrent ; puis, on me réexpédia chez ma mère qui occupait comme logement le sous-sol d'une maison bâtie entièrement en pierre. Dès mon arrivée, elle m'envoya à l'école, mais les premières séances me dégoûtèrent complètement.

Mal vêtu d'un méchant pardessus taillé dans une jaquette de grand'mère, d'une blouse jaune, d'un pantalon à passe-poils, chaussé de souliers appartenant à ma mère, je fus immédiatement un objet de risée pour mes cararades, et la blouse jaune, notamment, me valut le surnom de « valet de carreau ». Néanmoins, je m'entendis bientôt avec mes camarades ; mais ni le prêtre ni le maître ne me prirent en affection.

Le maître, jeune et chauve, saignait constamment du nez ; il arrivait en classe, les narines bourrées de coton, s'asseyait, interrogeait d'une voix nasillarde ; puis soudain, au milieu d'un mot, il s'interrompait pour extraire de son appendice

nasal un tampon d'ouate qu'il examinait en hochant la tête. Il avait un visage plat, cuivré, comme oxydé et des reflets d'un bleu verdâtre semblaient jouer sur ses rides. Ce qui l'enlaidissait surtout, c'étaient ses yeux d'étain, qui semblaient n'avoir rien à faire dans sa figure et pourtant se collaient à vous avec une persistance si désagréable, qu'on avait toujours envie de se frotter la joue pour effacer la trace qu'ils auraient pu laisser.

Pendant quelques jours, on me mit dans la première division, au premier rang, dans un banc qui touchait presque à la table du maître. Il me semblait qu'il ne voyait personne d'autre que moi et cette impression m'était insupportable. Il nasillait sans cesse :

— Pés-kof, change de blouse ! Pés-kof, ne remue pas les pieds ! Pés-kof, il y a de nouveau une mare, à ta place ; tes souliers ont suinté et dégoutté.

Je me vengeai de lui par un tour cruel : m'étant procuré un jour la moitié d'une pastèque gelée, je l'évidai avec soin et la suspendis par une ficelle au contre-poids de la porte. Le corridor était obscur ; lorsque la porte s'ouvrit, la pastèque monta avec le poids, mais lorsque le maître referma l'huis, l'écorce glacée lui coiffa la tête comme un chapeau. Le gardien de l'école, muni d'un billet explicatif, me ramena à la maison, où une fois de plus, j'eus l'échine sérieusement frottée.

Un autre jour, comme j'avais répandu dans le tiroir de son bureau du tabac à priser, il éternua si violemment qu'il fut obligé de quitter la salle, et dut envoyer pour le remplacer son gendre, lequel était officier et nous obligea à chanter *Dieu sauve le tzar* et *Ah ! liberté, liberté chérie !* Ceux qui chantaient faux reçurent sur la tête des coups de règle, mais aucun ne s'en plaignit, bien que le claquement du bois sur les crânes fût assez douloureux.

Le professeur d'histoire sainte, un jeune et beau prêtre, à la luxuriante chevelure, ne pouvait pas me sentir parce que je n'avais pas en ma possession l'*Histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament*, et aussi parce que je singeais sa manière de parler.

Quand il arrivait, son premier soin était de me demander :

— Péchkof, as-tu apporté le livre ou non? Oui, le livre?

Je répondais :

— Non, je ne l'ai pas apporté. Oui.

— Quoi, oui?

— Non.

— Eh bien, retourne chez toi. Oui. Chez toi. Car je n'ai pas l'intention de te faire profiter de mon enseignement. Oui, je n'ai pas l'intention.

Le pope avait une belle tête de Christ, des yeux caressants comme ceux d'une femme et de petites mains qui, elles aussi, caressaient tout ce qu'elles touchaient. Que ce fût un livre, une règle, un porte-plume, il prenait les choses avec un geste étonnant de beauté et de douceur, comme si elles eussent été vivantes, fragiles et que, plein d'affection pour elles, il eût eu peur de les abîmer par un contact trop brusque. Il n'usait pas d'autant de précautions avec les enfants, mais ceux-ci cependant l'aimaient.

Je savais toujours assez bien mes leçons et, néanmoins, on m'avertit bientôt que je serais renvoyé pour ma mauvaise conduite. Cette information m'attrista ; car elle me faisait prévoir des suites plutôt fâcheuses, ma mère devenant de plus en plus irritable et me soufflet antant à tout propos et hors de propos.

Mais quelqu'un vint à mon secours : ce fut l'évêque Crisanphe [1], petit bossu qui avait l'air d'un sorcier, et arriva un jour à l'école sans y être attendu.

Vêtu d'une ample robe noire, coiffé d'un bizarre petit seau renversé, il prit place à la table du maître, sortit les mains de ses poches et commença :

— Eh bien, mes enfants, si nous causions un peu !

Tout, aussitôt, devint joyeux et vivant dans la classe, sensation agréable qui nous était trop peu connue.

M'appelant au tableau, après beaucoup d'autres élèves, il me demanda gravement :

— Quel âge as-tu? Pas plus ! Que tu es long, mon ami ! Tu as sans doute été souvent à la pluie, n'est-ce pas?

1. Auteur d'un célèbre ouvrage en trois volumes : *les Religions du monde antique*; d'un article : *la Mélempsycose égyptienne*, et d'un autre article de journal : *le Mariage et la femme*. Cet article que je lus dans ma jeunesse me produisit une profonde impression. Je crois que je n'en cite pas exactement le titre ; il a paru dans je ne sais quelle revue théologique, entre 1870 et 1880.

Il posa sur la table sa petite main sèche aux ongles pointus, rassembla entre ses doigts sa maigre barbe, puis fixant sur moi son bon regard il ajouta :

— Eh bien, raconte-moi ce qui te plaît le mieux dans l'histoire sainte...

Je lui répondis que ne possédant pas le livre je n'apprenais pas l'histoire sainte ; à ces paroles il rajusta sa calotte et s'informa :

— Comment cela se fait-il? Il faudra que tu l'étudies ! Mais peut-être sais-tu quand même quelque chose ; tu as probablement entendu des récits de miracles? Tu connais les psaumes? C'est très bien ! Et les prières ? Eh bien, tu vois ! Et tu connais aussi la vie des saints? En vers? Mais tu es un vrai savant !

Notre pope accourut rouge et haletant et l'évêque lui donna sa bénédiction ; mais lorsque le professeur voulut parler de moi, l'évêque leva la main et l'interrompit :

— Un instant, permettez... Voyons, récite-nous l'histoire d'Alexis, le saint homme de Dieu...

— C'est une belle poésie, n'est-ce pas, mon ami ! — remarqua-t-il, profitant d'un instant où je m'interrompis pour avoir oublié un vers. — Tu en connais d'autres? Sur le roi David?... Je suis tout oreilles !

Je voyais qu'il écoutait, en effet, et que les vers lui plaisaient. Il me laissa longuement débiter ma tirade, puis tout à coup, m'arrêta et me questionna, par petites phrases rapides :

— Tu as appris à lire dans les psaumes? Qui est-ce qui t'a appris? Ton grand-père? C'est un brave homme, n'est-ce pas? Il est méchant ! Est-ce possible ? Et tu fais beaucoup de sottises?

Je me troublai, mais je répondis par l'affirmative. Le maître et le pope confirmèrent mon aveu à grand renfort de paroles et l'évêque les écouta, les yeux baissés, en soupirant.

— Tu entends ce que l'on dit de toi. Allons, viens ici...

Et posant sur ma tête sa main qui dégageait une odeur de bois de cyprès, il me demanda :

— Pourquoi es-tu un mauvais écolier?

— C'est ennuyeux d'apprendre ses leçons...

— C'est ennuyeux? Mais non, mon ami, ce n'est pas vrai.

Si l'étude t'ennuyait tu ne retiendrais rien et justement les maîtres affirment que tu apprends avec facilité. Il y a donc une autre raison.

Sortant de son sein un petit carnet, il y inscrivit mon nom.

— Péchkof, Alexis. Bon. Tâche d'être plus sage, mon ami, et de ne pas faire tant de sottises ! En commettre quelques-unes, cela n'est rien ; mais quand on abuse, on fatigue les gens. N'est-il pas vrai, mes enfants?

Quantité de voix joyeuses approuvèrent :

— Oui, oui !

— Vous autres, vous ne faites pas beaucoup de sottises, n'est-ce pas?

— Si, beaucoup, beaucoup !

L'évêque, s'appuyant au dossier de la chaise, m'attira à lui et d'un ton si drôle, que tout le monde se mit à rire, même le maître et le pope, nous fit cette déclaration :

— Ah ! mes petits amis, quelle affaire ! Moi aussi, à votre âge j'étais un grand polisson. Comment cela se fait-il, dites?

Les enfants riaient ; il les interrogea, les embarrassa avec adresse, en les obligeant à se répondre l'un à l'autre. La gaîté redoublait ; enfin, il se leva et prit congé :

— On est très bien avec vous, petits espiègles, mais il est temps de partir !

D'un grand geste qui fit voler ses manches jusque sur ses épaules, il nous bénit et dessina sur nous un large signe de croix :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous bénis ; que votre travail soit couronné de succès. Adieu !

Tous les élèves se mirent à crier :

— Adieu, monseigneur ! Revenez !

Tout en secouant sa calotte, il promit :

— Je reviendrai ! Je reviendrai ! Je vous apporterai des livres !

Et il traversa la pièce ; sa soutane flottait, mais avant de quitter la salle il dit au maître :

— Donnez-leur congé !

Il me prit par la main, m'entraîna dans le corridor et là, se penchant vers moi, il murmura :

— Et toi, mon ami, tâche de te modérer, veux-tu? Je com-

prends bien les raisons qui te font agir de la sorte. Allons, adieu, mon ami...

J'étais très ému, un sentiment singulier bouillonnait dans ma poitrine, Le maître donna congé à toute la classe ; mais avant mon départ il me prit à part pour me dire que dorénavant, je devais me faire plus petit qu'une fourmi ; je l'écoutai de bon cœur, avec une grande attention et c'était la première fois que j'agissais de la sorte.

Le pope lui aussi endossait sa pelisse ; sa voix sonore s'éleva, caressante :

— Dès maintenant, il faut que tu assistes à mes leçons. Oui. Il le faut. Mais, sois sage. Oui ! Sois sage !

A peine mes affaires se furent-elles arrangées à l'école, qu'une vilaine histoire m'arriva à la maison ; je volai un rouble à ma mère. Ce crime n'avait pas été prémédité : un soir, ma mère devant sortir, m'avait confié le soin de garder la maison et l'enfant. Comme je m'ennuyais, j'ouvris un des livres de mon beau-père, les *Mémoires d'un médecin*, de Dumas père, et j'aperçus entre les pages un billet d'un rouble et un autre de cinq. Le livre étant écrit en une langue que je ne connaissais pas, je le refermai en faisant cette réflexion qu'avec un rouble on pouvait s'acheter non seulement l'*Histoire sainte*, mais probablement aussi *Robinson*. J'avais appris peu de temps auparavant l'existence de cet ouvrage. C'était au cours d'une récréation, un jour qu'il gelait ; j'avais raconté une légende à mes camarades et l'un d'eux avait déclaré d'un ton méprisant :

— Quelles bêtises que ces contes de fée ; parle-moi de *Robinson* ! Voilà une histoire qui vaut la peine d'être lue.

Il se trouva que quelques autres garçonnets connaissaient ce livre et qu'ils en étaient tous enchantés. Très vexé de ce que le conte de grand'mère n'eût pas obtenu le succès que j'en escomptais, je résolus séance tenante de lire ce *Robinson*, afin de pouvoir déclarer à mon tour que ce n'était qu'une bêtise.

Le lendemain, j'apportai à l'école, l'*Histoire sainte*, les contes d'Andersen en deux petits volumes tout en lambeaux, plus trois livres de pain blanc et une livre de saucisson. Dans la sombre et minuscule boutique qui s'ouvrait près de l'église Saint-Vladimir, j'avais bien trouvé le *Robinson* lui aussi ;

c'était un maigre petit bouquin à couverture jaune sur laquelle on voyait un homme barbu, en haut bonnet de fourrure et vêtu d'une peau de bête. Cette gravure ne m'ayant pas charmé, j'optai pour les contes qui me séduisirent, même par leur extérieur, quoiqu'il ne fût pas bien brillant.

Pendant la grande récréation, je partageai pain et saucisson avec mes camarades, puis nous commençâmes la lecture d'un conte merveilleux, *le Rossignol*, qui nous empoigna singulièrement.

« En Chine, tous les habitants sont des Chinois et l'empereur lui-même est un Chinois. » Je me rappelle l'agréable étonnement que cette phrase me causa par son harmonie simple, gaie et souriante, et par quelque chose d'autre encore, quelque chose (à mon avis) d'extraordinaire et de beau.

Je ne parvins pas à achever la lecture du *Rossignol* à l'école, le temps me manqua et quand je rentrai, ma mère, debout devant le foyer, tenant à la main une poêle où elle faisait cuire une omelette, me demanda d'une voix altérée :

— Tu as pris le rouble?

— Oui, tiens, voilà les livres !...

Elle me frappa avec la poêle, à coups redoublés, et ce qui me fut plus douloureux que les coups, m'enleva les livres d'Andersen qui furent à tout jamais perdus pour moi.

Je ne retournai pas à l'école de quelques jours. Durant ce temps mon beau-père raconta sans doute mon exploit à ses collègues qui le répétèrent à leurs enfants, car l'un de ceux-ci rapporta l'histoire à l'école et lorsque je revins, on m'accueillit par un sobriquet nouveau : « Voleur ! » C'était bref et net, mais faux. Je ne niai pas que je m'étais approprié le billet mais quand j'essayai d'expliquer mon acte, on ne voulut pas me croire. Devant cette attitude, je rentrai à la maison en déclarant à ma mère que je n'irais plus à l'école.

Assise près de la fenêtre, fatiguée, les yeux égarés, toute grise et de nouveau enceinte, elle allaitait mon frère Sacha ; quand je lui fis part de ma décision, elle me regarda la bouche bée comme un poisson.

— Ce n'est pas vrai. Personne ne peut savoir que tu as pris un rouble.

— Eh bien, va t'informer...

— C'est toi-même qui t'es trahi. Allons, dis la vérité ! Est-ce toi qui a raconté la chose? Prends garde, je saurai demain qui a rapporté cette histoire.

Je lui citai le nom de l'écolier. Son visage se plissa douloureusement et elle fondit en larmes.

J'allai à la cuisine et, étendu sur le lit qu'on m'avait arrangé parmi les caisses, derrière le poêle, j'entendais ma mère qui, dans la chambre, gémissait tout bas :

— Mon Dieu... mon Dieu !...

Dégoûté par l'odeur de graillon que la chaleur exaspérait, je me levai et me dirigeai vers la cour ; mais ma mère m'arrêta :

— Où vas-tu? Où vas-tu? Viens avec moi !...

Nous nous assîmes par terre tous les deux ; Sacha, couché sur ses genoux, empoignait les boutons de sa robe et se penchait en balbutiant :

— Ou-on, — ce qui signifiait « bouton »...

Je me serrais contre la hanche de ma mère qui m'entourait de son bras et m'expliquait :

— Nous sommes pauvres... pour nous, chaque copeck... chaque copeck...

Elle n'acheva pas ; sa main brûlante se cramponnait à moi avec une force convulsive.

— Quelle fripouille!... Quelle fripouille! — conclut-elle soudain; je l'avais déjà entendue prononcer ce mot une autre fois.

Sacha répéta :

— Fipoulle !

C'était un enfant étrange, qui avait une grosse tête et de magnifiques yeux bleus ; il regardait tout ce qui l'entourait avec un doux sourire et comme s'il s'attendait à quelque chose. Il avait commencé à parler de très bonne heure ; il ne pleurait jamais et vivait dans un état de joie paisible et perpétuelle. Plutôt faible, il avait de la peine à se traîner ; il était très content quand il me voyait et aimait à se blottir dans mes bras ; il pétrissait alors mes oreilles entre ses petits doigts mous qui sentaient la violette, on ne savait pourquoi. Il mourut subitement sans avoir été malade; le matin encore, il était paisible et joyeux comme de coutume et le soir, comme on sonnait complies, il dormait déjà de son dernier sommeil. Cette mort survint peu de temps après la naissance d'un deuxième enfant, Nicolas.

Grâce à ma mère qui intervint, je pus retourner à l'école où je fus de nouveau heureux et considéré. Mais une fois de plus, le sort m'obligea à cohabiter avec grand-père.

Un jour, à l'heure du goûter, comme je pénétrais dans la cuisine, j'entendis ma mère qui poussait un cri déchirant :

— Evguény, je t'en prie, je t'en supplie...

— Bê-ti-ses ! — déclarait mon beau-père.

— Ah ! je sais que tu vas chez elle !

— Eh bien?

Pendant quelques secondes, tous deux se turent, puis, ma mère, entre deux accès de toux, s'écria :

— Canaille que tu es !

J'entendis Maximof la frapper ; je me précipitai dans la chambre. Tombée à genoux, ma mère s'appuyait du dos et des coudes à une chaise, râlante, la tête rejetée en arrière, elle bombait la poitrine et ses yeux brillaient d'un éclat terrifiant. Le mari, correctement vêtu d'un uniforme neuf, lui donnait de son long pied des coups de botte dans les seins. Saisissant sur la table un couteau à manche d'ivoire orné d'argent qui servait à couper le pain, seul souvenir que ma mère eût conservé de mon père, je voulus le plonger de toutes mes forces dans le flanc du misérable.

Par bonheur, ma mère eut le temps de pousser Maximof : la lame glissa sur le drap qu'elle fendit et la peau ne fut qu'un peu éraflée. Mon beau-père n'en poussa pas moins des clameurs terribles et sortit en courant de la pièce, la main sur le flanc. Ma mère me prit, me souleva et me jeta sur le plancher avec un rugissement. Je fus délivré par Maximof qui rentrait dans la maison.

Plus tard dans la soirée, comme il était tout de même sorti, ma mère vint me retrouver derrière le poêle, me prit dans ses bras et m'embrassa en pleurant :

— Pardonne-moi ! J'ai eu tort ! Ah ! mon petit ! Comment as-tu osé ? Avec un couteau !

Très sincèrement, et comprenant fort bien le sens de ce que je disais, je lui déclarai que j'avais l'intention d'égorger mon beau-père et de me tuer ensuite. Je crois que je l'aurais fait, que j'aurais essayé tout au moins. Maintenant encore, je revois cet instant infâme, la longue jambe et le passe-poil se

détachant sur le drap du pantalon; je vois cette jambe qui se balance en l'air, je vois la pointe du pied qui martèle la poitrine d'une femme. Bien des années plus tard, ce malheureux Maximof mourut sous mes yeux à l'hôpital, il m'était alors étrangement sympathique et je pleurai en voyant ses beaux yeux égarés se troubler et s'éteindre. Mais même à cette heure pénible, l'âme remplie d'une angoisse indicible, je ne pus oublier qu'il avait frappé ma mère à coups de pied.

En évoquant ces incroyables abominations, bien caractéristiques des mœurs russes, je me demande par moments s'il ne vaudrait pas mieux n'en point parler. Mais je me réponds avec une assurance nouvelle : « Si, c'est nécessaire, car c'est la vérité, une vérité vivante et vile qui n'a pas percé encore aujourd'hui. Et cette vérité il faut la connaître jusque dans ses fondements, pour pouvoir arracher de la mémoire des hommes, avec leurs racines, jusqu'au souvenir même des horreurs qui souillèrent la vie russe tout entière, déjà si pénible et si honteuse. »

Et puis il y a une raison encore plus positive qui m'oblige à les décrire, ces horreurs. Quoiqu'elles soient révoltantes, quoiqu'elles nous écrasent et ravalent quantité de nobles âmes, le Russe est cependant encore assez jeune et robuste d'esprit, pour pouvoir les combattre et les vaincre, et il a commencé.

Ce n'est pas seulement parce que la couche de boue bestiale est si grasse et fertile chez nous que notre vie est singulière, mais parce que des choses pures, saines et fécondes arrivent à se frayer victorieusement une voie à travers ces obstacles. Malgré tout, les sentiments généreux se développent et voici que naît un inébranlable espoir en notre avènement à une vie lumineuse et humaine.

XIII

Je suis de nouveau chez grand-père.

— Ah ! brigand ! — s'exclama-t-il quand il me vit, et il frappa sur la table. — Eh bien, moi, je ne veux plus te nourrir ; que ta grand'mère s'en charge !

— Certainement ! — dit-elle. — La belle affaire, vraiment !

— C'est bon, nourris-le ! — cria-t-il, et se calmant aussitôt, il m'expliqua :

— Nous avons tout partagé et nous vivons chacun pour soi... .

Assise près de la fenêtre, grand'mère faisait de la dentelle ; les fuseaux cliquetaient avec un bruit joyeux et précipité ; sous le soleil printanier, le coussin brillait comme un hérisson doré, car il était tout constellé d'épingles de laiton. Grand'mère elle aussi, luisait comme du cuivre ; elle n'avait pas changé. Grand-père était devenu plus sec et plus ridé, ses cheveux roux grisonnaient et la paisible gravité de ses mouvements avait fait place à une agitation fiévreuse ; ses yeux verts, un peu ternis, prenaient un air méfiant. Tout en riant, grand'mère me raconta comment le partage s'était fait : il lui avait donné tous les pots, toutes les jattes et toute la vaisselle en déclarant :

— Voici ta part, ne me demande rien d'autre !

Ensuite, il lui avait pris la plupart de ses vieilles robes ainsi que son manteau de renard et avait vendu le tout sept cents roubles. L'argent, il l'avait prêté à son filleul, un juif, marchand de fruits. La passion de l'avarice le rongeait à un point tel qu'il avait perdu toute pudeur. Il s'en allait chez ses anciennes connaissances, ses ex-collègues, au tribunal de commerce et chez les riches négociants ; là, il gémissait, assurait que ses enfants l'avaient ruiné et demandait un secours. C'était encore à cette époque-là un homme considéré, on se montrait généreux envers lui, et de retour à la maison, il agitait sous le nez de grand'mère les billets de banque qu'il avait reçus, se rengorgeant et la taquinant comme un enfant :

— As-tu vu, nigaude ? A toi, on ne t'en donnerait pas la centième partie !

Il prêtait l'argent ainsi obtenu à son nouvel ami, un pelletier long et chauve qu'on avait, dans le faubourg, baptisé « la Verge », et à sa sœur, une grosse boutiquière aux joues rouges et aux yeux bruns, molle et sucrée comme de la mélasse.

Dans la maison, on partageait strictement toutes choses : un jour, grand'mère faisait le dîner avec les provisions qu'elle

avait achetées de ses deniers ; le lendemain, c'était grand-père qui fournissait le pain et les victuailles ; mais alors les repas n'étaient ni copieux ni succulents ; grand'mère achetait de la bonne viande tandis que lui ne prenait que des tripes, de la fressure ou de la fraise de veau. Chacun d'eux avait en propre son thé et son sucre, mais ils faisaient leur infusion ensemble, dans la même théière ; grand-père disait d'une voix inquiète :

— Attends, attends, combien en as-tu mis?

Il se versait une pincée de thé dans la main, comptait soigneusement les feuilles et déclarait :

— Ton thé est plus brisé que le mien ; je dois donc en mettre moins que toi, car le mien a de plus grosses feuilles et il est plus avantageux.

Il veillait soigneusement à ce que le thé qu'elle prenait fût de la même force que celui qu'elle lui servait ; il voulait aussi boire un nombre de tasses égal à celui qu'elle absorbait.

— Encore une, la dernière, hein? — demandait-elle, avant de vider la théière.

Grand-père jetait un coup d'œil dans le récipient et répondait :

— Eh bien, oui, la dernière !

Chacun d'eux achetait également à son tour l'huile pour les lampes qui brûlaient devant les images saintes ; et ces deux vieillards avaient travaillé ensemble pendant un demi-siècle !

Ces exploits de grand-père m'amusaient et me révoltaient à la fois ; grand'mère se contentait d'en rire.

— Ne t'en inquiète pas, — me consolait-elle. — La belle affaire ! Il est tellement vieux qu'il devient bête. Il a passé quatre-vingts ans. Qu'il fasse donc des sottises, cela ne fait de tort à personne ! Et je saurai gagner ton pain et le mien, n'aie pas peur !

Moi aussi, je commençais à gagner de l'argent ; le dimanche et les jours de fêtes, je me levais de grand matin et, muni d'un sac, je faisais une tournée dans les cours et dans les rues pour ramasser les os de bœuf, les chiffons, les clous et les morceaux de papier. Les chiffonniers, payaient vingt copecks pour quarante livres de chiffons de papiers ou de ferraille ; ils donnaient moitié moins pour les os, et même descendaient jusqu'à huit copecks seulement. Je m'adonnais à ce com-

merce : après l'école et chaque samedi, je touchais trente, cinquante copecks et même davantage quand j'avais de la chance. Grand'mère acceptait mes sous et les enfonçait très vite dans la poche de sa jupe ; baissant les yeux, elle me complimentait :

— Grand merci, petite âme de pigeon. Nous allons pouvoir manger tous les deux, n'est-ce pas? C'est une bonne affaire !

Une fois je la surpris qui tenait mes pièces de cuivre dans sa main ; elle les regardait et pleurait en silence. Une grosse larme était même restée suspendue à son nez spongieux et bourgeonné.

Ce qui rapportait plus encore que de vendre des chiffons, c'était de voler du bois de chauffage ou de menuiserie dans les chantiers situés au bord de l'Oka ou aux Sablons. Dans cette île, durant la foire, on vendait du fer sous des hangars légèrement construits. Sitôt la foire terminée, on démolissait ces hangars ; perches et voliges étaient mis en tas et restaient ainsi sur place jusqu'aux crues du printemps. Les bourgeois propriétaires payaient vingt copecks une volige bien équarrie, et on pouvait en emporter une ou deux par jour ; mais pour réussir, le mauvais temps était nécessaire, la pluie ou la tempête de neige chassant des chantiers les gardes qui allaient ailleurs se mettre à l'abri.

Une bande très unie s'organisa ; elle comprenait Sanka Viakhir, le fils d'une mendiante mordouane, un gentil garçon de dix ans, affectueux et tendre, toujours paisible et gai ; Kostroma, un sans-famille impétueux et décharné, aux immenses yeux noirs et qui se pendit plus tard, à l'âge de treize ans, dans la colonie pénitentiaire où on l'avait relégué pour avoir volé une paire de pigeons. Il y avait aussi Chabi, un petit Tatare de douze ans, hercule bon et placide ; Jaze, le fils du fossoyeur et gardien du cimetière, un gamin de huit ans au nez épaté, taciturne comme un fauve en cage et qui souffrait du haut-mal ; enfin, Gricha Tchourka, l'aîné de la troupe, judicieux et juste, amateur passionné de la lutte à coups de poing ; la mère de ce dernier était couturière et veuve. Nous habitions tous la même rue.

Au faubourg, le vol n'était pas considéré comme un péché ; c'était une habitude, et presque le seul moyen d'existence pour

beaucoup de petits bourgeois qui ne mangeaient jamais à leur faim. Les six semaines que durait la foire ne pouvaient enrichir les gens pour une année entière; aussi, un très grand nombre d'honorables pères de famille demandaient-ils à la rivière un complément de gain ; ils pêchaient les poutres et les bûches emportées par la crue, transportaient sur des radeaux les cargaisons légères ; mais surtout, ils volaient. En général, ils « écumaient » le Volga et l'Oka et s'emparaient de tout ce qui était mal assujetti. Le dimanche les grandes personnes se vantaient de leurs exploits ; les enfants les écoutaient et profitaient de ces enseignements.

Au printemps, pendant la période de travail fiévreux qui précédait la foire, les rues étaient remplies chaque soir d'ouvriers, de charretiers et d'artisans un peu gris ; les petits enfants sans se gêner exploraient la poche des passants, sous les yeux de leurs parents et c'était un usage admis, un procédé licite.

On dérobait leurs outils aux charpentiers ; aux charretiers, on prenait les chevilles et les pièces de fer des essieux ; aux cochers de fiacre, des écrous. Mais notre bande ne se livrait pas à cette besogne-là ; Tchourka avait déclaré une fois pour toutes, d'un ton résolu :

— Je ne veux pas voler, maman ne me le permet pas.

— Et moi, j'ai peur, — appuya Chabi.

Kostroma n'éprouvait que du dédain pour les petits filous ; et il accentuait le mot « voleur » avec une énergie toute particulière ; quand il voyait des gamins étrangers à notre troupe dévaliser des ivrognes, il les poursuivait et, s'il parvenait à saisir un des délinquants, il le rossait sans pitié. Cet enfant aux grands yeux et à l'air triste s'imaginait qu'il était un homme ; il marchait en roulant les hanches comme un portefaix et s'efforçait de parler d'une voix mâle et brutale. Toute sa personne avait quelque chose de vieux, de réfléchi, de tendu. Viakhir, lui, était persuadé que le vol était un péché.

Mais le fait d'aller aux Sablons pour en emporter des planches et des perches n'était pas classé parmi les actes répréhensibles ; aucun de nous ne craignait de le commettre, et nous élaborâmes toute une série de procédés qui nous facilitèrent grandement la besogne. Les jours de pluie ou à la tombée de

la nuit, Viakhir et Jaze se dirigeaient vers les Sablons en passant sur la glace mouillée et bosselée ; ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour attirer l'attention des gardes, tandis que les quatre autres — et j'étais de leur nombre — se rendaient à l'île en cachette, un à un. Inquiétés par l'apparition de Viakhir et de Jaze, les gardes les surveillaient, et pendant ce temps, nous nous rassemblions près d'un tas de bois convenu à l'avance ; nous choisissions tranquillement notre butin et tandis que nos camarades aux pieds agiles s'amusaient à harceler les gardes et à les entraîner à leur poursuite, nous prenions, nous, le chemin du retour. Chacun des quatre opérateurs possédait une corde munie à son extrémité d'un gros clou recourbé en forme de crochet ; nous plantions ce crochet dans les voliges ou les perches et nous n'avions plus qu'à les traîner sur la neige ou sur la glace. Les gardes ne nous voyaient presque jamais ou, s'ils nous apercevaient, ils ne pouvaient plus nous rattraper. Le butin vendu, nous partagions en six la recette et chacun de nous touchait ainsi cinq ou six et parfois sept copecks pour sa part.

Avec cette somme, on pouvait se nourrir très suffisamment pendant un jour ; mais Viakhir était rossé s'il ne rapportait à sa mère de quoi acheter un peu d'eau-de-vie ; Kostroma faisait des économies, rêvant d'élever des pigeons. La mère de Tchourka était malade et il tâchait de gagner le plus possible. Chabi gardait aussi tout son argent pour regagner la ville où il était né et d'où l'avait amené un oncle qui s'était noyé peu après son arrivée à Nijni-Novgorod. Chabi d'ailleurs avait oublié le nom de son lieu d'origine ; il savait seulement que son pays se trouvait quelque part au bord de la Kama, près du Volga.

Cette manie nous amusait beaucoup et nous taquinions le petit Tatare aux yeux bigles en chantant :

La ville est sur la Kama ; où? Nous n'en savons rien.
On ne peut pas la toucher en tendant le bras, ni y arriver en marchant!

Au commencement, Chabi s'était fâché ; mais Viakhire, d'une voix roucoulante, qui justifiait son sobriquet de « Jaseur », lui avait dit :

— Voyons ! Est-ce qu'on boude entre camarades?

Le petit Tatare avait baissé l'oreille et depuis lors, il chantonnait avec nous le refrain de la ville sur la Kama.

Néanmoins, nous aimions mieux ramasser les os et les chiffons que de voler du bois. Ce travail devint très intéressant au printemps, lorsque la neige fondit et que les pluies lavèrent les rues pavées de la foire déserte. Sur cet emplacement-là, on pouvait toujours découvrir dans les rigoles une grande quantité de clous et beaucoup de ferrailles ; souvent même, on y trouvait de l'argent : pièces blanches et monnaie de cuivre. Mais les gardiens des boutiques vides nous pourchassaient et nous enlevaient nos sacs si nous ne leur graissions la patte au préalable ou si nous ne leur faisions toutes sortes de salamalecs. En général, nous ne gagnions pas notre argent avec facilité, mais nous vivions en bonne harmonie ; quelquefois, nous nous querellions bien un peu; cependant je ne me rappelle pas qu'il y ait jamais eu de batterie sérieuse entre nous.

Viakhir jouait toujours le rôle de pacificateur ; il avait le tact de prononcer au moment opportun les paroles simples qui nous faisaient rentrer en nous-mêmes et nous remplissaient de confusion. Il les proférait avec une sorte d'étonnement. Les violentes sorties de Jaze ne l'offensaient ni ne l'effrayaient ; il jugeait inutile tout ce qui était méchant et il blâmait d'un ton calme et convaincant :

— Pourquoi as-tu encore fait ça? — demandait-il, et nous sentions qu'en effet, il n'y avait aucune raison pour agir de la sorte.

Il appelait sa mère : « Ma Mordouane » et nous n'en riions pas.

— Hier soir, ma Mordouane est encore rentrée soûle comme une grive ! — racontait-il gaîment, et ses yeux ronds couleur d'or étincelaient. — Elle ouvre la porte toute grande, s'assied sur le seuil et se met à chanter ! Une vraie poule !

Tchourka, toujours positif s'informe :

— Qu'est-ce qu'elle chantait?

Viakhir se tape sur le genou en cadence et il imite sa mère d'une voix fluette :

Toc-toc-toc, oh ! Le jeune berger,
Frappe à la fenêtre et nous allons sur le pas de la porte !
Toc-toc-toc, le berger frappe ; à la tombée de la nuit,
Il joue du chalumeau ; tout fait silence au village.

Viakhir savait un grand nombre de ces rengaines et il les débitait avec beaucoup d'art.

— Oui, — continue-t-il, — elle s'est endormie, là, sur le seuil, et la cuisine s'est toute refroidie ; je tremblais de tout mon corps ; j'ai failli être gelé car je n'avais pas la force de la traîner dans la maison. Aussi, ce matin, lui ai-je demandé : « Pourquoi te soûles-tu pareillement? » Elle m'a répondu : « Patiente encore quelque temps, je mourrai bientôt. »

Tchourka confirme gravement :

— Oui, elle mourra bientôt ; elle est déjà toute bouffie...

— Auras-tu du chagrin? m'informai-je.

— Mais bien sûr ! — réplique Viakhir étonné. — Elle est très bonne...

Nous savions tous que la Mordouane battait son fils sans rime ni raison et pourtant, nous ne doutions pas cependant qu'elle était bonne ; parfois même, les jours où la chance ne nous avait pas souri, Tchourka proposait :

— Donnons chacun un copeck pour que Viakhir achète de l'eau-de-vie à sa mère, sinon elle cognera !

De toute la troupe, seuls Tchourka et moi savions lire et écrire ; Viakhir nous enviait profondément et de temps à autre il roucoulait en tiraillant son oreille pointue de souris :

— Quand j'aurai enterré ma Mordouane, j'irai moi aussi à l'école et je ferai une grande révérence au maître pour qu'il veuille bien m'accepter. Ensuite, je m'engagerai comme jardinier chez l'évêque, ou chez l'empereur !

Au printemps, la Mordouane ainsi qu'un vieux dont le métier était de quêter pour l'érection d'une église furent écrasés par une pile de bois de chauffage qui s'effondra sur eux au moment où ils s'apprêtaient à lamper une bouteille d'eau-de-vie qui fut perdue elle aussi. On emmena la femme à l'hôpital et le grave Tchourka dit à Viakhir :

— Viens demeurer chez nous, ma maman t'apprendra à lire...

Peu de temps après, Viakhir, le nez en l'air, déchiffrait les enseignes :

— Cotesmibles...

Tchourka rectifiait :

— Comestibles, hurluberlu !

— Je vois bien, mais seulement les lettres changent de place !

— C'est toi qui les embrouilles !

— Mais non, elles sautent toutes seules, elles sont contentes parce qu'on les lit !

Il nous divertissait et nous étonnait tous par son amour pour les plantes et les arbres.

Le faubourg, disséminé sur le sable, était très pauvre en végétation. Çà et là, dans les cours, poussaient de maigres saules blancs ; des massifs de sureau étalaient leurs branches tordues ; au pied des palissades se cachaient timidement des brins d'herbe grise et sèche. Si l'un de nous par hasard s'asseyait sur une de ces touffes poussiéreures, Viakhir grommelait d'un air irrité :

— Pourquoi écrases-tu cette herbe? Assieds-toi donc à côté, sur le sable ; n'est-ce pas la même chose pour toi?

Quand il était là, on éprouvait de la gêne à casser une branche de saule, à arracher un rameau de sureau fleuri ou à couper une tige d'osier au bord de l'Oka. Il se récriait toujours, haussait les épaules et laissait tomber ses bras :

— Pourquoi avez-vous besoin de tout casser? Ah! quels diables !

Et sa stupéfaction rendait tout le monde honteux.

Le samedi, on se livrait à un joyeux divertissement, auquel on s'était du reste préparé pendant toute la semaine en ramassant dans les rues les vieilles chaussures de tille éculées qu'on cachait dans des coins. Le samedi soir donc, quand les portefaix tartares du débarcadère de Sibérie rentraient par bandes à la maison, nous prenions position à l'un des carrefours et nous les bombardions avec ces projectiles. Au début, ils se fâchèrent, nous insultèrent et même nous donnèrent la chasse ; mais bientôt, le charme du jeu les entraîna et sachant par avance ce qui les attendait, ils arrivèrent sur le champ de bataille munis eux aussi de chaussures de tille. Ils nous volèrent même plus d'une fois notre matériel de guerre, ayant déniché les recoins où nous le dissimulions ; nous nous plaignions de ce procédé déloyal :

— Ce n'est pas de jeu, cela !

Ils nous rendaient alors la moitié de notre butin et la bataille

commençait. En général, ils se plaçaient dans un endroit découvert, le plus souvent au milieu du carrefour et nous les attaquions en criant et en lançant les vieilles chaussures. Eux braillaient également et poussaient des éclats de rire assourdissants lorsque l'un de nous, surpris en plein élan, culbutait la tête la première dans le sable, renversé par un projectile adroitement lancé dans ses jambes.

Le jeu durait longtemps, parfois jusqu'à la tombée de la nuit ; les petits bourgeois se rassemblaient et réfugiés à l'angle des rues nous regardaient, protestant au nom de l'ordre troublé, tandis que les chaussures de tille, grises et poussiéreuses, voltigeaient comme des corbeaux.

Les Tatares s'échauffaient tout autant que nous. Souvent, la bataille finie, ils nous emmenaient au réfectoire de leur association, où ils nous offraient de la viande de cheval douceâtre et une bizarre préparation de légumes ; après le souper, on buvait un thé épais et on mangeait une sorte de pâte de noisettes grasse et sucrée. Ces énormes gaillards nous plaisaient beaucoup ; c'étaient de vrais hercules ; il y avait en eux quelque chose d'enfantin qui se comprenait d'ailleurs, mais ce qui me frappait surtout, c'était leur douceur sans malice, leur égalité d'humeur, leur bonhomie et les attentions amicales qu'ils se témoignaient les uns aux autres.

Leur rire avait une franchise adorable, ils riaient jusqu'aux larmes. L'un d'eux, un luron au nez cassé, originaire de Kassimof, doué d'une force fantastique — il avait une fois transbordé d'une berge jusqu'assez loin sur le rivage une cloche pesant près de six quintaux — hurlait avec des éclats de rire formidables :

— Vouou, vouou ! La parole, c'est de l'herbe ; la parole, c'est de la petite monnaie, mais c'est aussi de l'or, la parole !

Un soir, il avait fait asseoir sur sa main Viakhir et l'avait soulevé très haut en disant :

— C'est là qu'il faut que tu vives, au ciel !

Les jours de pluie, nous nous rassemblions chez Jaze, au cimetière, dans la loge de son père. Celui-ci était un homme aux longs bras, aux os tordus et comme usé par la vie. Sur son crâne minuscule et sur son visage noir poussaient des touffes de poils sales ; sa tête ressemblait à de la bardane desséchée

et son long cou maigre à une tige. Il avait une façon voluptueuse de fermer ses yeux jaunes en s'écriant avec volubilité :

— Que Dieu me préserve de l'insomnie. Oukh !

Chaque fois que nous nous rendions chez lui, nous achetions dix grammes de thé, un demi-quart de livre de sucre et du pain. Une petite bouteille d'eau-de-vie lui était destinée particulièrement et Tchourka lui ordonnait d'un ton sévère :

— Chauffe le samovar, vilain homme !

Le gardien souriait et allumait le samovar d'étain ; en attendant le thé, nous discutions de nos affaires et il nous donnait de bons conseils.

— Faites attention, ouvrez l'œil ; après demain, il y aura chez les Troussof une cérémonie commémorative ; un grand repas à l'occasion de l'anniversaire d'une mort et vous trouverez des os en quantité.

— C'est la cuisinière qui se les réserve, les os, chez les Troussof, — observait Tchourka, toujours bien informé.

Viakhir rêvait tout haut, en regardant par la fenêtre qui ouvrait sur le cimetière :

— Bientôt, nous pourrons aller nous promener dans la forêt...

Jaze gardait toujours le silence ; ses yeux mélancoliques se posaient tour à tour sur chacun des assistants et le fixaient avec attention. C'était en silence aussi qu'il nous montrait ses jouets, soldats de bois extraits des tas d'ordures, chevaux sans pieds, boutons et fragments de métal.

Son père plaçait sur la table des tasses dépareillées, des gobelets, et enfin le samovar. Kostroma servait le thé tandis que le gardien, après avoir bu son eau-de-vie, grimpait sur le poêle, tendait son long cou dans notre direction, nous examinait avec ses yeux de hibou et grommelait :

— Oh ! puissiez-vous crever ! On ne dirait pas que vous êtes des gamins ! Ah ! petits voleurs, que Dieu me préserve de l'insomnie ! Outch !

Viakhir lui répliquait :

— Nous ne sommes pas du tout des voleurs !

— Eh bien, des larronneaux !

Quand le gardien nous ennuyait par trop, Tchourka lui criait avec rudesse :

— Silence, vilain homme !

Viakhir, Tchourka et moi, n'aimions pas à entendre le gardien énumérer les demeures où se trouvaient des malades ou des gens en danger de mort ; il brodait avec plaisir sur ce thème-là, et jamais aucun sentiment de pitié ne se manifestait dans son accent. Bien mieux, voyant que ces histoires nous étaient désagréables, il y revenait continuellement, harcelant et persiflant :

— Ah ah ! Vous avez peur, n'est-ce pas, petits paltoquets ! Je m'en aperçois bien ! Oui, il y a un gros bonhomme qui va mourir bientôt et il en mettra du temps à pourrir, celui-là !

On essayait en vain de le faire taire ; il continuait :

— Et vous aussi vous mourrez ! Vous ne vivrez pas longtemps, sur vos tas de fumier !

— Eh bien, nous mourrons, — disait Viakhir ; — et nous deviendrons des anges !

— Vous, des anges? — Le père de Jaze suffoquait d'étonnement. — Vous? Des anges?

Et il partait de rire et recommençait à nous agacer en nous racontant des vilenies sur les défunts.

Parfois cependant cet homme étrange nous confiait d'une voix basse et gazouillante des choses bizarres :

— Écoutez donc, mes petits amis, attendez ! Avant-hier, on a enseveli une femme ; et j'ai appris quelque chose sur elle, oui, mes enfants. Ah ! qu'est-ce que j'ai appris !

Il parlait souvent des femmes et toujours pour des révélations très viles. Mais il y avait dans ses histoires quelque chose de plaintif, et comme une sorte d'interrogation désolée. Il semblait nous inviter à réfléchir et nous l'écoutions attentivement s'exprimer d'une façon maladroite et embarrassée. De toutes nos conversations avec lui, rien de précis ne subsistait, mais seulement des fragments d'idées et des lambeaux de récits qui prenaient une allure alarmante.

— ... On lui demande : « Qui est-ce qui a mis le feu? — C'est moi ! qu'elle dit. — Comment cela peut-il se faire, nigaude, tu n'étais pas à la maison cette nuit-là, tu étais à l'hôpital ! — C'est moi qui ai mis le feu ! » dit-elle encore. Pourquoi soutenait-elle cela? Ah ! Que Dieu me préserve de l'insomnie !... Oukh !

Il savait l'histoire de presque tous les faubouriens qu'il avait enterrés dans le sable de ce cimetière nu et désolé. On aurait dit qu'il nous ouvrait la porte des maisons et que nous pénétrions à sa suite dans l'intimité des gens pour voir comment ils vivaient. Nous sentions que ses récits alors avaient quelque chose de sincère, de grave. Il aurait pu parler toute la nuit jusqu'à l'aurore, je crois, mais dès que la petite fenêtre de la loge se ternissait avec le crépuscule, Tchourka se levait :

— Je rentre pour que maman n'ait pas peur. Qui vient avec moi?

Tout le monde s'en allait ; Jaze nous accompagnait jusqu'au mur d'enceinte; derrière nous il fermait le portail, et appuyant contre la grille son visage noir et osseux, nous disait adieu d'une voix sourde.

Nous lui répondions, et une angoisse nous serrait le cœur de le laisser ainsi au cimetière ; un jour, Kostroma, regardant en arrière, formula notre pensée intime :

— Voilà, nous nous réveillerons demain, et lui, sera mort !

— C'est Jaze qui est le plus malheureux de nous tous ! — affirmait souvent Tchourka ; et chaque fois, Viakhir rétorquait :

— Nous ne vivons pas mal du tout !

Je trouvais moi aussi que nous n'étions pas si misérables, cette vie de liberté, d'indépendance me plaisait fort; j'aimais mes camarades qui m'inspiraient de grands sentiments un peu vagues et le désir de faire quelque chose pour leur bonheur.

J'eus de nouveau des soucis à l'école où les élèves me persiflaient, m'appelant mendiant, chiffonnier ; certain jour même, après une dispute, ils déclarèrent au maître que je sentais le purin et qu'on ne pouvait rester assis à côté de moi. Je me rappelle combien ces plaintes m'humilièrent et quel courage il me fallut pour retourner ensuite en classe. Les doléances de mes camarades n'étaient pas justifiées : tous les matins, je me lavais avec soin et je ne mettais jamais à l'école les vêtements que j'endossais pour faire mes tournées.

Enfin, je satisfis à l'examen de sortie de la troisième année et je reçus en récompense, avec un *Nouveau Testament* et les fables de Kryloff reliées, un autre volume broché, au titre incompréhensible, *Fata Morgana*. On me donna aussi un cer-

tificat. Lorsque je rapportai le tout à la maison, grand-père se montra très satisfait et très touché. Il déclara que ces choses-là devaient être soigneusement conservées et qu'il allait enfermer les livres dans son coffre. Grand'mère, depuis quelques jours, était malade et n'avait point d'argent ; aussi entendait-on les gémissements de grand-père qui ronchonnait :

— Vous buvez, vous mangez à mes dépens ; vous me rognerez jusqu'aux os ; ah ! vous.

Je portai mes livres à un marchand qui les accepta pour cinquante copecks et je remis cet argent à grand'mère. Je gâtai le certificat en gribouillant dessus je ne sais quoi, ensuite je le confiai à mon aïeul qui le cacha sans le déplier ni remarquer ma gaminerie que je devais payer plus tard.

J'en avais fini avec l'école et je recommençai à vivre dans la rue ; c'était plus agréable encore qu'auparavant. On était en plein printemps et j'avais moins de peine à gagner mon pain. Le dimanche de grand matin, toute notre bande partait pour la campagne; nous nous engagions dans un bois de sapin, d'où nous ne rentrions que tard dans la soirée, les membres lourds d'une fatigue bienfaisante et plus amis encore qu'auparavant.

Mais cette vie ne dura pas longtemps. Mon beau-père fut encore renvoyé de sa place et disparut de nouveau. Ma mère et mon petit frère Nicolas revinrent demeurer chez grand-père et l'on m'attribua les fonctions de bonne d'enfants, grand'mère étant partie en ville chez un riche marchand pour lequel elle brodait un suaire.

Muette et décharnée, ma mère pouvait à peine remuer les jambes, et ses yeux avaient pris une expression terrifiante. Mon frère était scrofuleux et si faible qu'il n'avait pas même la force de pleurer très fort ; quand il avait faim il gémissait tout bas sur un ton qui vous bouleverseit. Lorsqu'il était repu, il sommeillait et soupirait drôlement, ronronnant comme un petit chat. Il avait des plaies au coude.

Grand-père, à son arrivée, le tâta avec attention et déclara :

— Il faudrait qu'il soit très bien nourri ; mais voilà, je n'ai pas assez d'argent pour vous entretenir tous...

Assise sur le lit, dans un coin, ma mère soupira d'un ton rauque :

— Il n'a pas besoin de grand'chose...

— Il n'a pas besoin de grand'chose, ni l'autre non plus et pourtant, cela finit par faire beaucoup...

Il eut un geste découragé et, s'adressant à moi :

— Il faut tenir Nicolas dehors, sur le sable, au soleil...

J'allai chercher un sac propre et sec, j'en fis un tas près de la fenêtre, à l'endroit le plus ensoleillé de la cour et j'y enterrai mon frère jusqu'au cou, selon les indications de grand-père. L'enfant aimait beaucoup rester ainsi dans le sable ; il plissait les paupières d'un air satisfait, me dévisageant de ses yeux rayonnants et extraordinaires, qui n'avaient point de sclérotique mais seulement des prunelles bleues entourées d'un anneau lumineux.

J'éprouvai tout de suite une profonde affection pour mon frère. Il me semblait qu'il comprenait toutes les choses auxquelles je pensais quand nous étions couchés côte à côte sous la fenêtre d'où nous venait la voix de grand-père :

— Mourir, ce n'est pas bien malin ; il vaudrait mieux que tu saches vivre...

Ma mère a un accès de toux prolongé.

Le bébé dégage ses bras et les tend vers moi en hochant sa petite tête blanche ; il n'a que quelques rares cheveux qui semblent gris et sa physionomie est vieillotte, réfléchie.

Quand une poule ou un chat s'approche de nous, Nicolas l'examine longuement puis il me jette un coup d'œil et sourit un peu. Cette ombre de sourire me trouble ; mon frère sentirait-il que je m'ennuie avec lui, que j'aimerais l'abandonner là et m'enfuir seul dans la rue?

La cour est exiguë, malpropre et encombrée. De la porte cochère jusqu'au fond s'élèvent de petits hangars lambrissés de planches noueuses, des bûchers, des celliers ; à l'extrémité il y a la chambre à lessive qui sert aussi de salle de bains. Les toits sont tout encombrés de débris de barques, de morceaux de bois, de planches et de copeaux mouillés : on a tiré cela de l'Oka au moment de la crue et pendant la descente des glaces. Des monceaux de bois de toute espèce qui n'offrent rien de particulièrement agréable à contempler s'entassent

un peu partout et l'eau dont ils sont imbibés en s'évaporant au soleil, dégage de vagues relents de pourriture.

Dans le bâtiment mitoyen se trouvait un abattoir pour le petit bétail. Presque tous les matins, on entendait les meuglements des veaux ou les bêlements des moutons. L'odeur du sang qui s'en dégageait était si forte qu'il me semblait parfois la voir monter, réseau de pourpre transparente, comme on voit des vapeurs d'eau s'élever dans le soleil d'été.

Lorsque les animaux mugissaient, assommés par un coup de masse entre les cornes, Nicolas plissait les paupières et gonflait les joues ; il essayait probablement d'imiter ce cri de douleur, mais il ne parvenait qu'à exhaler péniblement l'air qu'il avait aspiré :

— F - fou...

A midi, grand-père passait la tête par la fenêtre et criait :

— Dîner !...

Il donnait lui-même à manger à l'enfant qu'il tenait sur ses genoux ; il mâchait du pain ou de la pomme de terre ; puis de son doigt tordu, introduisait un peu de nourriture dans la petite bouche de mon frère, en barbouillant les lèvres minces et le menton pointu du garçonnet. Ce repas ne durait pas longtemps ; bientôt, grand-père soulevait la courte chemise de Nicolas, tâtait du doigt le petit ventre boursouflé et se demandait tout haut :

— Est-ce assez? On bien faut-il lui en donner encore?

Du sombre coin près de la porte où elle se tenait, s'élevait la voix de ma mère :

— Vous voyez bien qu'il tend les bras vers le pain !

— Les enfants sont bêtes ! Ils ne savent pas ce qu'il leur faut de nourriture.

Là-dessus, il enfonçait encore une chique dans la bouche du petit. J'éprouvais une telle honte de ce gavage que j'en avais la nausée et que ma gorge se serrait.

— Maintenant, cela suffit ! — disait enfin mon aïeul. — Tiens, porte-le à sa mère.

Je prenais Nicolas qui gémissait, tout son petit corps s'allongeant désespérément vers la table. Ma mère se levait et venait au-devant de nous en râlant. Ses bras tendus n'avaient plus de

chair ; elle était longue et desséchée comme un sapin aux branches rompues.

Devenue presque muette, elle ne prononçait que rarement un mot et d'une voix fiévreuse ; pendant des journées entières, elle restait silencieuse couchée dans le coin où elle se mourait. Elle se mourait, je le sentais, je le savais. Grand-père lui-même parlait trop souvent de la mort, il revenait sans cesse sur ce sujet, surtout le soir lorsque la cour s'assombrissait et qu'une grasse odeur de pourriture, tiède comme une toison de mouton, nous arrivait par la fenêtre.

Le lit de mon aïeul était placé dans un coin presque sous les images saintes ; il se couchait, la tête tournée vers elles et vers la fenêtre, et longtemps bougonnait dans l'obscurité :

— Voilà le temps de mourir qui est venu... Quelle attitude aurons-nous quand nous serons devant Dieu?... Que Lui dirons-nous? Voilà, durant toute la vie, on s'est démené, on a fait ceci, on a fait cela... Et où cela vous a-t-il mené?

Je dormais sur le plancher, entre le poêle et la fenêtre. J'étais à l'étroit et pour être plus à l'aise je glissais les pieds sous le poêle où les blattes en passant me chatouillaient. J'éprouvais d'ailleurs dans ce réduit quelques petites satisfactions malicieuses. En cuisinant, grand-père cassait à chaque instant les vitres avec la pointe ou le bout du tisonnier. Je trouvais bizarre et amusant que mon aïeul, si intelligent d'ordinaire, n'eût pas l'idée de couper l'extrémité de cet ustensile.

Certain jour entre autre qu'il faisait cuire je ne sais quoi dans un pot menaçant de déborder, il manœuvra le tisonnier avec une telle force qu'il brisa le montant et la traverse du châssis ainsi que les deux vitres, tandis que le pot, se renversant sur la plaque du fourneau, se cassait en mille morceaux. Le vieillard fut si chagriné de cet accident qu'il s'assit à terre et se mit à pleurer.

— Seigneur, Seigneur...

Quand il fut sorti, je pris le couteau à pain et je coupai le tisonnier aux trois quarts de sa longueur, mais dès qu'il vit mon ouvrage, il se mit à gronder :

— Maudit polisson, il fallait le scier, le scier avec une scie... on aurait pu utiliser les bouts pour faire des rouleaux à pâte et je les aurais vendus ! Ah ! graine de diable !

Il s'enfuit dans le corridor en agitant les bras :

— Tu ne devrais pas te mêler de ce qui ne te regarde pas... — me fit observer ma mère.

Elle mourut au mois d'août, un dimanche vers midi. Mon beau-père venait de rentrer de voyage; il avait retrouvé une place. Grand'mère et Nicolas étaient déjà partis s'installer chez lui, dans un appartement petit mais propret à proximité de la gare. On devait y transporter ma mère à bref délai.

Le matin du jour où elle trépassa, elle me dit tout bas, mais d'une voix plus nette et plus dégagée que d'habitude :

— Va-t-t'en chez Evguény et dis-lui que je le prie de venir...

S'appuyant d'une main au mur, elle se souleva sur son lit, s'assit et ajouta :

— Cours vite !

Il me sembla qu'elle souriait, que quelque chose de nouveau brillait dans ses yeux. Mon beau-père était à la messe quand j'arrivai et grand'mère m'envoya chercher du tabac chez une boutiquière juive. Celle-ci n'avait point de tabac râpé ; il fallut attendre qu'elle m'en préparât et le rapporter ensuite à mon aïeule.

Quand je revins chez grand-père, ma mère était assise près de la table ; vêtue d'une jolie robe mauve, bien coiffée, elle avait repris son grand air d'autrefois.

— Tu es mieux? — demandai-je, intimidé sans savoir pourquoi.

— Viens ici ! Où as-tu rôdé, réponds?

Je n'en eus pas le temps : elle me prit par les cheveux et de l'autre main, s'emparant d'un couteau long et souple, taillé dans une scie, elle me frappa tant qu'elle put du plat de la lame jusqu'à ce que le couteau lui échappât des doigts.

— Ramasse-le ! Donne-le moi !

J'obéis et je lançai le couteau sur la table, ma mère me repoussa et je m'assis sur le marchepied du poêle, épiant ses gestes avec effroi.

Elle se leva et se dirigea lentement vers le coin qu'elle occupait d'ordinaire. Après s'être étendue sur le lit, elle prit son

mouchoir et essuya son visage en sueur. Ses gestes étaient incertains ; par deux fois, sa main retomba sur l'oreiller sans que le mouchoir touchât la figure.

— De l'eau...

J'en puisai une tasse dans le seau ; soulevant la tête avec effort, elle but une gorgée de liquide et de sa main glacée repoussa la mienne. Un profond soupir lui échappa. Ensuite, elle regarda les saintes images puis ses yeux se posèrent sur moi ; elle remua les lèvres comme pour un ricanement et, avec lenteur, abaissa ses longs cils sur ses prunelles. Ses coudes se collèrent avec force à ses côtés et ses mains, dont les doigts bougeaient un peu, rampèrent sur la poitrine et montèrent à la gorge. Une ombre passa sur son visage et s'accentua peu à peu, tendant la peau jaune, et aiguisant le nez. La bouche s'entr'ouvrit, mais on n'entendit pas le bruit de la respiration.

Pendant un temps incalculable, je restai debout devant le lit, ma tasse à la main, regardant ce visage qui se pétrifiait et qui prenait des teintes grisâtres.

Enfin, grand-père entra et je lui dis :

— Ma mère est morte...

Il jeta un coup d'œil sur le lit :

— Qu'est-ce que tu radotes?

Il marcha vers le poêle et sortit un pâté du four en faisant un tapage assourdissant avec la poêle et les couvercles. Je le regardai sans rien dire, je savais que ma mère était morte et j'attendais qu'il comprît.

Il ne semblait pas s'en soucier.

Mon beau-père arriva peu après, vêtu d'un complet de toile et coiffé d'une casquette blanche. Il prit un siège et sans faire de bruit, le porta près du lit de ma mère ; mais arrivé près d'elle, il lâcha la chaise et brusquement clama d'une voix claironnante comme une trompette de cuivre :

— Mais elle est morte, voyez donc !...

Les yeux écarquillés, un couvercle à la main, grand-père cette fois abandonna son fourneau et s'approcha du lit, en trébuchant comme un aveugle.

***

Quelques jours après les funérailles de ma mère, mon aïeul me prit à part et me déclara :

— Alexis, mon garçon, tu n'es pas une médaille que je puisse porter à mon cou, il est inadmissible que tu restes ainsi à vivre à mes crochets ; va-t'en plutôt par le monde...

Et je m'en allai par le monde.

MAXIME GORKI

(TRADUIT D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR SERGE PERSKI)

LE SAINT-SIÈGE

ET LA RÉVOLUTION RUSSE

Bien que la Révolution russe ait été, de tous les événements de la guerre, un des moins attendus, et de ceux qui justifiaient de prime abord une appréciation réservée, les impressions qui l'ont accueillie au Vatican ont presque immédiatement concordé dans la bienveillance. En tout cas, la Secrétairerie d'État, qui n'a pas accoutumé de reconnaître avec précipitation les gouvernements révolutionnaires, a donné acte sans réserve de la notification que celui de Pétrograd lui a fait parvenir. Elle a saisi l'occasion de le remercier, depuis, de quelques décisions libérales à l'égard du clergé ou des institutions catholiques. Peut-être, à l'heure actuelle, une conversation sur des affaires d'intérêt commun est-elle engagée. On a fait enfin la remarque que la motion du Conseil municipal de Rome adoptée, le 25 mars, en l'honneur de la « nouvelle Russie » était due à l'initiative de M. Borromeo, membre du groupe catholique de cette assemblée.

Ce n'est pas que, dans les milieux du Vatican, on ne soit sobre de pronostics sur les conséquences politiques et militaires des événements de Russie. Il n'en émane encore, semble-t-il, que des opinions timides, ceux-ci penchant à croire que ces événements nous rapprocheront de la paix,

ceux-là préoccupés du coup porté à l'ordre et à l'équilibre du vieux monde. Mais ce qui a paru frapper la Cour romaine, ce qui motive la quasi-unanimité de son jugement, c'est l'intérêt religieux de cette révolution, ou, plus précisément, la perspective de l'ouverture d'une ère réparatrice pour le catholicisme. L'objet de la présente étude est de rechercher l'origine de ce point de vue, d'en faire la critique, de montrer enfin par quels côtés il touche à certaines questions d'avenir européen.

I

Le « tsarisme », dans ses rapports avec l'Église romaine, quand il n'agissait pas en ennemi, conservait des allures distantes, défiantes, hautaines, et ne lui offrait guère que la paix armée. A l'égard de ses propres sujets catholiques ou *uniates*[1] sa politique était moins bienveillante encore : il leur reprochait notamment d'être plus attachés à Rome qu'à lui-même et de constituer en quelque manière des enfants séparés de la grande famille russe. Précisément d'ailleurs parce qu'il les estimait « séparés », il crut trouver son intérêt, depuis le début du dernier siècle, à ne pas ignorer la puissance spirituelle à laquelle il les savait fidèles. De là, des relations diplomatiques qui sentent la contrainte de part et d'autre, et dont le moindre heurt compromet la stabilité.

Instaurées sous Alexandre Ier, ces relations sont rompues en 1864, à la suite de l'insurrection polonaise et de l'attitude cavalière que prend à cette occasion M. de Meyendorff à l'égard de Pie IX. Sous Léon XIII et Alexandre III, on revient à la conversation. Une mission officieuse, confiée à M. Butenieff, aboutit à un compromis sur des affaires urgentes. Par la suite, des pourparlers entre la nonciature et l'ambassade de Russie à Vienne, alors gérée par le prince Lobanoff, préparent

1. Les *Uniates*, qui figurent, au nombre de cinq ou six millions, dans les statistiques confessionnelles de la Russie, de la Galicie, de la Hongrie et de la Roumanie, reconnaissent la suprématie du Pape et restent en communion dogmatique avec le Siège romain, qui, de son côté, leur concède, en matière rituelle et de discipline, certains usages — le mariage des prêtres, par exemple — empruntés à la tradition de l'Église gréco-slave.

le terrain à une seconde mission, de même caractère. Celle-ci est confiée à M. Iswolsky, qui parvient à gagner la confiance de Léon XIII, et obtient l'Encyclique de 1894, où les Polonais trouvent des conseils de loyalisme. De ce jour, la mission de M. Iswolsky devient officielle. Un échange de courtoisies inaugure le règne de Nicolas II, qui envoie le prince Lobanoff faire part de son avènement au Saint-Siège ; de son côté le Pape se fait représenter aux cérémonies du couronnement, à Moscou, par le cardinal Agliardi.

Cependant, même pendant cette période, qui constitue la « belle époque » des relations entre le Saint-Siège et la Russie, les dehors seuls sont rassurants : on sent la cassure toujours possible. Il est évident qu'à Rome, si l'on a des égards pour le gouvernement impérial, les sympathies vont toujours aux Polonais : or c'est précisément un Polonais, le cardinal Ledochowski, qui dirige alors la Propagande, et, fronde la politique de son maître. De leur côté, le Saint-Synode et un parti puissant réprouvent toutes avances à la Papauté, toutes concessions à l'Église catholique de Russie. On s'arrange de façon à éluder la règle de la réciprocité diplomatique, qui eût exigé l'institution d'une nonciature à Saint-Pétersbourg [1]. Par la suite, quels que soient la bonne volonté et le tact des succes-

1. Au cours de pourparlers à ce sujet sous Léon XIII, une note confidentielle fut adressée de Saint-Pétersbourg au cardinal Rampolla. Elle paraît rendre un compte fidèle des préventions du gouvernement impérial :

« I. Le gouvernement, l'administration ecclésiastique et l'opinion russe tout entière sont en défiance absolue (*sic*) contre la Curie romaine, où la France n'est même plus représentée pour servir, au besoin, les intérêts des deux nations alliées.

« II. Même défiance contre la Propagande, à la tête de laquelle est placé un cardinal polonais, et dont l'organisation, comme l'esprit, sont profondément latins, par conséquent hostiles aux Églises orientales.

« III. Même défiance absolue contre les ordres religieux et surtout les Jésuites, qui représentent l'essence même de la propagande latine, et dont l'esprit envahissant chercherait à pénétrer en Russie, sous prétexte d'en soigner les plaies quatre fois séculaires faites par le schisme, de travailler à la bonne formation du clergé et de pourvoir à l'éducation de la jeunesse.

« C'est dans ces trois difficultés que se trouve l'impossibilité de songer à l'Union, car, si l'on passait outre, il y aurait avant peu une lutte ouverte entre le gréco-slavisme et le latinisme, entre l'antique tradition de l'Église orientale et les nouveautés de certaines pratiques latines.

« Tout cela pourrait amener des troubles auxquels il répugne au Gouvernement impérial d'exposer la Russie. »

seurs de M. Iswolsky, ils ne parviennent pas à établir entre leur gouvernement et la Cour romaine un courant de confiance réciproque propice à la solution des affaires, et l'on dirait, en définitive, que leur mission se bute à la force des choses.

Voici en effet l'état des choses avant la Révolution : si le tsar ne peut être strictement qualifié de chef d'une Église rivale, il en est au plus haut point le protecteur et l'administrateur co-intéressé. A Rome, on voit en lui l'héritier *de facto* du césaro-papisme byzantin, donc une sorte d'anti-pape, qui met au service du schisme toute la puissance de son autocratie. Du côté russe, il semble à beaucoup de gens que toute concession aux catholiques entame, pour ainsi dire, un dépôt à la fois national et dynastique et risque d'affaiblir les garanties qu'une politique séculaire a réservées à l'État. Du latinisme, on pense, au fond : « Voilà l'ennemi ». C'est, à tout le moins, un intrus, un dissolvant, qui trouve dans le « polonisme », une expression non seulement historique, mais vivante et protéiforme. Polonais de l'Empire, ralliés incertains, sujets plus soumis que fidèles ; Polonais d'Autriche, ennemis avérés ; Polonais nomades, semant à travers le monde le dénigrement des institutions russes, quand ils ne sont pas nihilistes ou conspirateurs, presque tous, jusqu'à la veille de la Révolution, passent aux yeux du Russe soupçonneux pour des adversaires plus ou moins latents. Et quand il cherche de quoi est fait le lien national qui unit ces Polonais par-dessus les frontières, c'est toujours le catholicisme qui apparaît comme le filament le plus résistant, tissé lui-même de croyances, de souvenirs et d'espoirs profondément antagonistes de l'idéal religieux comme de l'idéal d'État de la Russie impériale.

Aussi, quand Rome invoque l'esprit de l'époque, l'exemple d'autres pays, la détente des mœurs inter-confessionnelles, pour réclamer en faveur de la hiérarchie catholique et des fidèles un traitement moins rigoureux, on semble lui répondre qu'elle ne connaît pas, ou méconnaît, les termes du problème politique. Comment, tout d'abord, l'autocratie accorderait-elle au catholicisme la liberté, au sens occidental et moderne, quand elle soumet son propre culte, son Église officielle, au contrôle jaloux de l'autorité civile? Comment pourrait-elle dispenser les consistoires diocésains catholiques de la pré-

sence de procureurs impériaux, et par conséquent les dépouiller de cette odeur de « cultuelle », pour laquelle la Cour de Rome a tant d'éloignement, quand un procureur général laïque, à l'occasion même militaire et botté, siège au Saint-Synode en qualité de représentant direct de l'Empereur, et au Conseil des ministres comme représentant de l'Église nationale? « Le gouvernement des tsars a constamment tendu à faire entrer le catholicisme dans le lit de Procuste de la bureaucratie russe... La Révolution française avait décrété la constitution civile du clergé ; l'autocratie a constamment travaillé, en Russie, à établir ce qu'on pourrait appeler la constitution impériale du clergé catholique [1]. » De là une première source de conflits de principes, irréductible, entre le Siège romain, attentif à la défense de son autonomie spirituelle, et un régime qui, par nature et définition, tend à faire de l'Église un associé-subordonné de l'État.

Dans la pratique, cet ancien régime aurait pu épargner à un culte même dissident, même « indésirable », les entraves, les vexations, les persécutions surtout. Il semble qu'au contraire on ait pris goût à les multiplier, à laisser grossir le dossier des doléances que le Vatican constitue au jour le jour et silencieusement pendant la paix, pour l'ouvrir et en faire un usage presque public, à compter du moment où l'état de guerre l'autorise à dévoiler ce qu'il pense et ce qu'il craint de la Russie. Le gouvernement impérial use de tous les prétextes pour prolonger la vacance des successions épiscopales ; il prend volontiers sous sa protection les prêtres catholiques en conflit avec leur évêque ; il gêne le recrutement du clergé séculier ; il ne tolère que peu de couvents, et le nombre de leurs occupants est strictement limité. Les visites pastorales sont soumises à l'autorisation préalable, les mandements n'échappent pas à la censure.

Quand il s'agit des catholiques, le Code des délits confessionnels est renforcé. Procès, sur le simple soupçon d'« actes de prosélytisme » ; procès, quand un prêtre se permet de célébrer la messe ou même quand une personne de bonne volonté d'enseigner le catéchisme, hors des locaux déterminés par la

1. François Carry, *La Russie et le Vatican sous Léon XIII*.

loi. L'application de cette loi est d'ailleurs abandonnée à des fonctionnaires hostiles, à une police souvent vénale. Sous les tsars de réputation pourtant libérale, Alexandre II et Alexandre III, certaines dispositions frappent les catholiques comme tels, indépendamment de la pratique de leur culte, en restreignant pour eux le droit à l'acquisition d'immeubles, en leur fermant l'accès de certaines fonctions publiques. Sous Nicolas II, il est vrai, à la suite des événements de 1905, de nouvelles lois font disparaître sur le papier ces prohibitions et ces exceptions, en garantissant à tous sujets russes la liberté de conscience. Mais le fonctionnaire se dispense tout simplement d'observer ces lois ; elles deviennent plutôt, en fait, une sorte de piège tendu à la bonne foi de ceux qui s'en réclament. Pendant cette période de douze ans qui s'écoule entre les prodromes de la Révolution et l'écroulement du régime, les abus, en cette matière comme en beaucoup d'autres, continuent à suivre leur cours.

Une pratique en particulier, immuable depuis le règne de Catherine II, touchait le Vatican au point sensible. Toute la correspondance entre le Saint-Siège et les catholiques de l'Empire, clergé ou fidèles, était soumise au contrôle de l'autorité civile. Par la section des Cultes au ministre de l'Intérieur devaient passer indistinctement les demandes de bénédictions, de dispenses, d'indulgences, les adresses de piété individuelles ou collectives, les offrandes, tout ce qui avait trait en un mot — sans excepter les secrets de conscience — aux appels à la juridiction ou à la paternité spirituelle du Souverain Pontife. De son côté le Saint-Siège ne pouvait faire parvenir à aucun catholique russe, par une autre voie que la Légation de Russie à Rome, non seulement les pièces relatives à des cas particuliers, mais jusqu'aux documents officiels, y compris l'inoffensif périodique *Acta apostolicæ Sedis*. Sur le circuit de vie catholique dont le Vatican occupe le point central, se trouvait donc et se trouve même encore interposé un « bureau », géré par des fonctionnaires d'une autre religion, et contre les censures ou les indiscrétions duquel il n'y a pas de recours. La dignité et l'indépendance du Saint-Siège ne peuvent guère, on en conviendra, s'accommoder d'un pareil régime ; on a raison d'ajouter à Rome qu'il ne trouve

plus d'équivalent dans aucun pays, et que l'esprit de notre époque le répudie.

Par ces diverses raisons, au moment où la conflagration générale a éclaté, la Russie était peut-être, de toutes les puissances, celle dont le Saint-Siège jugeait avoir le plus à se plaindre, attendait le moins d'accommodements, et, pour tout dire, redoutait le plus le succès. Il va de soi que l'Allemagne et l'Autriche n'avaient rien épargné pour aviver ces dispositions. Leur thèse, au Vatican — et elle y trouvait de nombreux approbateurs — était que les intérêts du catholicisme allaient se jouer sur la carte de la guerre : si celle-ci tournait en faveur des Russes et de leurs alliés, le schisme gréco-slave étendrait ses positions vers le centre de l'Europe et s'installerait en triomphateur dans tout l'Orient. La divulgation des accords, entre puissances de l'Entente, qui réservaient Constantinople à la Russie, n'était pas pour atténuer ces appréhensions : à Rome, où l'on trouvait cette concession inattendue de la part de l'Angleterre, on la déclarait « incompréhensible » de la part de la France, dont le patrimoine historique d'influence orientale risquait d'être entamé au vif, disait-on, avec la rétrogradation du catholicisme. Enfin l'attitude des autorités russes en Galicie, au moment de la première occupation de cette province, fournit à la Cour romaine un nouveau sujet de récriminations, aux agents des empires centraux une occasion de plus de dénoncer l'intolérance et le « fanatisme » moscovites. La malheureuse immixtion du Saint-Synode dans l'administration provisoire galicienne donna lieu, en effet, contre la population catholique et surtout contre les *Uniates*, à des abus qu'il était facile d'exploiter. L'archevêque de Lemberg, Mgr Szepticky, déporté et enfermé pendant quelques temps dans un « couvent de pénitence », fut représenté comme un martyr.

Bref la guerre, soit qu'elle ajoute de nouveaux griefs à ceux qu'on avait au Vatican contre la Russie, soit qu'elle fasse davantage ressortir les anciens, met en pleine lumière, dans ce milieu, l'antagonisme jusqu'alors plus ou moins voilé entre les intérêts catholiques et l'ancien régime impérial. On ne dira jamais assez combien cet antagonisme a exercé d'influence sur l'attitude non seulement politique, mais morale

de la Papauté. Au point de vue catholique, antipathique par ses procédés, redoutée pour ses ambitions, l'ancienne Russie a été véritablement le poids lourd de l'Entente dans la balance des appréhensions pontificales. Elle a desservi à Rome les intérêts alliés qu'elle trahissait ailleurs. Que, par un juste retour, sa chute y puisse les servir, la suite de cette étude montrera que l'hypothèse est plausible.

***

C'est donc avec une sorte de soulagement qu'au Vatican on a pris acte de la fin du régime impérial. On en disait beaucoup de mal. On ne lui voulait aucun bien. Son effondrement est un débarras. On pense tout haut : « Quoi qu'il arrive, nous ne saurions perdre au change ». L'impression, dès qu'on la raisonne, se fortifie. De loin, le faîte de l'Église rivale semble foudroyé, dans la personne du tsar. Il se peut que cette Église reste immuable dans sa dogmatique et sa discipline. Du moins elle a cessé d'être l'associée d'une autocratie par principe hostile au catholicisme. Cette hostilité redoutable, distincte de la simple dissidence confessionnelle, ne se perpétuera plus — on l'espère du moins — dans une dynastie héréditaire. Il se peut même qu'elle disparaisse, avec le temps, de la tradition gouvernementale.

Reste, il est vrai, le Saint-Synode. Il semble du moins qu'en quelques semaines ait déjà passé sur cette institution un souffle rénovateur. On signale des changements dans sa composition et dans son esprit. Le métropolite de Pétrograd, Pitirim, sectaire et réactionnaire, en est expulsé. Le gouvernement provisoire y fait entrer comme procureur général M. Lvof qui, député à la Douma, s'était précisément fait une spécialité, à l'occasion de la discussion du budget, de critiquer chaque année le despotisme et la routine de l'ancien Synode. Le nouveau, au surplus, inaugure une formule de prières publiques dans laquelle la nation remplace l'empereur et entrent l'idée et le mot conciliateurs de « chrétienté ».

Le Saint-Synode lui-même survivra-t-il à la Révolution? Ce n'est, après tout, qu'une invention de Pierre le Grand, sans fondements traditionnels dans l'Église russe, et même

subversive de l'antique tradition — une invention très laïque d'esprit, puisqu'elle avait pour but de faire disparaître, avec le Patriarchat, un principe d'indépendance spirituelle opposable au souverain. Déjà, en 1905, pendant la période des troubles précurseurs de la chute de l'autocratie, une fraction importante du clergé russe s'était attaquée au Saint-Synode. Aujourd'hui l'idée d'une reconstitution du Patriarchat semble devoir mettre d'accord les partisans de l'émancipation de l'Église nationale et ceux de la laïcisation des institutions civiles. Elle peut même devenir une idée nécessaire, si la Russie nouvelle se rallie sincèrement au point de vue libéral moderne que l'État, prêt à faire respecter tous les cultes, ne se solidarise avec aucun.

De telles perspectives, encore qu'aléatoires et lointaines, ne peuvent qu'agréer à la Cour de Rome. En attendant, le gouvernement provisoire s'est déjà concilié ses sympathies, et a même reçu ses remerciements, pour avoir mis en liberté Mgr Szepticky, ainsi qu'un de ses confrères en persécution, Mgr Ropp, évêque de Vilna. Il a sûrement à cette heure d'autres soucis que de soumettre à un contrôle tracassier l'exercice du culte catholique. La presse annonce qu'il étudie un nouveau statut organique des rapports de ce culte avec l'État. Cette réforme peut aboutir à libérer la hiérarchie ecclésiastique des anciennes servitudes et les fidèles des lois d'exception; elle réaliserait même un vœu du Saint-Siège en augmentant le nombre des circonscriptions diocésaines aujourd'hui démesurément étendues [1].

Le gouvernement provisoire a solennellement reconnu le droit de la Pologne à l'unité et à l'indépendance, et la délégation polonaise à qui M. Milioukoff a fait cette déclaration avait à sa tête Mgr Cieplak, archevêque de Mohilev. C'est encore une assurance qui sourit au Vatican et à la sincérité de laquelle il croit plus volontiers qu'aux promesses pleines de réticences de Nicolas II. Quelles en seront les suites?

1. On compte sept diocèses catholiques en Pologne russe, et cinq dans la Russie proprement dite (Mohilev, siège métropolitain, Zytomierz, Samogizia, Tiraspol et Vilna). Celui de Mohilev s'étend littéralement de la Baltique à la mer du Japon. Le désir probable du Saint-Siège serait d'attribuer au moins un diocèse à la Sibérie et un autre au reste de l'Asie russe.

Nul ne peut le prédire. Mais quand bien même la reconstitution de la Pologne, en faveur de laquelle le Saint-Siège a laissé voir ses sympathies, ne ressortirait pas des traités à intervenir, on a l'impression que le nouveau régime russe ne saurait, en aucun cas, regarder le *polonisme* du même œil prévenu que l'ancien. Il se mettrait en contradiction avec ses propres principes, il ajouterait à ses embarras, s'il prétendait le traiter en conspirateur et en adversaire. Dans l'éventualité même où, après la guerre, une fraction du peuple polonais aurait à faire encore partie de l'Etat russe, elle y tiendrait vraisemblablement, comme *nationalité*, une place égale à celle des autres groupes nationaux, finlandais, lithuaniens, ukrainiens par exemple. Du même coup les individus seraient délivrés des préventions et des restrictions qui pesaient sur le catholicisme, en tant que religion des Polonais. — Bref, les libertés que l'Église réclame, et que l'absolutisme lui avait refusées, peuvent passer pour inoffensives et légitimes en comparaison des exigences désordonnées avec lesquelles le gouvernement russe actuel, et probablement ceux de l'avenir, auront à faire compte. Hors le cas peu probable d'une réaction autocratique, on a donc peine à concevoir quel régime se croirait en droit de lui contester ces libertés, ou pourrait y trouver son intérêt.

En Orient, la Révolution ébranle les bases de la politique séculaire des tsars. Rome, du moins pour le moment, peut se tranquilliser sur la dévolution de Constantinople. Lors même que la nouvelle démocratie russe hériterait — ce qui paraît douteux — des ambitions de Pierre le Grand, son organisation intérieure paraît devoir être assez laborieuse pour qu'elle les ajourne. Dans les Balkans nous voyons aux prises les petits États chrétiens qui gravitaient autrefois uniformément autour de la Russie, dont l'influence politique, déjà très entamée depuis quelque vingt ans, y sera probablement nulle après la guerre. L'influence de l'Église russe se prolongera peut-être, mais fort atténuée, plutôt comme un souvenir, en tous cas sous des formes qui ne sauraient plus faire obstacle à des « rapprochements », auxquels le Saint-Siège est enclin, et dont ces petits États peuvent ressentir l'intérêt.

Au total, et réserve faite des surprises toujours possibles, le

catholicisme non seulement ne paraît pas atteint par les événements de Russie : dans cette eau trouble, si l'on veut bien tolérer la familiarité de l'expression, il a chance de pêcher au moins la liberté intérieure ; au dehors il cesse d'avoir à compter avec l'appoint politique que l'autocratie fournissait au schisme. Ce n'est là, d'ailleurs, pour la papauté, qu'un aspect de ces événements. Il en est un autre, plus idéal, plus attirant, plus lointain aussi, dont on ne saurait se désintéresser à la Cour romaine, et qui constitue pour ainsi dire le second plan des horizons découverts par la Révolution.

II

Depuis près de mille ans que les Églises d'Orient ont rompu avec celle de Rome, il ne faut pas croire qu'on n'éprouve d'aucun côté le désir du retour à l'unité primitive. Les premières se consolent et même se félicitent de l'état de division de la chrétienté ; mais, à Rome, le besoin d'union est tellement inhérent à l'esprit du catholicisme qu'il interdit tout consentement implicite ou explicite à la rupture. « Jamais l'Église romaine n'a pris son parti du schisme ; jamais elle ne s'y résignera. Où est l'action grecque? Où est l'action russe? Puisqu'on nous croit dans l'erreur, pourquoi ne cherche-t-on pas à nous en tirer? [1] » Du côté latin, on est donc toujours prêt à la discussion utile, on la désire, on ne veut pas croire à l'impossibilité d'un accord. Ce zèle ne s'exprime, il est vrai, officiellement et publiquement, qu'à des moments choisis, ou qu'on juge tels. Mais, dans l'intervalle, l'idée d'un rapprochement entre les Églises est entretenue, comme une lampe de sanctuaire, dans le silence d'études monastiques, ou ressort des œuvres du prosélytisme personnel. Ce n'est même pas lui rendre un témoignage excessif que de dire qu'elle suscite, chez certains catholiques, un besoin d'apostolat continu.

Dans son encyclique *Præclara*, du 20 juin 1894, Léon XIII avait cru devoir adresser un appel solennel à l'Orient « d'où

1. Mgr Duchesne : *Églises séparées*, p. 117.

le salut s'est répandu sur tout l'univers ». Il était rare, chez ce Pontife, que l'initiative spirituelle ne fût pas coordonnée à des fins politiques. C'était l'époque où, d'un côté, il conseillait aux catholiques français le ralliement à la Constitution républicaine, où, de l'autre, il tendait la main à la dynastie Romanoff, acceptant ainsi le rôle — si même il ne l'avait pas recherché — de témoin bienveillant dans le mariage de raison conclu entre la France et la Russie. On pouvait, après tout, avec un peu de bonne volonté, envisager, dans un essai de rapprochement entre les deux Églises, une sorte d'élargissement mystique du principe de la nouvelle alliance latino-slave. — Sous le même Pape fut conclu le premier Concordat, celui du Monténégro, entre le Saint-Siège et une puissance balkanique. On lui doit encore d'avoir confirmé avec éclat un très ancien privilège accordé par ses prédécesseurs à certains diocèses de Dalmatie et de Croatie, dans l'intention évidente de faciliter aux Slaves l'accession à l'Église romaine. Il s'agit en effet de la faculté de substituer à l'usage du latin, dans la liturgie, celui de la langue paléo-slovène, mère des langues slaves usuelles. Cette confirmation, entre parenthèses, de même que le concordat monténégrin, fut très peu goûtée du gouvernement austro-hongrois, attentif à attiser la discorde entre catholiques et « orthodoxes ». Elle semble, par contre, avoir trouvé un écho tout récent au cours de la cérémonie présidée par le cardinal Bourne, archevêque de Westminster, où les drapeaux russe, roumain et serbo-croate, mêlés aux couleurs des autres nations alliées, furent déposés sur l'autel de Paray-le-Monial.

S'il a manqué au grand évêque Strossmayer, contemporain de Pie IX et de Léon XIII, l'éclat des moyens dont on dispose à l'ombre de la tiare, il a mis du moins au service de la cause de l'union des Églises un nom prestigieux, une autorité immense dans la région méridionale de la Monarchie habsbourgeoise, par-dessus tout un génie original qui, pour tous ceux qui l'approchaient, laissait l'impression du Latin-Slave incarné. Suspect à l'Autriche, haï des Magyars, il exerçait une véritable fascination sur sa patrie croate, qu'il a pour ainsi dire révélée à l'Occident, et il comptait de nombreux admirateurs en Russie, en Serbie, en Bulgarie même. Strossmayer ne fut

pas seulement un prédicateur d'union politico-religieuse par l'éloquence, l'activité littéraire et les œuvres extérieures : il trouva moyen de la prêcher d'exemple, confiné dans son diocèse de Djakovo, par la façon même dont il remplissait sa charge épiscopale.

Sur le territoire de ce diocèse vivent en effet, amalgamés, des Croates catholiques et des Serbes « orthodoxes », auxquels la politique hongroise tend à rappeler constamment que la religion les divise. A ces frères de race et de langue, l'évêque cherchait au contraire à faire comprendre que, même au point de vue confessionnel, ils doivent se témoigner réciproquement l'esprit de famille. La question des mariages mixtes lui fournissait des occasions fréquentes d'appliquer ces « directives ». Il s'étudiait à la résoudre, cas par cas, par une interprétation libérale des règles canoniques : de quoi ses curés, quelquefois, se montraient un peu scandalisés.

C'était un des sujets familiers de conversation à la table épiscopale, dont l'hospitalité a été goûtée par tant de Français. Je me souviens qu'un soir, pendant le repas, un fort honnête ecclésiastique me confia à l'oreille : — « Monseigneur a évidemment une grande habitude de cette matière. Mais sa façon d'arranger les choses !... Les gens d'ici le connaissent bien. Ils le prennent par son faible. La fiancée se présente attifée de son plus beau costume national ; le futur, qui l'accompagne, expose le cas d'une manière attendrissante. Ils finissent toujours par avoir raison, l'affaire fût-elle inextricable au point de vue des principes qu'on nous a enseignés au séminaire. En conscience, je vous assure qu'il va un peu loin, monseigneur ! » A ce moment, du centre de la table, s'éleva la voix de Strossmayer, attentif, rusé, souriant : — « Je parie, dit-il, mon cher ami, que mon curé se plaint de moi et raconte que je suis un hérétique. Mais c'est lui qui sent un peu le fagot, et je vais vous expliquer... » Il expliqua, en effet, d'abord par le menu, l'affaire litigieuse. Puis, d'un commentaire généralisé fusèrent les aperçus canoniques, historiques, sociaux, politiques même, monta l'hymne en l'honneur de l'unité chrétienne. On eût dit une magnifique pièce d'artifice dont la gaine — le petit cas matrimonial — serait restée entre les mains du brave curé, interloqué et non convaincu.

A cette table de Djakovo vinrent quelquefois s'asseoir deux autres apôtres, inégalement célèbres, de l'union des Églises, Vladimir Soloview et le P. Tondini di Quarenghi. Accablant d'érudition, dialecticien puissant, délicieux anecdotier, très mystique, un peu *tolstoïen*, Soloview offrait tous les charmes et tous les contrastes de l'âme russe éprise de la vérité et qui pourtant, quand elle pense l'avoir rencontrée, hésite à s'abandonner sans réserves aux conséquences de sa découverte. Il n'a jamais, croyons-nous, fait un acte explicite d'adhésion au catholicisme, même après que le Saint-Synode, en représailles de ses critiques contre le culte officiel russe, se fut donné la peine de l'excommunier. Néanmoins son œuvre entière, mais surtout *l'Idée russe* et *la Russie et l'Église universelle*, portent à un tel degré la marque de l'esprit catholique, qu'il n'hésitait pas à proposer à son pays l'union avec Rome, comme source et formule de régénération. Dans ses curieux *Dialogues sur la Paix*, à la manière du comte de Maistre — M. Eugène Tavernier vient très opportunément d'en faire paraître la traduction — la crise russe actuelle est, pour ainsi dire, pressentie, et plus d'un passage donne la clef de la psychologie « pacifiste », dont les événements nous ont fait prendre un sujet si naturel de surprise et d'irritation.

Le religieux italien, contemporain et ami de Soloview, partait, lui, d'une certitude dogmatique, et aucun obstacle, ni de conscience ni de milieu, ne tempérait son ardeur à poursuivre le rapprochement des Églises. Mais modeste et prudent, connaissant la susceptibilité de la partie adverse, il s'était fait une règle de n'aborder celle-ci que de biais, et une spécialité des questions latérales, par où même les indifférents, les « neutres », pensait-il, seraient amenés tôt ou tard à devenir ses alliés. La tâche principale qu'il s'était donnée, et que justifiait sa qualité de membre de l'Académie des Sciences de Bologne, était d'expliquer aux savants, aux gens du monde et même aux hommes d'affaires, que le conflit des calendriers était indigne d'un siècle de progrès, et qu'il fallait tomber d'accord au moins sur la fixation d'une Pâque commune. Humblement et finement, il expliquait aux intimes que cette forme d'apostolat ne pouvait blesser personne, et que, sans doute, les Latins et les Russes seraient plus près de s'entendre

sur le *Filioque* et les azymes, le jour où aurait disparu un impressionnant témoignage de la différence de leurs carrières historiques et de leurs religions. L'œuvre du P. Tondini, esprit charmant, travailleur intègre, n'est pas sans avoir préparé, même au point de vue purement scientifique, l'unification des calendriers, au principe duquel le gouvernement provisoire russe vient de rendre hommage, en désignant, sous le nom de « régiments du *premier juillet* », les troupes qui ont pris part à la récente offensive de Galicie [1].

Enfin la publication à Rome du *Bessarione*, revue savante qui paraît en plusieurs langues, et qui abonde en études originales sur l'Orient religieux, témoigne d'un effort persévérant et fraternel en faveur de l'aplanissement des dissidences. On assure qu'en conférant la pourpre à son fondateur, le cardinal Marini, le Pape actuel a voulu reconnaître le mérite de cet effort et attester qu'il correspondait à ses sentiments personnels.

*
* *

De tels hommes — ils en convenaient bien volontiers — ne puisaient autrefois d'encouragements que dans leur conviction désintéressée ou plutôt dans ce qu'ils appelaient leur vocation. Aux avances de Léon XIII, le patriarche de Constantinople et les évêques de son Synode avaient répondu par une encyclique hargneuse qui révélait, chez les Grecs, des dispositions tout autres que conciliantes. Chez les Russes, M. Pobedonotszew, de rébarbative mémoire, veillait à ce que le clergé, qui dépendait surtout de lui, se tînt en garde contre Rome. Au surplus la paix semblait régner : des controverses de caractère extérieurement théologique n'auraient intéressé personne ; ceux-là même qui, derrière ces apparences, en démêlaient la portée sociale, sinon politique, n'apercevaient aucune raison actuelle de les engager, aucune chance de les faire aboutir. Et puis l'autocratie russe n'eût pas toléré qu'on traitât chez elle un pareil sujet. On aurait étonné alors, scandalisé même bien des gens, si l'on eût paru soupçonner de quelle argile étaient faits les pieds du colosse.

1. C'est bien en effet le 1er juillet, selon le style grégorien ou latin, que cette nouvelle offensive a commencé.

La guerre, ses multiples épisodes, les catastrophes et les transformations qu'elle vient de déterminer ont déjà modifié l'aspect du monde. Si l'homme d'État se garde de tirer dès aujourd'hui une conclusion générale de ces formidables événements, l'Église catholique a quelque raison de découvrir à certains d'entre eux un sens qu'elle attribue à une disposition providentielle. Du côté de l'Orient, par exemple, à la secousse sismique correspond un diagramme de forme assez précise. On peut dire, sans exagération, que certaines causes qui entretenaient jusqu'ici la disjonction des Églises ont perdu de leur efficacité, que certaines autres, aptes à en favoriser le rapprochement plus ou moins lointain, commencent à entrer en jeu.

Voici d'abord que les Russes, les Roumains, les Serbes schismatiques se trouvent associés aux destinées de grands pays catholiques. La guerre ne mêle pas seulement les intérêts : elle projette, pour ainsi dire, des officiers et des soldats, de France, d'Italie et d'Angleterre dans les Balkans et de Russie et de Serbie en France, — et, outre les soldats, des « civils », des ingénieurs, des fournisseurs, des orateurs, même des députés. Contacts nouveaux, horizons élargis, occasions de « découvertes » psychologiques, matière à atténuation de préjugés. Au lendemain de la guerre l'Occident latin et l'Orient gréco-slave seront moins étrangers l'un à l'autre : de cette mêlée fraternelle ressortira quelque connaissance réciproque, *de visu et auditu*, des langues, des mœurs, des caractères, et peut-être — car tout est possible — des sentiments religieux. En somme, on nous pronostique que dans l'ordre politique, commercial, littéraire même, certains liens, déjà formés au sein de notre coalition, survivront aux circonstances dont ils sont issus ; on assure que les gouvernements y travaillent, et l'on voit assez, en tous cas, que les parlements y comptent. Le dessein est louable et n'a rien en principe de chimérique. Mais quelle raison d'exclure les intérêts confessionnels de ce grand œuvre de rapprochement et d'aplanissement entrevu comme un fruit naturel de l'état d'alliance? Au moins l'espoir reste permis à ceux qui, en des temps moins favorables, n'ont jamais désespéré de les mettre d'accord.

Catholiques ou schismatiques, les communautés chré-

tiennes d'Orient se considéraient hier comme rivales. Depuis la guerre, un fait implacable s'est appesanti indistinctement sur toutes : la politique d'extermination du gouvernement jeune-turc, approuvée, sinon encouragée à Berlin. Ne profiteront-elles pas dans l'avenir de cette terrible leçon de solidarité? — D'ailleurs vient de disparaître, avec l'autocratie russe et le Saint-Synode de jadis, un agent d'opposition à toute velléité de rapprochement entre les rites dissidents et le catholicisme. Chez les Arméniens, les Coptes, les Syriaques non unis, les prélats n'étaient pas rares qui tendaient la main au gouvernement impérial pour en obtenir des subventions, et quelques-uns avaient fini par tomber sous sa dépendance. L'entrée des troupes russes en Arménie, les perspectives d'un nouveau partage de l'Asie Mineure qui eût assuré à l'Église gréco-slave un champ d'influence plus étendu, avaient causé au Vatican une appréhension qu'il s'étonnait de ne pas voir partagée en France. Aujourd'hui, dans le même milieu, on envisage l'avenir avec plus de sérénité. Sans doute les positions du schisme restent ce qu'elles étaient avant la Révolution. Seulement, derrière elles, vient de s'écrouler un régime qui mettait son amour-propre et croyait trouver son intérêt politique à les rendre inexpugnables.

« Le paysan russe, a écrit M. Leroy-Beaulieu il y a une trentaine d'années [1], est presque le seul en Europe à chercher encore la perle de la parabole évangélique et à vénérer les mains qui semblent l'avoir trouvée. Ce qui est de l'essence du christianisme, il aime la croix : il ne la porte pas seulement à son cou, en cuivre ou en bois de cyprès, il se réjouit de la porter dans son cœur. Il n'a pas désappris la valeur de la souffrance, il en goûte la vertu, il sent l'efficacité de l'expiation et en savoure l'amère douceur. Un des appâts qui l'attirent aux sectes, c'est la soif de la persécution et du martyre... La littérature russe contemporaine, presque tout entière œuvre de libres penseurs, est, par certains côtés, une des plus religieuses de l'Europe. Du peuple, comme du sol, s'élève jusqu'aux froides couches lettrées une sorte de vapeur religieuse. »

1. *La Russie et les Russes*, tome III, p. 44.

Cette *vapeur religieuse*, on la distingue fort bien de Rome. Au fond, d'ailleurs, pour l'Église catholique, le christianisme russe, bien qu'altéré par le double caractère schismatique et étatiste, est resté le christianisme, et elle se rend compte que précisément l'institution chrétienne, du fait de la Révolution, entre dans une nouvelle phase d'épreuves. Jusqu'à quel point cette crise va-t-elle troubler les consciences, favoriser la multiplication des sectes, élargir, du moins pour les classes moyennes, les voies à la libre pensée, au rationalisme, au protestantisme [1], bref étendre aux croyances et à la pratique religieuses la contagion de l'anarchie politique? Or, selon le point de vue romain, le domaine des croyances fait partie d'un héritage indivisible, d'un dépôt qui remonte à dix-huit siècles, et dont le Pape est responsable. Et puis, une religion qui fait un effort continu pour la conversion des païens et des infidèles, et qui peut s'enorgueillir avec raison du zèle de ses missionnaires, peut-elle rester insensible au désarroi de « frères séparés »? L'occasion possible de leur tendre la main ne ferait-elle même pas naître un devoir?

La guerre et la Révolution russe ne laissent pas non plus de montrer au Saint-Siège, sous un jour nouveau, la situation religieuse dans les États chrétiens des Balkans. Depuis cinquante ans, les liens de clientèle politique, entre ces États et la Russie, s'étaient singulièrement relâchés ; mais la tradition de solidarité confessionnelle avait survécu, en ce sens que les diverses Églises autocéphales formaient entre elles, et avec l'Église russe, une sorte de société mutuelle d'assurances contre les avances du catholicisme. En cet état, elles se surveillaient les unes les autres, et, de Russie, elles étaient surveillées. De son côté, l'Autriche n'avait que trop réussi à se poser en protectrice des intérêts catholiques, en champion du

1. Dans un très curieux passage de ses *Quatre chapitres inédits sur l'Histoire de la Russie*, le comte de Maistre signalait, il y a un siècle, l'infiltration de l'influence allemande en Russie à la faveur du protestantisme. « C'est par ce côté, disait-il, que l'empereur est attaqué avec un avantage infini. Souverain de quelques provinces allemandes, il ne peut empêcher l'enseignement allemand qui coule en Russie comme un venin, et fait un ravage inconcevable. Ce venin a beau jeu avec les Russes, dont le très petit nombre qui a quelque idée de la philosophie allemande, est complice, et dont l'immense majorité n'en a pas la moindre idée. »

Vatican, par conséquent, de telle sorte que sur l'ensemble de ces États, et presque au sein de chacun d'eux, les influences rivales des deux puissances soulignaient, en s'exerçant, la rivalité des rites.

Mais aujourd'hui, quel est l'État balkanique disposé à prendre à Pétrograd un mot d'ordre, même simplement confessionnel ? Est-ce la Bulgarie traîtresse? Est-ce la Roumanie trahie ? D'autre part l'Autriche, qui a envahi, ruiné, opprimé de mille façons la Serbie et le Monténégro, ne peut plus prétendre y représenter l'influence catholique : elle la ferait plutôt haïr. Ainsi Rome a désormais moins à craindre de l'interposition russe, moins à espérer de l'intervention autrichienne. La guerre, qui s'est si durement appesantie sur ces petits États, aura fait faire à tous une expérience plus ou moins décevante des patronages politiques, et la solidarité confessionnelle des rites byzantins a dû subir le contre-coup de cette déception. Demain, les divers gouvernements se sentiront plus indépendants pour entrer en conversation, s'ils pensent y trouver leur intérêt, avec le Saint-Siège, soit que la Serbie et le Monténégro désirent remanier leurs Concordats, soit que la Roumanie, la Bulgarie, la Grèce même, songent à devenir puissances concordataires à leur tour. Les Églises nationales aussi se montreront probablement moins prévenues vis-à-vis de celle de Rome, moins retenues par un lien commun de respect humain, si l'heure des pensées d'union dogmatique et disciplinaire venait à sonner plus tard.

***

Telles sont sans doute les considérations sur lesquelles on se fonde, à la Cour romaine, pour envisager, avec un optimisme d'ailleurs tempéré et qui ne se hâte point, les conséquences possibles de la Révolution russe quant à l'avenir religieux de l'Orient. Elles ont même eu assez de poids, semble-t-il, pour hâter la mise à exécution d'une réforme qui, sous les apparences d'un simple transfert de compétences, est en réalité significative autant que substantielle.

Entre le catholicisme et les Églises dissidentes un lien existe déjà, un Orient « uni », sous la forme de rites qui participent de

ces dernières par la liturgie et certains points de discipline, mais qui restent en communion dogmatique avec le Saint-Siège et dont les fidèles reconnaissent explicitement la suprématie du Pape. Jusqu'ici ces Églises de rite uni (byzantin, copte-abyssin, arménien, chaldéen, syro-maronite, etc.), malgré qu'elles fussent aussi *catholiques*, au sens rigoureux du mot, que celles d'Occident, relevaient de la Propagande, en sorte qu'une même juridiction pourvoyait à leurs affaires en même temps qu'au gouvernement des missions répandues parmi les païens et les infidèles. Ce voisinage administratif était de nature à les froisser, à leur inspirer même le sentiment d'une infériorité injuste. Pie IX ne leur avait donné qu'une demi-satisfaction en créant, au sein de la Propagande, une section spéciale, dite des *Affaires orientales*. Léon XIII, à la suite, croyons-nous, d'un rapport du cardinal Langénieux, avait chargé une commission cardinalice de préparer une réforme plus complète. Benoît XV vient de transporter définitivement toute compétence, sur les Églises unies, de la Propagande à une Congrégation nouvelle, *de Ecclesiis orientalibus*, qu'il se réserve de présider. Un traitement d'égalité, et, pour ainsi dire, un relèvement de dignité, auquel même l'Orient dissident sera peut-être sensible, est donc assuré à ces Églises.

Il a été aussi résolu, paraît-il, de fonder dans le plus bref délai possible, à Rome même, un *Institut oriental*, soit une vaste Université ecclésiastique, ouverte aux jeunes clercs qui se proposent d'exercer le sacerdoce en tous pays d'Orient (Russie et péninsule balkanique comprises). On espère ainsi relever les conditions de la formation intellectuelle et professionnelle de ce clergé. On cherche aussi à créer, grâce au prestige de cette institution et à l'esprit qui l'animera, un organe permanent de contact avec les Églises dissidentes, un foyer d'études et de relations ouvert à tous ceux qui prennent un intérêt loyal à l'amélioration des rapports de ces églises avec Rome.

Il se pourrait enfin qu'à brève échéance un ou deux cardinaux nouveaux, de rite uni, fussent appelés à faire partie du Sacré Collège.

Pour qui sait l'importance calculée que le Saint-Siège

— gouvernement dont l'activité est toujours lente et économe d'efforts apparents — attache à la moindre indication de ses desseins, ce groupe de dispositions semble annoncer une politique religieuse bien déterminée. Après trois années de pontificat, coïncidant avec trois années de guerre, c'est du côté de l'Orient que Benoît XV semble chercher une première conclusion aux enseignements de cette période et peut-être même une compensation aux épreuves et aux déboires qui s'y sont mêlés. Conclusion qui, destinée à vivifier une tradition millénaire, montre une fois de plus la Papauté immuable dans ses espoirs d'unité, et ne variant que dans le choix des occasions et des moyens.

Si, d'ailleurs, la Cour romaine semble avoir démêlé judicieusement, au point de vue religieux qui la touche de plus près, la portée intérieure de la Révolution russe, elle n'en saurait méconnaître le grand sens extérieur. Désormais les faits sont patents, on ne peut plus s'y tromper : la guerre que soutient l'Entente, avec l'appui des Etats-Unis, est la guerre des *démocraties*. La Russie, en jetant bas le trône des tsars, s'est-elle mise en situation de fortifier ou bien d'affaiblir le concours que ses alliés attendent d'elle? A cette question, répondra l'avenir. Dans le camp des idées du moins, son apport n'est point équivoque : elle a passé du côté des peuples contre les autocrates. La dernière retraite de ceux-ci est à Berlin et à Vienne. Encore y sont-ils en sûreté? On ne peut guère croire, en Allemagne, à l'avenir d'un socialisme chambellan et grimé, flatté ou contraint de servir les Hohenzollern. En tous cas le Habsbourg en est déjà réduit à prononcer ce mot fatidique de « démocratie », qui jure avec sa tradition, qui met en question sa raison d'être. L'Empire libéral a été proclamé sur les rives du beau Danube bleu, et notre propre histoire nous apprend que cette formule ne porte pas bonheur aux gouvernements ébranlés.

De cette phase qui vient de s'ouvrir avec la troisième année de guerre semble découler pour l'Église un double enseignement. Au lendemain des transformations que l'issue du conflit imposera fatalement à l'Allemagne et à l'Autriche, ni l'une, ni l'autre ne continueront à offrir aux intérêts catholiques l'abri, plus commode que sûr, et plus flatteur que vraiment tutélaire,

que des siècles de tradition féodale et impériale leur avaient aménagé. Avantages temporels du clergé, privilèges de droit ou de fait, stabilité même de la législation confessionnelle, tout cela risque fort de disparaître dans la crise ouverte en 1914, et dont les conséquences de tout ordre se feront sentir bien au delà de la signature de la paix.

Par contre, si l'Église peut s'attendre à ne plus trouver demain, ou à trouver à un moindre degré, honneurs extérieurs, protection et privilèges légaux, là où il y en avait, voici que s'ouvrent devant elle des perspectives de liberté, où il n'y en avait point. La nouvelle Russie, le nouveau Balkan, le nouvel Orient semblent promettre au catholicisme, ici des conditions d'exercice cultuel plus aisées, là des ressources élargies d'expansion. Il se peut que *ceci* compense *cela*, et même aille au delà de la simple compensation. Après tout l'Église romaine, après avoir témoigné beaucoup de défiance aux révolutions, aux Constitutions, aux libertés modernes, et, pour tout dire, au « droit commun » a prouvé qu'elle savait trouver en elle-même les ressources nécessaires pour s'en accommoder : un signe en est précisément qu'elle voit poindre avec satisfaction l'aube de ce « droit commun » dans l'ancien empire des tsars. A plus forte raison semble-t-il qu'elle puisse affronter avec assurance les temps nouveaux si, par ailleurs, dans l'évolution même qui les prépare, se trouve déposé un germe d'espoir que l'Orient sera désormais moins réfractaire à la grande pensée de réconciliation et d'union.

Ce sont là, en tous cas, des perspectives dignes de tenter le zèle d'un pontificat qui a débuté dans les conjonctures les plus ingrates, et devant qui, pour la première fois peut-être, un point clair se dévoile entre les nuages.

CHARLES LOISEAU

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LES ALLEMANDS DE TOUJOURS,
par **Adolphe Aderer.**

Le but de M. Aderer est de prouver par des exemples variés, empruntés à toutes les parties de l'histoire, que la race germanique, quoi qu'on dise, n'est pas redevable de sa grossièreté et de son cynisme à l'influence prussienne, mais que ces qualités aimables sont le fond même de sa nature. Sa démonstration est à la fois spirituelle, amusante et pleine de solidité. Le livre joint à sa portée historique un vif agrément littéraire. On ne saurait mieux montrer que les Allemands ont toujours été des Boches.

L'ORIENT MÉDITERRANÉEN,
par **André Duboscq.**

De longs séjours en Orient ont permis à l'auteur de bien connaître les peuples dont il parle. Il rapporte ses observations personnelles et ses vues sur d'importantes questions politiques : efforts de l'hellénisme, ambitions allemandes, espérances italiennes, attitude de l'Islam: A travers la complexité des intérêts, certaines tendances constantes se manifestent chez les Orientaux, celles qu'ils tiennent de leurs caractères ethniques. La persistance des races rend nos formes de civilisation difficilement assimilables par l'Oriental, et doit être pour notre diplomatie une leçon de prudence politique.

NANCY SAUVÉE,
par **René Mercier.**

Au jour le jour, pendant les premières semaines de guerre, M. René Mercier, directeur de l'*Est Républicain*, envoyait ses impressions à des amis : l'enthousiasme des premiers jours, les angoisses et l'espoir lorsque la bataille fait rage aux portes de la ville, dont le sort se jouait alors, enfin la joie de la victoire, toutes les émotions éprouvées par les habitants de Nancy se reflètent dans ce recueil. Ce *Journal d'un bourgeois de Nancy* est une très vivante histoire de la grande cité frontière, menacée puis sauvée de l'invasion.

AU SECOURS DE LA SERBIE,
par **Alcide Ramette.**

Sous une forme romanesque l'auteur a d'abord fixé ses souvenirs de l'Orient et raconté les combats de la retraite de Serbie. Puis il donne le journal d'un officier qui accomplit les longues et douloureuses étapes du blessé, de l'ambulance au navire, du navire à l'hôpital de France. La première partie respire une belle vaillance ; la seconde, où s'expriment des sentiments personnels, est émouvante par sa sincérité.

LA TERRE QUI RENAIT,
par **Camille Audigier.**

M. Camille Audigier n'est point de ces romanciers dont le talent se dépense uniquement en gentillesses sentimentales et en subtilités psychologiques. Il a souci des graves problèmes qui se poseront après la guerre et préconise le retour à la culture agricole intensifiée par l'adoption des méthodes américaines. Ajoutons que la thèse sociale et patriotique qu'il développe est exposée au cours d'une action intéressante et illustrée de robustes exquisses paysannes.

COMMENT FINIRONT GUILLAUME II ET SES COMPLICES,
par **Tancrède Martel.**

C'est le réquisitoire d'un Français contre les crimes allemands. L'auteur étant poète, un poète au lyrisme vigoureux, on pouvait craindre que ce réquisitoire fût surtout une éloquente invective. C'est bien cela, mais c'est de plus un acte d'accusation le mieux motivé et le plus sûrement documenté qui soit. Il faudra lire ce volume ; il faut le garder pour l'ouvrir de temps à autre comme un excellent *memento* des atrocités teutonnes. Français généreux parfois jusqu'à l'oubli, nous avons besoin d'entretenir notre haine. Voilà un livre qui s'en chargera en attendant les sanctions définitives.

LA BATAILLE DES FLANDRES,
par **Pierre Dauzet**

On lira avec intérêt cet historique de la bataille des Flandres en 1914. C'est sur le terrain même où l'offensive franco-anglaise s'est portée récemment, au nord et au sud d'Ypres, que les troupes alliées repoussèrent le choc allemand et empêchèrent l'ennemi d'atteindre Calais. Informé et précis, l'exposé de M. Dauzet relate et explique les mouvements des troupes et les combats. Des cartes éclaircissent le texte et sont également utiles à consulter pour les opérations actuelles.

DANS LES REMOUS DE LA BATAILLE,
par **Isabelle Rimbaud.**

Les remous de la bataille ont entraîné Mme Rimbaud du village ardennais où elle assista aux combats livrés par notre armée en retraite, jusqu'à Reims où elle vit les Allemands arriver, puis partir précipitamment après la Marne. Qu'il dépeigne l'exode lamentable des réfugiés ou des scènes de bombardement, son livre est écrit avec chaleur et sincérité. Malgré l'excessive abondance des interprétations théologiques ou mystiques des événements, c'est un récit fidèle qui fait revivre quelques-unes des grandes émotions de 1914.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première **Table Décennale** (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHET, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.